E. DELEBECQUE

CONSTRUCTION DE L'« ODYSSÉE »



CONSTRUCTION DE L'« ODYSSÉE »

DU MÊME AUTEUR

Xénophon, *De l'art équestre,* Annales de l'Université de Lyon, 1950.

Euripide et la guerre du Péloponnèse, Klincksieck, 1951.

Le cheval dans l'« Iliade », Klincksieck, 1951.

Essai sur la vie de Xénophon, Klincksieck, 1957.

Télémaque et la structure de l'« Odyssée », Ophrys, 1958.

Xénophon, *Helléniques* I, Presses Universitaires de France, 1964.

Thucydide et Alcibiade, Ophrys, 1965.

Thucydide, Livre VIII, Ophrys, 1967.

Xénophon, *L'art de la chasse* (texte et traduction), Les Belles Lettres, 1970.

Essais de stylistique grecque (en collaboration avec L. Séchan), Ophrys, 2ème éd., 1972.

Xénophon, *Le commandant de la cavalerie* (texte et traduction), Les Belles Lettres, 1973.

Etudes grecques sur l'Evangile de Luc, Les Belles Lettres, 1976.

Evangile de Luc, texte traduit et annoté, Les Belles Lettres, 1976.

Xénophon, *Cyropédie,* livres VI à VIII (texte et traduction), Les Belles Lettres, 1978.

Xénophon, *L'art équestre* (texte et traduction), Les Belles Lettres, 1978.

COLLECTION D'ÉTUDES ANCIENNES
Publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

ÉDOUARD DELEBECQUE
Professeur à l'Université de Provence

CONSTRUCTION DE L'« ODYSSÉE »

Ouvrage publié avec le concours
du Centre National des Lettres



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION « *LES BELLES LETTRES* »
95, BOULEVARD RASPAIL

1980

ISBN : 2.251.32591.3

Première partie : Les jours actuels

CHAPITRE 1

LA LOI CHRONOLOGIQUE

L'*Odyssée* donne une impression d'immensité dans le temps et dans l'espace. Elle le doit à l'étendue et à la diversité de sa matière. Outre la géographie d'Ulysse traversant de bout en bout, dans tous les sens, l'Egée et la Méditerranée, elle possède un élément historique, la guerre de Troie, déjà vieille d'environ cinq siècles quand Homère écrit un poème où il en insère quelques souvenirs, comme les ruses d'Ulysse devant et dans Ilion, et le fameux épisode du cheval de Troie. Ce n'est pas tout. Elle contient encore d'une part des histoires, celles des retours de plusieurs héros après le sac de Troie, Agamemnon, Ménélas, Nestor, surtout Ulysse naturellement, et d'autre part ce que l'on peut appeler des contes sur les années passées ; le plus long de ces contes est celui que relate Ulysse dans le palais d'Alcinoos lors de son bref passage au pays des Phéaciens, conte souvent fantastique où la magie et les monstres ont leur part.

Tous ces événements, historiques ou mythiques, couvrent de longues années, quelques mois et un certain nombre de jours. La guerre de Troie a duré dix ans (5, 107). Ménélas, le dernier héros qui ait regagné sa patrie avant Ulysse, a mis sept ans à revenir (4, 82). Quant à

Ulysse, Homère rappelle, avec une insistance marquée, que sa vie actuelle se place vingt ans après son départ d'Ithaque pour la guerre (1). Si l'on soustrait de ce chiffre les années de cette guerre, on trouve, en tenant compte des habitudes qu'ont les Grecs de faire entrer dans leurs calculs le point de départ et le point d'arrivée, que le retour d'Ulysse après la fin du conflit a duré de 8 à 9 ans ; et ce chiffre est confirmé par tout ce qu'Homère nous dit des aventures de son héros, on le verra mieux par la suite.

Si le sujet de l'*Odyssée* est le long retour d'Ulysse depuis Troie jusqu'à Ithaque, l'action *actuelle* du poème est cantonnée dans les derniers jours de ce retour, depuis la fin du séjour d'Ulysse chez la nymphe Calypso jusqu'à ses retrouvailles avec Pénélope. On peut compter ces jours : ils sont quarante.

Il faut donc distinguer deux éléments nettement séparés dans les 23 chants de l'*Odyssée* (2) : il y a d'une part les quarante jours, réels et actuels, dont les événements sont exposés directement par le poète, qui s'exprime, en parlant de ses personnages, à la troisième personne. Il y a d'autre part les années antérieures, dont les événements sont contés par divers personnages, et principalement par Ulysse lui-même.

Mais le poème, dans le déroulement de ses chants, ne suit pas un ordre chronologique banal et constant, selon le déroulement des ans. Les deux éléments en question, tout en étant mélangés, sont clairement séparés dans la succession des chants. Pour ne pas entrer tout de suite dans les détails, il suffit pour le moment de constater - sans peine- qu'en gros, dans les huit premiers chants, le poète fait le récit des 33 premiers jours de l'*Odyssée* prise au sens strict, jours vécus par Télémaque et par Ulysse encore séparés. En second lieu, des chants 9 à 12 inclus, Ulysse prend la parole pour faire le grand conte de ses aventures, couvrant les huit années et quelques mois de son retour. Ce long conte prend sa place dans la soirée du jour 33, au palais d'Alcinoos. En troisième lieu, Homère reprend la parole pour achever son récit, dans les onze derniers chants, jusqu'au dénouement de l'histoire,

depuis la nuit du jour 33 jusqu'à celle du jour 40 : il réunit le père et le fils dans la cabane d'Eumée, puis les conduit dans le manoir d'Ulysse où ils mènent à bien l'accomplissement d'une vengeance qui permet aux époux de se réunir à leur tour, après vingt ans de séparation.

Tous ces calculs sont rendus possibles par les données de l'*Odyssée ;* ils prennent leur point de départ dans une succession de départs de divers personnages, celui d'Ulysse pour Troie il y a vingt ans, celui d'Ulysse de Troie il y a plus de huit ans, puis la décision de départ, suivie d'effet le soir même, prise par Télémaque pour aller d'Ithaque à Sparte chercher des nouvelles de son père, le second des quarante jours de l'*Odyssée,* enfin le départ d'Ulysse de chez Calypso, cinq jours plus tard.

On ne peut étudier la construction du poème -au sens d'abord de la chose construite- sans séparer ces éléments divers, les années, naturellement un peu lâches car elles sont longues, et les jours, extrêmement précis, suivis chacun, avant le retour de l'aurore, de sa nuit. Il y aura donc lieu d'examiner successivement le récit des quarante jours, où Homère dit « il », ou « elle », ou « eux », en parlant de ses personnages, puis les contes, principalement le grand conte qu'Ulysse fait chez Alcinoos en disant « je ». Au cours de cet examen on évitera de perdre de vue la question majeure : quelle est l'unité interne du récit d'une part, des contes de l'autre ; en outre, ont-ils une unité commune ?

Situation et saison

En bon navigateur, pour assurer sa route, Homère commence par faire le point. Après une invocation rituelle à la Muse (1, 1-10), onze vers lui suffisent pour exposer la situation : tous les héros grecs réchappés de la guerre et des flots sont rentrés au foyer, sauf Ulysse, présentement retenu chez la nymphe Calypso. Aujourd'hui, les dieux ont pitié de lui, tous sauf Poseidon, de qui la haine le traque.

Alors peut commencer l'action. Dans une première assemblée des dieux, Athéna profite d'une absence de

Poseidon en train de banqueter chez les Nègres lointains, pour proposer la fin de la captivité d'Ulysse dans l'île de Calypso, Ogygie.

A quel moment de l'année Homère place-t-il l'action ? Il ne le dit jamais expressément mais, par des indications légères et concordantes, il laisse entendre nettement qu'elle se déroule pendant l'arrière-saison. C'est au printemps dernier, au début de la saison navigante (3) que la ruse de la toile défaite pendant la nuit a été révélée aux prétendants par une au moins des servantes de Pénélope. Nous ne sommes pas encore en hiver, mais à l'époque de l'année où les jours commencent à être courts, les nuits longues et froides. Ulysse craint le froid de la nuit quand il aborde chez les Phéaciens ; la chambrière de Nausicaa éclaire le feu de la jeune fille ; Alcinoos et Eumée, le roi et le porcher, constatent la longueur des nuits en cette saison ; Ulysse a froid le soir chez Eumée ; on allume le feu pour voir clair le soir dans la grande salle du palais d'Alcinoos et dans le mégaron du manoir d'Ulysse (4).

Dans cette arrière-saison, sans juger utile de préciser davantage, Homère place l'action de l'*Odyssée* proprement dite, une action qui, depuis la première assemblée des dieux (1, 22-95) jusqu'aux retrouvailles d'Ulysse et de son épouse légitime, se développe sur quarante jours et quarante nuits.

Les quarante jours

Le déroulement de ces jours est rigoureusement chronologique. Homère prend régulièrement le soin de marquer d'un signe visible le début et la fin des jours, ou bien le début et la fin des nuits, sauf quand, à trois reprises, il groupe un ensemble de jours que rien ne distingue les uns des autres ; mais en ce cas, leur durée est toujours bien indiquée. Il est naturel, puisque la division en chants, si logique soit-elle, ne lui appartient pas, que le premier vers d'un chant ne corresponde que rarement au commencement d'un jour. Il faut un peu plus de 23 chants pour quarante jours.

Le jour 1 se situe dans l'Olympe -après l'invocation intemporelle de 1,1 à 21- où les immortels tiennent une

assemblée. Le début du jour n'a pas besoin d'être indiqué. Aucun autre ne le précède. Mais sa fin est donnée puisqu'un autre le suit. Il dure jusqu'à la fin du premier chant et sa fin est indiquée par le sommeil de Télémaque, qui rêve « toute la nuit » (1, 443).

Le jour 2 est indiqué par la formule célèbre de l'Aurore aux doigts de rose, sortie de son berceau de brume (2, 1-2). Pendant toute la nuit de ce jour chemine le navire de Télémaque, le cap sur la Pylos des Sables (2, 434).

Un schéma suffira pour montrer le soin d'Homère à marquer la succession des nuits et des jours, leur commencement et leur fin.

Jour 3 : lever du soleil en 3,1. Le jour s'achève en 3,403, à Pylos.

Jour 4 : l'Aurore paraît en 3,404. La nuit se passe à Phères en 3,490.

Jour 5 : l'Aurore paraît au vers suivant, en 3,491 et le soleil se couche quelques vers plus loin, en 3,497. Télémaque arrive alors à Sparte, où il passe sa première soirée et sa première nuit.

Jour 6 : l'Aurore paraît en 4,306. La journée est bien remplie par Télémaque auprès de ses hôtes, Ménélas et Hélène. Elle se termine, à la fin du chant 4, à Ithaque, où Pénélope passe une mauvaise nuit pendant qu'une partie des prétendants s'installe en embuscade pour guetter le retour de Télémaque.

Jour 7 : l'Aurore quitte le lit de son époux, pour éclairer la seconde assemblée des dieux (5, 1), dont l'heure, cette fois, est marquée, et le soleil se couche sur Ulysse et Calypso, unis dans la grotte de la nymphe (5, 225-227).

Jour 8 : l'Aurore paraît, dans l'île de Calypso (5, 228) ; et c'est ici qu'Homère place trois séries successives de jours collectifs.

Jour 8 à 11 : quatre jours, pendant lesquels Ulysse construit son bateau (5, 262).

Jours 12 à 28 : dix-sept jours d'heureuse navigation, par vent favorable (5, 278).

Jours 29 et 30 : deux jours de tempête (5, 279 ; 6, 388-389).

Jour 31 : l'Aurore reparaît, avec le beau temps (5, 390). La nuit vient pour Ulysse qui peut enfin dormir à terre (5, 492-493). Les nuits précédentes n'avaient pas à être indiquées puisque les jours étaient collectifs.

Jour 32 : l'Aurore éveille Nausicaa (6, 48). La nuit vient au palais d'Alcinoos (7, 343-347).

Jour 33 : l'Aurore paraît chez les Phéaciens (8, 1). Après une journée très remplie, la nuit y vient en 13,17.

Jour 34 : l'Aurore paraît (13, 18) ; la nuit vient pour Ulysse en mer, entre le pays des Phéaciens et l'île d'Ithaque (13, 92).

Jour 35 : l'Aurore paraît, à Ithaque (13, 93-94). La nuit vient pour Ulysse dans la cabane d'Eumée (14, 520-533), et aussi pour Télémaque à Sparte (15, 5-50).

Jour 36 : l'Aurore paraît pour Ménélas, Hélène et Télémaque à Sparte (15, 57). Le jour s'achève pour Télémaque, parti de Sparte, à l'étape de Phères (15, 188).

Jour 37 : l'Aurore paraît pour Télémaque à Phères (15, 189). Quand le soleil se couche, Télémaque, en mer, longe l'Elide (15, 296). Le jour s'achève sur le sommeil d'Ulysse dans la cabane d'Eumée (15, 494).

Jour 38 : l'Aurore vient de paraître quand Télémaque aborde à Ithaque (15, 495). Le jour s'achève dans la cabane d'Eumée, pour Ulysse, Télémaque et Eumée (16, 481).

Jour 39 : l'Aurore paraît, chez Eumée (17, 1), et la nuit vient, au manoir d'Ulysse (20, 54), où Pénélope dort mal (20, 56-90).

Jour 40 : l'Aurore paraît, dans le manoir d'Ulysse, pour la dernière fois du poème, en 20,91, et la dernière nuit voit les retrouvailles des époux (23, 294-296).

Ainsi, en dehors des jours collectifs, il n'est pas de nuit, d'un bout à l'autre de l'*Odyssée,* qui ne soit signalée, comme il n'est pas de jour dont l'aurore ou le lever de soleil ne soit indiqué. Homère divise l'action avec une précision mathématique. Mais, cela va de soi, les jours

n'ont pas tous la même longueur dans le récit. Aucune journée n'est vide, mais il en est de plus remplies que d'autres. Si l'on écarte encore les jours collectifs, naturellement, on constate, sans surprise, que le poète n'a pas besoin d'un même nombre de vers pour nous conduire de l'aurore à la nuit. On le verra par un nouveau schéma, où les jours sont classés suivant le nombre de leurs vers.

On met à part les jours trois fois groupés, les dix-sept jours du jour 12 au jour 28 (16 vers), les quatre du jour 8 au jour 11 (35 vers), et les deux jours 29 et 30 (111 vers).

Il est juste de mettre à part également le jour le plus long du poème, ce jour 33 qui, avec ses 2834 vers, sort de l'ordinaire : une pareille longueur est due au grand conte qu'Ulysse fait, chez Alcinoos, des aventures de son passé.

La longueur en vers des quinze autres jours est la suivante :

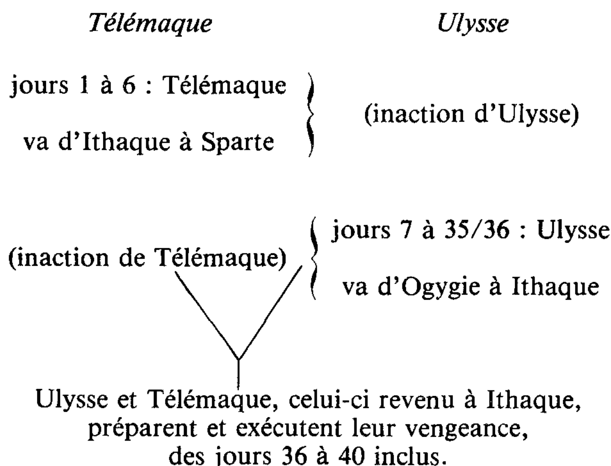
75 vers : jour 34
86 vers : jour 4
133 vers : jour 36
151 vers : jour 31
227 vers : jour 7
306 vers : jour 37
311 vers : jour 5
403 vers : jour 3
423 vers : jour 1
434 vers : jour 2
444 vers : jour 38
542 vers : jour 6
631 vers : jour 32
906 vers : jour 35
1530 vers : jour 40
1728 vers : jour 39.

Les jours les plus longs sont les deux jours de la fin et cela est normal puisqu'ils éclairent chaque instant, chaque détail du dénouement qui approche d'une marche implacable.

Il est plus fructueux de souligner la façon dont les quarante jours sont répartis entre les personnages, selon leurs déplacements. La construction d'ensemble du

poème apparaît alors avec une parfaite netteté. Pendant les six premiers jours on voit Télémaque partir d'Ithaque et gagner Sparte via Pylos et Phères ; Ulysse, de son côté, ne fait rien ; il est encore chez Calypso, on le sait, mais il n'agit pas. Pendant les vingt-huit jours qui suivent, c'est à son tour d'entrer en action : il se rend de chez Calypso à Ithaque, dans la cabane d'Eumée, en passant par le pays des Phéaciens ; Télémaque, pendant ce temps, de son côté, chez Ménélas, ne fait rien, et ceux des prétendants qui montent la garde en embuscade contre lui dans l'îlot d'Astéris, comme lui ne font rien puisqu'ils l'attendent. Après quoi Télémaque est rappelé à l'ordre par Athéna, à Sparte, et invité par elle à regagner Ithaque. Il obéit et retrouve son père chez Eumée ; la reconnaissance du père et du fils a lieu. Dès lors les deux fils de l'action se réunissent pour qu'Ulysse et Télémaque, jusque-là séparés, puissent conjuguer leurs efforts dans l'exercice de la vengeance contre les prétendants.

Un nouveau schéma, simplifiant les choses, rendra claire cette composition en i grec. Télémaque figure dans la colonne de gauche, Ulysse dans celle de droite :



Le schéma fait ressortir le défaut apparent du système qui a présidé à la construction : à droite de Télémaque, il y a d'abord, pendant six jours, un vide du côté d'Ulysse. Puis, pendant presque un mois, il y a, à gauche d'Ulysse, un vide du côté de Télémaque. On peut, apparemment, reprocher à Homère de n'avoir pas remonté la colonne de droite au niveau de celle de gauche, et de faire partir Ulysse de chez Calypso six jours plus tôt. Les quarante jours, raccourcis, seraient devenus 34 pour l'ensemble du poème. Ulysse se serait morfondu six jours de moins dans l'île où il pleure. Et surtout, Télémaque aurait perdu six jours de moins à Sparte où il oublie sa mission : il y jouit de l'hospitalité fastueuse de Ménélas et d'Hélène, sans guère se soucier de l'inquiétude qui ronge sa mère depuis le moment où elle a appris son départ secret.

Mais un tel raccourcissement était interdit au poète pour deux raisons. Si, dès le premier jour de l'*Odyssée,* en même temps que les événements qui se passent à Ithaque au premier chant, Ulysse était parti de chez Calypso, ou encore s'il était alors à la veille de son départ d'Ogygie, en train de construire son bateau, c'est-à-dire prêt à reprendre le chemin d'Ithaque, sa protectrice Athéna aurait été la première à le savoir. Dès lors elle n'aurait pas eu lieu d'envoyer Télémaque chercher hors d'Ithaque des nouvelles de son père ; dès lors aussi les prétendants n'avaient plus d'embuscade à machiner, et l'embuscade est un élément essentiel à l'action. Tout un pan de l'édifice de l'*Odyssée* s'écroulait.

La seconde raison est plus décisive encore. C'est qu'Homère, tout au long du récit de l'*Odyssée,* peut-être aussi dans les contes, se trouve soumis à une très curieuse loi, qu'il ne transgresse jamais.

La loi de succession et des temps morts

On peut appeler cette loi la loi de succession chronologique et des temps morts. En vertu de cette loi, il est interdit à deux personnages d'agir simultanément en deux lieux différents. Ils ne peuvent agir simultanément que sur une même scène de l'action. Le récit homérique

ne se permet aucune remontée en arrière dans le temps pendant la durée des quarante jours. Il court en avant à la recherche de son dénouement.

Ainsi, lorsqu'Homère a rapporté les faits et gestes d'un personnage, même un personnage collectif comme le sont souvent les prétendants, il ne peut passer aux faits et gestes d'un autre, sur une autre scène, que s'ils sont chronologiquement postérieurs. En attendant, le personnage est provisoirement abandonné afin d'être, pour ainsi dire, mis en sommeil (5).

Une comparaison avec Thucydide peut être éclairante. L'historien, lui aussi, souvent, met en sommeil un personnage, volontiers collectif, les Athéniens par exemple, avant d'en venir à une action, plus ou moins longue, d'un autre, les Lacédémoniens par exemple (6). Il laisse les premiers dans des *préparatifs,* dont la durée est marquée par un imparfait, pour passer à l'action, montrée par un verbe à l'aoriste, des seconds. Une parataxe souligne ce procédé homérique de la composition thucydidienne, *μέν* accompagnant l'imparfait et *δέ* l'aoriste : en fait, « pendant que » les Athéniens « se préparaient », les Lacédémoniens ont commencé à faire telle ou telle chose : la coordination des verbes signifie leur subordination (7).

Mais Thucydide est contraint, par la réalité historique, de faire plus. Sans toutefois dépasser le cadre de la saison, la belle ou la mauvaise, il remonte dans le temps quand il lui faut montrer qu'une action des Lacédémoniens, indiquée nécessairement dans la suite du récit écrit, le long du papyrus qui se déroule, s'est produite avant la fin de l'action des Athéniens qui vient d'être décrite, ou en même temps qu'elle. Il ignore en général la date exacte d'un fait par rapport à un autre, mais il a les moyens de montrer leur simultanéité, totale ou partielle. En historien tenu par la réalité, il est obligé de trouver les modes d'expression inconnus du poète, ou qu'Homère n'éprouvait pas le besoin de chercher. Chez un historien, la concomitance ou la succession des événements doit être indiquée pour que soient mis dans leur vrai rapport les effets et les causes.

Homère n'a pas les mêmes soucis puisqu'il invente, et la loi des temps morts, qu'il s'impose ou qu'il respecte, même si elle risque de nuire par endroits à la vraisemblance du récit, passe inaperçue des auditeurs, souvent même des lecteurs de l'*Odyssée*. Mais en admettant qu'il souffre du carcan de cette loi, il sait toujours faire, avec le sourire, de nécessité vertu.

Reprenons chez lui l'examen de la loi de succession et des temps morts. Le schéma précédent a déjà fait apparaître les deux plus longs des temps morts de l'*Odyssée*.

Temps mort de Télémaque et des prétendants

Le troisième dans le cours du poème, sans être tout à fait le plus long, est celui du séjour de Télémaque à Sparte. Il dure vingt-neuf jours et demi, depuis la fin de la matinée du jour 6 à l'aube du jour 36, et il s'étend sur onze chants. Quelques heures ont suffi à Ménélas pour apprendre à Télémaque tout ce qu'il savait sur Ulysse ; et c'était peu de chose : il sait seulement de Protée, qu'il a pu interroger lors de son passage, assez récent, en Egypte, qu'Ulysse est alors retenu chez Calypso (8) et nous savons par ailleurs qu'il y est encore. Mais l'oubli de sa mission est rendu vraisemblable, grâce à la malignité d'Homère, par l'émerveillement d'un jeune homme qui n'est jamais encore sorti de son île pauvre et aride, devant les splendeurs du palais de Ménélas, avivées un jour de noce dans la famille ; il admire les trésors rapportés d'Egypte et ne peut être insensible aux attentions, à son égard, d'Hélène (9), une femme toujours belle, rendue peut-être plus fascinante à ses yeux parce qu'il n'ignore pas son lourd passé.

Cette inaction de Télémaque pendant près d'un mois entraîne celle des personnes qui vivent dans son sillage. Dès qu'ils ont appris son départ, les prétendants ont comploté un guet-apens pour le perdre. Antinoos a pris vingt hommes avec soi, à la fin du sixième jour de l'*Odyssée,* pour aller se poster, on le sait, sur l'îlot d'Astéris (4, 665-672 ; 842-847) et guetter le retour de Télémaque. A vingt-et-un contre un, ils sont sûrs de le tuer.

On saura plus loin, par le récit d'Antinoos au retour des embusqués, que tous les jours les vigies allaient se relever dans le vent des falaises et que, le soleil couché, ils ne passaient jamais la nuit à terre, sur le rivage. Leur navire en mer, ils restaient à croiser jusqu'à l'aube divine (16, 364-368). S'ils n'ont pas empêché leur jeune ennemi de les jouer en regagnant Ithaque par le sud, c'est-à-dire par un côté où il n'était pas attendu, ils ont du moins, en attendant, trouvé le temps long. Et si Antinoos énumère les jours et les nuits de l'attente, il est facile de les compter : Antinoos et ses hommes ont fait le pied de grue un peu plus longtemps que Télémaque n'est resté à Sparte. Ils ont un peu tardé à apprendre son départ, et tardé davantage à savoir qu'il était de retour. Ils sont restés aux aguets trente-deux jours et trente-deux nuits, pour rien. La longueur de ce temps mort était évidemment commandée par la longueur de celui de Télémaque, mais elle satisfait l'esprit parce qu'on trouve que des criminels peuvent attendre.

Temps mort de Zeus et d'Ulysse

Avant même ces deux temps morts d'un mois environ, le début de l'*Odyssée* nous en offrait déjà deux autres, d'une durée d'environ une semaine chacun. Dans leur première assemblée (1, 22-95), les dieux ont entendu la proposition d'Athéna, mettant à profit l'éloignement de Poseidon : qu'Ulysse soit libéré de Calypso. Sans prendre sur soi la responsabilité de courroucer le dieu de la mer, ennemi acharné d'Ulysse, Zeus a donné son accord : « Mais allons, tous, ici, décrétons son retour ! Cherchons-en les moyens ! Poseidon n'aura plus qu'à brider sa colère, ne pouvant tenir tête à tous les Immortels ni lutter, à lui seul, contre leur volonté » (10). Forte de cette fougueuse déclaration, Athéna demande que soit envoyé chez Calypso le messager des dieux ; il signifiera le « décret sans appel » sur le retour d'Ulysse ; alors elle part tranquille pour Ithaque, afin de suggérer à Télémaque le voyage de Sparte.

Cependant la prière de la déesse, la décision unanime des dieux présents, restent sans le plus petit effet. Zeus

ne lève pas le plus petit doigt pour l'exécution du décret sans appel. Pourquoi ? Parce qu'il est condamné à ne rien faire, ni faire faire, aussi longtemps qu'Athéna, Télémaque, les prétendants, agissent à Ithaque, où ils restent occupés pendant six jours, les six premiers jours de l'*Odyssée*. Or il faut bien qu'Hermès aille à Ogygie ; il faut bien qu'Ulysse soit mis en route. Comment Homère va-t-il se tirer d'affaire ? La solution est simple et spirituelle à la fois dans sa désinvolture. Le septième jour, à la demande d'Athéna qui, de son côté, n'a pas chômé, elle, après l'assemblée du premier jour, se tient une seconde assemblée des olympiens. Elle est cette fois suivie d'effet. En soi, cette seconde assemblée n'est pas vraisemblable puisqu'elle n'apporte rien de nouveau par rapport à la première. Elle est, pour Homère, le moyen de tourner le temps mort en obéissant à sa loi ; elle est rendue psychologiquement défendable parce qu'elle suggère que Zeus lui-même redoute le courroux de Poseidon et n'a pas l'autorité nécessaire pour imposer sans délai sa volonté.

Ce temps mort de Zeus en entraîne un autre, parallèle et de la même longueur. Puisqu'Hermès n'est pas venu le délivrer, Ulysse, dont tout le monde parle à Ithaque en le croyant mort sans en avoir la preuve, demeure six jours de plus chez Calypso où, nous le savons, il vit alors passivement, sans rien faire. Découragé, le héros d'endurance ne ronge même pas son frein. Il consume ses jours à pleurer sur la falaise en regardant la mer inféconde. Il est vrai qu'il n'en est pas à six jours près. Il ne compte sûrement plus les jours parce qu'il a perdu les raisons d'espérer (5, 81-84).

Il ne reprend son activité qu'au moment où Calypso se donne le faux mérite de le libérer d'elle-même, spontanément, et lui met dans les mains les outils nécessaires à la construction du bateau qui va enfin lui permettre de poursuivre son odyssée. Ainsi se résout un problème de structure et Ulysse entre à son tour en scène, non sans artifice, de la façon apparemment la plus naturelle.

Autres temps morts dans le récit

Deux autres temps morts sont moins visibles, parce

que moins longs, mais ils sont aussi nets. Ayant besoin d'employer Télémaque à organiser son propre départ pour Sparte, Homère est obligé de plonger les prétendants, et aussi Pénélope dans l'inaction. Le premier soir de l'*Odyssée,* Pénélope est descendue de sa chambre à l'étage parce que les tristes chants de Phémios, évoquant le passé, lui font mal à entendre. Elle lui demande de se taire. Mais Télémaque la rabroue et l'invite à se coucher (1, 324-364). Surprise, mais docile, bien que son fils ne lui ait jamais parlé sur ce ton, Pénélope remonte pleurer Ulysse dans sa chambre. Elle disparaît de l'action pendant cinq jours, jusqu'au moment où elle apprend le départ secret de son fils pour Pylos et Sparte (4, 675 et suiv.). Il n'y a pas à s'étonner de cette disparition : Homère était contraint, par la loi des temps morts, de l'écarter de la scène, même au milieu de la maison d'Ulysse. Il rend la chose vraisemblable par l'affliction d'une épouse qui se renferme chez elle pour ne pas entendre une chanson triste ni voir les prétendants détestés.

Parallèlement, un jour plus tard, les prétendants disparaissent de l'action. C'est le soir du deuxième jour, lorsqu'Homère, aidé d'Athéna, les envoie dormir pour qu'il n'y ait pas d'obstacle à l'embarquement de Télémaque. Ensuite, ils continuent sûrement à faire la fête, tous les jours, et à vivre aux crochets de la famille d'Ulysse, en son propre manoir. Mais Homère ne le dit pas, parce qu'il a besoin de suivre Télémaque dans son voyage d'Ithaque à Sparte. Il ne les remettra dans l'action qu'au milieu du jour 6, lorsqu'ils apprendront de Noémon, dans une scène spirituelle, que Télémaque s'est embarqué à leur insu pour aller chercher des nouvelles de son père. Leur temps mort a duré près de quatre jours.

Ces premiers temps morts ne sont pas les seuls. On en verra d'autres. Mais leur premier examen permet de faire une observation qui conduit du jour à la nuit en confirmant les impératifs de la loi de succession.

Les nuits

Deux fois on a pris Homère sur le fait, en train d'envoyer se coucher un ou plusieurs personnages que la

loi lui impose d'éloigner pour un temps. La nuit, avec ses sommeils, facilite bien les choses. Homère en tire volontiers parti pour assurer le passage d'une action à une autre action. Il rapproche ainsi deux personnages, mais des personnages qui ne doivent pas passer la nuit ensemble et qu'il ne peut faire dormir qu'à des heures différentes.

Le phénomène apparaît dès la première nuit du poème, où, comme on l'a vu, Pénélope est envoyée dans sa chambre par son fils, ce qui, comme le montre une parenthèse souriante, donne des envies aux prétendants (1, 365-366, comme plus loin, 18, 213). C'est seulement plus tard, dans la même nuit, que les prétendants peuvent aller se coucher, et plus tard encore Télémaque (1, 424 et suiv. ; 427 et suiv.). Les personnages ne peuvent être montrés, chacun chez soi, qu'à des moments successifs avant le retour de l'aurore.

Dans la sixième nuit de l'*Odyssée,* Pénélope dort dans sa chambre. Son sommeil est inquiet, agité ; elle se réveille (4, 787-841). C'est juste à ce moment de la nuit que l'action passe du côté des prétendants. Homère garde le silence sur le groupe d'Eurymaque, destiné à rester dans l'île, mais il montre alors l'embarquement de l'autre groupe des prétendants, commandés par Antinoos, partant pour s'embusquer sur leur îlot (4, 842-847).

La trente-et-unième nuit associe de même deux personnages que tout sépare mais que les sentiments vont rapprocher. Réchappé de la tempête, Ulysse naufragé, épuisé, a mis le pied sur la terre de Schérie. Il se couvre de feuillage d'oliviers et s'endort, dompté par un sommeil que, depuis dix-neuf jours il ne connaît plus (5, 481-6, 2). C'est le moment précis que choisit Athéna pour pénétrer, sous les traits d'une amie, dans la chambre de jeune fille de Nausicaa, pour la réveiller, lui reprocher de dormir et lui suggérer sa mission de lavandière, à accomplir dès l'aurore. On la verra agir, travailler, jouer jusqu'au moment où Ulysse, réveillé, sortira de son olivier pour venir en face d'elle.

Homère emploie le même procédé pour les nuits 38 et 39. Dans la trente-huitième nuit, la scène étant dans le manoir d'Ulysse, Pénélope remonte à son étage pour pleurer encore sur Ulysse disparu jusqu'à ce qu'Athéna lui envoie le sommeil consolateur (16, 449-451). Libéré de ce côté-là, Homère choisit cet instant pour ramener Eumée du manoir dans sa cabane auprès d'Ulysse et de Télémaque ; il peut alors leur accorder, à tous les trois, « les présents du sommeil » (16, 452-481).

Dans la trente-neuvième et avant-dernière nuit du poème, nuit mauvaise pour Pénélope et pour Ulysse séparés pour la dernière fois, les sommeils et les éveils se succèdent chez les deux personnages que tout rapproche mais qui restent encore séparés par un étage. Pénélope dit au mendiant que s'il continuait à lui parler, elle ne dormirait pas, mais que, comme il est impossible de rester sans sommeil, elle va monter se coucher ; lui, est invité à dormir en bas. Elle remonte donc dans sa chambre et pleure jusqu'au moment où Athéna lui envoie le sommeil (19, 590-604). Ulysse, alors, se couche à son tour, et reste éveillé jusqu'au moment où Athéna verse le sommeil sur ses paupières (20, 1-56). Juste à ce moment Homère réveille Pénélope pour la faire prier et pleurer jusqu'au jour (20, 57-91). Les pleurs de Pénélope réveillent alors Ulysse à son tour ; il se lève pour ce qui va être le jour de la fin (20, 92-95). Une dernière fois Homère s'est appliqué à séparer mari et femme, à les empêcher de dormir en même temps, pour mieux les réunir la nuit suivante, la dernière du poème, une nuit qu'Athéna, toujours bienveillante, allongera miraculeusement pour le plaisir et la joie des époux retrouvés (11).

Les nuits d'Ulysse chez Eumée

Une autre nuit mérite une attention particulière, parce qu'elle est créatrice d'un temps mort, un jour creux, pour Ulysse après son arrivée chez Eumée.

Pendant son profond sommeil, car il n'a pas beaucoup dormi chez les Phéaciens, Ulysse a navigué de nuit sur le navire du peuple de marins mis à sa disposition par Alcinoos. Il s'éveille débarqué dans son île natale, qu'il ne

reconnaît pas d'abord, au matin du jour 35, les marins phéaciens repartis (13, 187 et suiv.). Ses trésors mis en lieu sûr, il gagne à pied, on le sait, la cabane de son vieux porcher qui, ému de pitié pour un mendiant, l'héberge. Le soir, Eumée prépare un lit pour Ulysse, avec des couvertures parce que les nuits sont froides en cette saison. Ulysse se couche, les gens d'Eumée se couchent, et Eumée se couvre pour aller dormir auprès des porcs (14, 518-530). C'est la première nuit d'Ulysse dans la cabane d'Eumée.

C'est également la dernière nuit de Télémaque à Sparte. Homère choisit le moment du sommeil d'Ulysse pour envoyer Athéna, toujours elle, réveiller son fils. Celui-ci, dans le palais de Ménélas, dort d'un sommeil agité en pensant à son père pour lequel il n'a strictement rien fait depuis près d'un mois (15, 4 et suiv.). Télémaque réveillé réveille à son tour son compagnon Pisistrate, fils de Nestor, et voudrait se mettre en route avec lui sur le champ. Pisistrate lui montre que c'est folie de vouloir affronter les dangers de la montagne et voyager en char pendant la nuit. D'ailleurs, l'aurore est proche (15, 50).

Paraît l'Aurore, celle du jour 36 de l'*Odyssée* (15, 56). Ménélas quitte le lit d'Hélène. Télémaque fait ses adieux à ses hôtes, voyage tout le jour en char et, comme à l'aller, termine son étape dans la maison de Dioclès, à Phères, où il se couche, pour la nuit, le soir de ce trente-sixième jour du poème.

Et Ulysse, ce même jour-là ? Nous savons qu'il n'a pas quitté la cabane d'Eumée. Sans doute le porcher n'est-il pas surpris de voir un mendiant rester tout un jour sans rien faire, mais Homère ne dit rien non plus sur aucun des deux. Son total silence signifie simplement qu'Ulysse passe une seconde nuit chez Eumée puisqu'il n'est pas parti de chez lui. Et si Ulysse vit, ce jour-là, dans la cabane du porcher ou ses parages, jusqu'à l'aurore suivante, c'est en raison de la loi des temps morts. Puisque Télémaque agit, il est nécessaire que, dans le même temps, Ulysse n'agisse pas. Mais cette fois Homère ne prononce pas un seul mot pour expliquer ce far-niente, ou pour s'en amuser. Avec une adresse de prestidigita-

teur, il l'escamote et, pour une fois, ne fait pas de nécessité vertu. Avec la solution contraire, s'il tenait à donner l'emploi du temps d'Ulysse, pour ce jour-là, il se verrait obligé d'arrêter Télémaque au cours de son voyage de retour, et la chose ne serait pas facile puisque le jeune homme, rappelé à l'ordre par Athéna, se sent pressé de rattraper le temps perdu. Entre deux maux, le poète a choisi le moindre. Mais un auditeur s'aperçoit-il de la supercherie ?.

Le jour suivant, trente-septième de l'*Odyssée,* Télémaque termine son voyage en char par l'étape de Phères à Pylos, où il s'embarque à destination d'Ithaque. Il est en mer, avec ses compagnons de l'aller, quand le soleil se couche, à l'heure où sur la terre l'ombre emplit toutes les rues (15, 296). Une bonne brise fait rapidement longer l'Elide ; le cap est mis sur les Iles Pointues et Télémaque songe à l'avenir qui l'attend.

Homère l'abandonne dans la durée de cette méditation pour passer dans la cabane du porcher. Eumée et le mendiant y sont alors en train de prendre le repas du soir (15, 301-302). Le poète n'a rien pu raconter, naturellement, à cause du voyage du fils, sur la journée du père jusqu'à cette heure tardive. Si la nuit précédente, à terre, a été passée sous silence, celle-ci peut être bien remplie chez Eumée puisque Télémaque, en mer, ne fait rien d'autre que méditer sur le pont, pendant que son navire avance.

Ulysse n'a plus sommeil. Il interroge le porcher sur Laërte, sur Anticlée et lui demande de conter ses propres aventures. Comme les nuits actuelles sont sans fin et laissent du loisir pour le plaisir des histoires, mieux vaut ne pas se mettre au lit (15, 392-394). De longues heures sont prises sur le sommeil et l'on ne s'endort que juste avant l'aurore (15, 493-495), à la naissance du jour 38.

Ulysse endormi, Homère rend aussitôt à Télémaque sa liberté d'action. Il le montre débarquant sain et sauf, après une traversée sans histoire. Le jeune homme n'est pas tombé dans le piège tendu par les prétendants ; il peut annoncer son programme pour le soir et pour la journée du lendemain, dès l'aube (15, 505-506).

Ulysse a donc bien passé trois nuits chez Eumée, bien qu'Homère n'en décrive que deux, la première et la dernière, un coup de baguette ayant effacé celle du milieu, et donné une parfaite illustration de la loi de succession et des temps morts. Lorsque le fils agit, le père doit rester dans l'ombre. Télémaque ne peut se réveiller que lorsqu'Ulysse s'est endormi. Réellement, Homère ne peut décrire deux actions simultanées en des lieux séparés.

Les temps morts de la bataille

La loi n'affecte pas seulement des jours et des nuits, mais même de courts instants, et en des parties séparées d'un même lieu, aux deux extrémités d'une même salle, où il y a deux camps. On peut le constater à la fin du poème, dans la grande scène du massacre des prétendants. Nous sommes dans le mégaron. Ulysse a tiré toutes ses flèches, dont chacune a tué un adversaire. Les chefs ennemis, Antinoos, Eurymaque, ont été les premières victimes. Mais il reste un bon nombre d'hommes à abattre. Du côté d'Ulysse, on est seulement quatre ; et contre le nombre, un nombre infiniment supérieur, on a besoin d'armes de jet pour un combat de loin : un corps à corps serait une folie. Ulysse est tout entier au tir de ses flèches, mais il sait qu'elles s'épuisent et qu'elles vont lui faire défaut avant la fin du massacre. Télémaque, alors, a l'idée d'aller au trésor, pour chercher des armes. Il rapporte quatre casques et quatre boucliers, pour la défense, et huit lances, pour l'offensive (22, 207).

Ici la structure des petites scènes successives devient très curieuse : les deux camps passent tour à tour par une alternative de temps morts et de moments d'action. On comprend que, sous l'effet de la surprise, les premiers prétendants se soient laissés tuer, impuissants, par les flèches de celui qu'ils avaient pris pour un mendiant. Maintenant vont alterner les phases d'une bataille où l'offensive des uns correspond à la passivité des autres : les adversaires ne sont jamais capables d'attaquer simultanément. Une mêlée serait fatale au camp d'Ulysse, heureusement protégé par la loi des temps morts.

Un schéma montrera clairement comment les choses se passent dans cette étrange bataille :

- 22, 108-130 : Ulysse tire ses dernières flèches, et les trois combattants de son camp, Télémaque, le porcher Eumée, le bouvier Philoetios, revêtent leurs armes. Temps mort des prétendants, qui se laissent tuer par les flèches.
- 131-146 : Le chevrier Mélanthios, allié des prétendants, passé par un trou, rapporte du trésor de quoi armer douze d'entre eux (mais ils sont plus que douze), douze casques, douze boucliers, douze lances. Temps mort d'Ulysse et des siens qui, pendant cette opération ennemie, ne font rien, ni contre le chevrier, ni contre les prétendants.

Situation : voici quatre hommes, armés de huit lances, en face de douze ennemis (et même plus que douze) armés de douze lances, boucliers et casques.

- 163-202 : Du côté d'Ulysse, on se met à agir. Eumée et Philoetios sont allés au trésor capturer Mélanthios. Temps mort des prétendants, dont douze sont armés, qui ne profitent pas de l'occasion : ils ne font rien contre les deux ennemis armés, Ulysse et Télémaque, restés seuls.

Maintenant, on va combattre réellement, et d'abord de loin, sans corps à corps : c'est la bataille des lances.

- 241-249 : Agélaos a pris le commandement des prétendants. Premier tir : il fait tirer six lances, qui, toutes, grâce à Athéna, manquent leur but.
- 260-269 : Alors seulement, devant cet échec de l'ennemi, les quatre font leur première riposte : quatre lances, tirées de loin, tuent quatre prétendants.
- 270-271 : Profitant d'un recul des prétendants (temps mort de leur côté), les quatre bondissent pour retirer les quatre lances du corps des quatre tués.

La situation est renversée : six prétendants sont armés, puisqu'ils ont perdu six lances. Les quatre en ont huit ; mais leur nombre est toujours relativement trop faible pour qu'ils puissent envisager un corps à corps.

- 272-280 : Deuxième tir des prétendants : ils tirent leurs six dernières lances. Temps mort du côté d'Ulysse et

de ses compagnons. Athéna a fait dévier trois lances. Télémaque et Eumée sont légèrement blessés.

- 281-292 : Deuxième riposte des quatre : tir de quatre lances. Temps mort du côté des prétendants, dont quatre encore sont tués.

Situation : les prétendants qui restent en vie (ils sont « nombreux », selon 22, 204), se trouvent désarmés. Du côté d'Ulysse, les quatre ont quatre lances. Mais ils ne peuvent plus les lancer sous peine de se trouver désarmés : ils *doivent* aller au corps au corps.

- 292-309 : Ulysse et Télémaque avancent les premiers et traversent chacun de sa lance un adversaire. Temps mort des prétendants désarmés. Ne pouvant se défendre, ils n'ont plus d'autre ressource que de fuir, épouvantés, et se laissent massacrer.

Tout compte fait, la bataille, très claire dans l'analyse par ses tiroirs successivement ouverts et fermés, laisse peut-être dans l'esprit une impression de confusion, accrue par l'incertitude sur le nombre des prétendants. Homère n'en est sans doute pas fâché, car il est conscient que la vraisemblance peut souffrir quand il laisse voir que des adversaires attendent passivement, tour à tour, les coups des autres jusqu'à la fin de la bataille. La loi des temps morts qui, d'un bout à l'autre de l'*Odyssée,* vaut pour des secondes comme pour des jours et des mois, l'a contraint à transformer un assaut d'escrime, où il y a échange de coups, portés en même temps, en une partie de pétanque, où l'on joue à tour de rôle.

Telles sont les servitudes d'une loi de la composition, particulière à l'*Odyssée,* que respecte Homère sans un fléchissement.

Schémas de l'« Odyssée »

On terminera ce chapitre initial par deux tableaux illustrant le caractère de la composition du poème, exclus les vingt-et-un premiers vers, ceux de l'invocation.

Le premier a pour objet de montrer, avec l'indication du numéro des vers dans chaque chant - et les deux assemblées des dieux étant mises à part puisque tenues sur l'Olympe - les moments successifs où agissent les qua-

tre personnages principaux, Pénélope, le personnage collectif des prétendants, Télémaque, Ulysse. Leurs actions sont réparties en quatre secteurs qui forment une division verticale. Ils sont les seuls à pouvoir bénéficier de scènes séparées, réservées à eux seuls, à l'exception de Nausicaa qui, de 6,1 à 47, se trouve isolée un moment. Pour ne pas alourdir le tableau, on a signalé sa présence dans la colonne réservée à Ulysse, avec qui elle se trouve dans tout le reste du chant (sauf dans les derniers vers), et qu'elle retrouve un instant, de 8,457 à 468. Lorsque ces quatre personnages principaux agissent, tous ou quelques-uns, en même temps, ce ne peut être que dans un même lieu. Tous les autres personnages, le roi Alcinoos, la reine Arétè, le porcher Eumée, le bouvier Philoetios, la nourrice Euryclée, le devin Théoclymène, le chevrier Mélanthios, Mélantho la servante infidèle, sont secondaires et, à ce titre, n'ont jamais le privilège de se voir réserver une scène particulière.

Les deux contes, dont il sera parlé plus loins avec plus de précision, sont signalés dans la colonne d'Ulysse, naturellement, bien qu'il ne s'agisse plus du récit des quarante jours fait par Homère (ce sont les contes qu'il fait de son passé) ; le premier, conte court, se trouve au chant 7, des vers 244 à 297, au jour 32 ; le second, le lendemain, occupe les quatre chants 9 à 12.

<table>
<tr><td rowspan="11">Jour 1</td><td colspan="4">1, 22-95 Première assemblée des dieux</td></tr>
<tr><td>Pénélope</td><td>Prétendants</td><td>Télémaque</td><td>Ulysse</td></tr>
<tr><td></td><td>1, 96-112</td><td></td><td></td></tr>
<tr><td></td><td></td><td>1, 113-143</td><td></td></tr>
<tr><td></td><td>1, 144-155</td><td></td><td></td></tr>
<tr><td></td><td></td><td>1, 156-323</td><td></td></tr>
<tr><td colspan="3">1, 324 à 1, 364</td><td></td></tr>
<tr><td></td><td colspan="2">1, 365 à 1, 424</td><td></td></tr>
<tr><td></td><td></td><td>1, 425-444</td><td></td></tr>
<tr><td rowspan="3">Jour 2</td><td></td><td></td><td>2, 1-14</td><td></td></tr>
<tr><td></td><td colspan="2">2,15 à 2, 259</td><td></td></tr>
<tr><td></td><td></td><td>2, 260-295</td><td></td></tr>
</table>

	Pénélope	Prétendants	Télémaque	Ulysse
Jour 2 (suite)		2, 296 à	2, 336	
			2, 337-381	
		2, 382 à	2, 398	
			2, 399-434	
Jour 3			3, 1-403	
Jour 4			3, 404-490	
Jour 5			3, 491-497 4, 1-305	
Jour 6			4, 306-624	
		4, 625-674		
	4, 675-767			
		4, 768-786		
	4, 785-841			
		4, 842-847		
Jour 7	5, 1-42 Seconde assemblée des dieux			
				5, 43-227
Jours 8 à 11				5, 228-262
Jours 12 à 28				5, 263-278
Jours 29 et 30				5, 279-389
Jour 31				5, 390-493 (6, 1-47) Nausicaa seule
Jour 32				6, 48-331 7 entier **(premier conte)** 244-297
Jour 33				8 entier 9 à 12 entiers **grand conte** 13, 1-17

	Pénélope	Prétendants	Télémaque	Ulysse
Jour 34				13, 18-92
Jour 35				13, 93-440
				14 entier
			15, 1-55	
Jour 36			15, 56-188	
Jour 37			15, 189-300	
				15, 301-494
Jour 38			15, 495-557	
				16, 1-10
			16, 11 à 155 et 156 à 321	
	16, 322-341			
		16, 342-408		
	16, 409 à 451			
			16, 452 à 481	
Jour 39			17, 1-35	
	17,36	17, 36	à 17, 60	
		17, 61	à 67	
			17, 68-95	
	17,96	17, 96	à 17, 166	
		17, 167-182		
				17, 182-254
		17, 255-259		
				17, 260-324
		17, 325...	à	...491
	17, 492-550			
				17, 551-573
	17, 574-590			

	Pénélope	Prétendants	Télémaque	Ulysse
			17, 591-606	
		18, 1...	à	...157
	18, 158-205			
	18, 206...	à		...303
Jour 39		18, 304...	à	...428
(suite)			19, 1 à	50
	19, 51	...		à 604
				20, 1-55
	20, 56-90			
				20, 91-121
			20, 122-146	
				20, 147-240
		20, 241-247		
		20, 248	à	386
	20, 387-389			
		20, 390-394		
	21, 1-57			
Jour 40	21,58		à 187	
				21, 188-244
	21, 245		à 358	
		21, 359	à	22, 107
			22, 108-111	
		22, 112	à	389
			22, 390 à	501
	23, 1-84			
	23, 85 →		à	296

Un second tableau complète le précédent. Il a pour objet de l'éclairer en mettant des faits sous l'anonymat des chiffres. Procédant par divisions maintenant horizontales, il montre les actions principales des quatre personnages de premier plan, réparties selon la suite des petites ou grandes scènes de l'*Odyssée*. Comme au théâtre, une scène se termine par la sortie ou la disparition d'un personnage. Elle commence par l'entrée ou l'apparition d'un autre. Les absences et les présences se succèdent, une fois achevée l'invocation intemporelle du poète. Pour ne pas alourdir le tableau, on n'indique ni les dieux (sauf lors de leurs deux assemblées sur l'Olympe) ni les personnages secondaires dans l'intitulé des scènes.

Chant 1

Jour 1 1-21 : *Invocation :* tous les Grecs sont revenus au foyer, sauf Ulysse, que retient Calypso. Sauf Poseidon, tous les dieux ont pitié de lui.

22-95 : *Première assemblée des dieux :* en l'absence de Poseidon, Athéna propose et obtient la libération d'Ulysse.

96-112 : *Les prétendants :* Athéna se rend à Ithaque et trouve les prétendants occupés à des jeux.

113-143 : *Télémaque :* il quitte les prétendants pour accueillir un hôte, Athéna, qui a pris les traits de Mentès et se voit servir un repas.

144-155 : *Les prétendants :* ils prennent leur repas à leur tour, au chant de Phémios.

156-323 : *Télémaque :* il dit à Mentès qui il est, sa triste situation ; il reçoit de la déesse le conseil de convoquer une assemblée et d'aller à Pylos et à Sparte se renseigner sur Ulysse.

324-364 : *Pénélope, les prétendants, Télémaque :* Pénélope a entendu le chant de Phémios, triste pour elle ; elle lui demande de cesser. Télémaque la rabroue et l'envoie se coucher.

365-424 : *Les prétendants, Télémaque :* Télé-

maque leur annonce une assemblée pour demain et renseigne Eurymaque sur l'hôte Mentès. Les prétendants dansent jusqu'à la nuit et Télémaque les envoie se coucher.

425-444 : *Télémaque :* aidé par Euryclée, il se couche et, la nuit, médite sur les conseils d'Athéna.

Chant 2

Jour 2 1-14 : *Télémaque :* il se lève et convoque l'assemblée des Achéens.

15-259 : *Les prétendants, Télémaque :* assemblée orageuse ; Télémaque annonce aux prétendants son intention de voyage à Sparte.

260-295 : *Télémaque :* il prie, sur la grève, Athéna.

296-336 : *Les prétendants, Télémaque :* dans le manoir, Télémaque invective les prétendants, qui se moquent de lui.

337-381 : *Télémaque :* il va au trésor avec Euryclée, lui apprend son projet de voyage et lui fait jurer de garder le secret pour Pénélope.

382-398 : *Les prétendants, Télémaque :* le soir, Athéna, sous les traits de Télémaque, obtient pour lui le navire de Noémon et endort les prétendants.

399-434 : *Télémaque :* il est emmené au port par Athéna ; chargement du navire et départ ; navigation nocturne.

Chant 3

Jour 3 1-403 : *Télémaque :* il débarque à Pylos et passe la nuit chez Nestor.

Jour 4 404-490 : *Télémaque :* avec Pisistrate, il va en char de Pylos à Phères.

Jour 5 491-497 : *Télémaque :* suite de son voyage, de Phères à Sparte.

Chant 4

	1-305 : *Télémaque :* il passe sa première soirée à Sparte et entend les contes de Ménélas et d'Hélène.
Jour 6	306-624 : *Télémaque :* dans la matinée, il entend le conte de Ménélas sur Protée.
	625-674 : *Les prétendants :* à Ithaque, ils apprennent le départ de Télémaque et projettent une embuscade pour le tuer.
	675-767 : *Pénélope :* elle apprend le départ de Télémaque et le projet d'embuscade.
	768-786 : *Les prétendants :* ils organisent l'embuscade et attendent la nuit.
	787-841 : *Pénélope :* elle se couche et, au cours d'une nuit agitée, a un songe.
	842-847 : *Les prétendants :* la moitié d'entre eux gagne Astéris ; première nuit de leur embuscade.

Chant 5

Jour 7	1-42 : *Seconde assemblée des dieux :* décision d'envoyer Hermès libérer Ulysse de chez Calypso.
	43-227 : *Ulysse :* Hermès se rend chez Calypso pour le libérer ; Ulysse passe la nuit avec la nymphe.
Jours 8 à 11	228-262 : *Ulysse :* il construit son château.
Jours 12 à 28	262-278 : *Ulysse :* il quitte Ogygie ; dix-sept jours d'heureuse navigation.
Jours 29 et 30	279-389 : *Ulysse :* deux jours de tempête en vue de Schérie.
Jour 31	390-493 : *Ulysse :* il abord à Schérie et va dormir dans les oliviers.

Chant 6

1-47 : Fin de la nuit de Nausicaa : elle reçoit en songe les conseils d'Athéna.

Jour 32 48-331 : *Ulysse :* sa rencontre avec Nausicaa lavandière.

Chant 7

Tout le chant : *Ulysse :* sa première soirée chez Alcinoos (le **conte court**, sur les jours 7 à 32, va des vers 244 à 297).

Chant 8

Jour 33 Tout le chant : *Ulysse :* il participe à la fête chez les Phéaciens, entend le chant de Démodocos et fait ses adieux à Nausicaa.

Chants 9 à 12

Les quatre chants : *Ulysse :* sa seconde soirée chez Alcinoos (le **conte long**, sur ses aventures de Troie à Ogygie, occupe les quatre chants, de part et d'autre d'un intermède, 11, 333-376).

Chant 13

1-17 : *Ulysse :* sa seconde nuit au palais d'Alcinoos.

Jour 34 18-92 : *Ulysse :* sa troisième journée chez les Phéaciens ; attente du soir et embarquement.

Jour 35 93-440 : *Ulysse :* il est débarqué à Ithaque ; le navire des Phéaciens, à son retour, est pétrifié ; Ulysse rencontre Athéna qui le transforme en mendiant.

Chant 14

Tout le chant : *Ulysse :* il va chez Eumée, qui accueille et fait coucher le mendiant.

Chant 15

1-55 : *Télémaque :* sa dernière nuit à Sparte, d'où Athéna le rappelle.

Jour 36 56-188 : *Télémaque :* il va en char de Sparte à Phères, où il couche.

Jour 37 189-295 : *Télémaque :* il va de Phères à Pylos où, avec Théoclymène, il se rembarque.

296-300 : *Télémaque :* sa navigation nocturne, cap sur Ithaque.

301-494 : *Ulysse :* il passe une longue soirée et une *troisième* nuit chez Eumée.

Jour 38 495-557 : *Télémaque :* à l'aurore, il débarque à Ithaque et va chez Eumée.

Chant 16

1-10 : *Ulysse :* son petit déjeuner avec Eumée.

11-155 : *Télémaque, Ulysse :* Télémaque arrive chez Eumée et l'envoie rassurer Pénélope sur son retour.

156-321 : *Télémaque, Ulysse :* le mendiant se fait reconnaître à son fils.

322-341 : *Pénélope :* elle apprend d'Eumée le retour de Télémaque.

342-408 : *Les prétendants :* ils constatent, consternés, l'échec de l'embuscade et prennent une seconde décision de tuer Télémaque.

409-451 : *Pénélope, les prétendants :* informée de ce nouveau projet de meurtre, Pénélope invective les prétendants et Athéna l'endort.

452-481 : *Télémaque, Ulysse :* Eumée rentre le soir auprès du père et du fils ; on soupe et on se couche : quatrième nuit d'Ulysse chez Eumée.

Chant 17

Jour 39 1-35 : *Télémaque :* il se rend de la cabane d'Eumée au manoir.

36-60 : *Pénélope, Télémaque :* réunion de la mère et du fils.

61-67 : *Les prétendants, Télémaque :* les prétendants revoient Télémaque, qui les évite.

68-95 : *Télémaque :* il retrouve Théoclymène, avec Pirée, et l'accueille au manoir.

96-166 : *Pénélope, Télémaque :* Télémaque fait à Pénélope le récit du voyage de Sparte.

167-182 : *Les prétendants :* ils jouent dans la cour du manoir et rentrent pour le repas.

182-254 : *Ulysse :* il quitte avec Eumée la cabane pour son manoir ; rencontre de Mélantheus.

255-259 : *Les prétendants :* Mélantheus les rejoint au manoir.

260-324 : *Ulysse :* mort du chien Argos.

325-491 : *Les prétendants, Télémaque, Ulysse :* Ulysse mendiant, avec Eumée, arrive au mégaron, devant Télémaque et les prétendants ; il subit les outrages d'Antinoos.

492-550 : *Pénélope :* elle demande à Eumée que vienne le mendiant.

551-573 : *Ulysse :* il dit à Eumée que Pénélope attende.

574-590 : *Pénélope :* Eumée lui donne la réponse d'Ulysse.

591-606 : *Télémaque :* Eumée lui dit qu'il retourne à sa cabane, et il s'en va.

Chant 18

1-157 : *Les prétendants, Télémaque, Ulysse :* pugilat du mendiant avec Iros, organisé par Télémaque et les prétendants.

158-205 : *Pénélope :* dans sa chambre, elle s'embellit, et Athéna l'endort un moment pour la rendre séduisante.

206-303 : *Pénélope, les prétendants, Télémaque, Ulysse :* des prétendants séduits ; Pénélope

ravissante reçoit des présents et adresse à Télémaque des reproches.

304-428 : *Les prétendants, Télémaque, Ulysse :* Mélantho, puis Eurymaque insultent le mendiant ; Télémaque envoie les prétendants se coucher.

Chant 19

1-50 : *Télémaque, Ulysse :* tous deux vont au trésor cacher les armes du mégaron : Ulysse envoie Télémaque se coucher.

51-604 : *Pénélope, Ulysse :* Ulysse est insulté par Mélantho, questionné par Pénélope, reconnu par Euryclée ; il approuve le jeu de l'arc, est envoyé dormir par Pénélope qui remonte se coucher.

Chant 20

1-55 : *Ulysse :* il se couche et Athéna finit par l'endormir.

56-90 : *Pénélope :* elle s'éveille, prie Artémis, et pleure jusqu'au jour.

Jour 40 et dernier

91-121 : *Ulysse :* il a entendu pleurer Pénélope, reçoit un présage et l'Aurore paraît.

122-146 : *Télémaque :* il se lève, s'inquiète de la nuit d'Ulysse (et semble partir pour l'agora).

147-240 : *Ulysse :* Euryclée fait le ménage ; Mélanthios insulte Ulysse ; arrivent Eumée et le bouvier Philoetios.

241-247 : *Les prétendants :* ils trament la mort de Télémaque, mais un présage dit qu'il vivra.

248-386 : *Les prétendants, Télémaque, Ulysse :* on prépare un festin ; Télémaque fait donner une table au mendiant, que Ctésippe outrage ; rire sardonique des prétendants.

387-389 : *Pénélope :* de sa chambre elle entend les bruits du festin.

390-394 : *Les prétendants :* leur festin.

Chant 21

1-57 : *Pénélope :* elle va au trésor chercher le fameux arc d'Ulysse.

58-187 : *Pénélope, les prétendants, Télémaque, Ulysse :* jeu de l'arc, proposé par Pénélope ; Télémaque veut y participer, mais Ulysse l'arrête.

188-244 : *Ulysse :* il sort dans la cour et se fait reconnaître par Eumée et Philoetios.

245-358 : *Pénélope, les prétendants, Télémaque, Ulysse :* suite et interruption du jeu de l'arc ; Ulysse propose d'essayer ; Pénélope l'y pousse, mais Télémaque la rabroue ; elle remonte dans sa chambre et s'endort.

359-434 : *Les prétendants, Télémaque, Ulysse :* grâce à Télémaque, Eumée remet l'arc à Ulysse, qui gagne au jeu de l'arc.

Chant 22

1-107 : *Les prétendants, Télémaque, Ulysse :* Ulysse transperce de ses flèches un grand nombre de prétendants.

108-111 : *Télémaque :* il va au trésor chercher quatre boucliers, casques et piques.

112-389 : *Les prétendants, Télémaque, Ulysse :* suite et fin du massacre des prétendants ; Phémios et Médon seuls sont épargnés.

390-501 : *Télémaque, Ulysse :* joie d'Euryclée ; lavage du mégaron ; exécution des servantes infidèles et de Mélanthios ; purification.

Chant 23

1-84 : *Pénélope :* :Euryclée la réveille ; Pénélope a peine à croire le récit de la nourrice.

85-296 : *Pénélope, Télémaque, Ulysse :* Pénélope est invectivée par Télémaque ; elle reconnaît enfin Ulysse et la nuit est allongée pour les époux.

Ce tableau, qui éclaire l'ensemble du chapitre initial, montre la parfaite netteté des coupures ; quelle que soit la longueur des scènes ; cette longueur varie de plusieurs centaines de vers à un très petit nombre, sept vers (3, 491-497 ; 17, 61-67), six vers (4, 842-847), cinq vers (15, 296-300), quatre vers (22, 108-111) et même trois vers seulement (20, 387-389). Sauf une fois, en 17, 182, la fin de la scène coïncide avec la fin du vers. La stricte composition ne présente qu'une faille, minuscule. En 20, 146, Télémaque semble partir pour l'agora d'Ithaque ; mais en admettant qu'il s'y rende bien, on ne le voit pas en revenir. Rien ne prouve que cette très exceptionnelle solution de continuité dans les faits et gestes d'un personnage soit la faute d'Homère.

Notes du chapitre 1

(1) La répétition de l'expression « vingtième année », par Homère ou dans la bouche de divers personnages, ne peut être l'effet du hasard : 2, 175 ; 16, 206 ; 17, 327 ; 19, 222 et 484 ; 23, 102 et 170. Dans l'*Iliade,* 24, 765, Hélène, à Troie, vers la fin de la guerre, emploie la même expression pour dire qu'elle est partie de Grèce depuis vingt ans. Elle aurait donc quitté Sparte dix ans avant la guerre. Il n'y a aucune raison pour que ce chiffre signifie une première expédition manquée, que les Grecs auraient dû recommencer plus tard ; il correspond plutôt à l'exagération féminine d'une épouse infidèle à un moment où ses remords possibles la portent à insister sur la souffrance causée par la longueur de son éloignement de Ménélas.

(2) Après Victor Bérard et d'autres grands homérisants, on admettra sans discuter que l'*Odyssée* authentique s'achève en 23, 293. Il est entendu que la division en chants, ici respectée parce qu'elle est à la fois traditionnelle et pratique, n'est pas l'œuvre d'Homère, mais des Alexandrins.

(3) ἐπήλυθον ὧραι, 2, 107 ; 19, 152.

(4) 5, 466 ; 7, 7 ; 11, 373 ; 15, 392 ; 14, 457 et suiv. ; 6, 305 ; 17, 23 et suiv. et 191 ; 18, 328 ; 19, 64 ; 319 et 507. En 6, 52 le foyer près duquel Arétè tourne sa quenouille ne semble pas allumé comme il le sera le soir, au vers 305.

(5) Les grandes lignes de cette loi de la composition ont été étudiées dans un ouvrage précédent, *Télémaque et la structure de l'Odyssée,* Publications de la Faculté des Lettres d'Aix, 1958, dont on reprend ici les principaux points acquis, avec l'adjonction de précisions nouvelles.

(6) Voir, du même auteur, *Thucydide et Alcibiade,* Publications de la Faculté des Lettres d'Aix, 1965, 1ère partie, « Les lois de la composition », chapitre 2, « La matière ordonnée », notamment les pages 49 et 55.

(7) Les μὲν... δέ des prétendants : οἱ μὲν... μνηστῆρες δέ..., 4, 624/5 ; 17, 166/7 ; 20, 240/1 ; cf. aussi 18, 302/4 ; μνηστῆρες δὲ..., 1, 365 ; 4, 668 ; 842 ; 16, 342.

(8) Ménélas est le dernier Grec à être rentré au foyer ; Athéna et Nestor le disent à Télémaque, 1, 286 ; 3, 318. Il n'y a pas très longtemps qu'il a séjourné en Egypte (3, 276 et suiv. ; 4, 351 et suiv.). Il est rentré chez lui le jour même des obsèques d'Egisthe, lequel a régné pendant sept ans à partir du meurtre d'Agamemnon rentré de Troie (3, 305 et suiv.).

(9) Don délicat d'Hélène à Télémaque au moment de son départ de Sparte.

(10) Traduction Victor Bérard. Cette traduction est en général adoptée, sauf là où l'on a des raisons particulières de la modifier.

(11) On remarquera ici qu'Homère, ayant besoin d'écarter Pénélope de la scène horrible du massacre des prétendants, ne serait-ce que pour retarder encore la reconnaissance d'Ulysse, la fait encore rabrouer par son fils, qui l'envoie se coucher comme le premier jour (1, 356 et suiv.). Elle s'endort en plein jour, le jour 40 (21, 354-358) et ne se réveille que pour entendre, avant la fin du jour, l'heureux récit de la victoire (23, 1 et suiv.).

CHAPITRE 2

L'UNITÉ DES QUARANTE JOURS

Les deux tableaux qui terminent le chapitre précédent montrent comment, de part et d'autre du grand conte que fait Ulysse dans le palais d'Alcinoos au cours de la soirée du jour 33, Homère a construit l'action de son poème. Son procédé consiste à étaler sur quarante jours, selon le dessin le plus net, une succession de scènes parfaitement délimitées, sur trois théâtres d'action successifs : d'abord à Ithaque avec Pénélope, les prétendants, Télémaque, plus un prolongement à Sparte avec Télémaque seul ; en second lieu sur mer et chez les Phéaciens avec Ulysse lors de son retour à partir de chez Calypso ; enfin, outre le retour de Télémaque reparti de Sparte, le dernier théâtre de l'action est Ithaque où tous les personnages sont réunis en vue du dénouement. Si les aèdes récitent, le poète a au moins écrit un schéma très précis et composé un plan.

L'unité de la chose construite n'est pas assurée seulement par la parfaite succession des jours et des scènes, mais encore par l'action, voir l'inaction, des personnages, même secondaires. Leur vie matérielle, morale et mentale, lie la partie du poème antérieure au grand conte, les huit premiers chants, à la partie qui lui est postérieure, du chant 13 à la fin.

Les serviteurs fidèles

Il faut mettre à part l'influence des dieux, même des deux qui jouent le plus grand rôle dans l'*Odyssée,* et

Athéna son alliée de tous les instants ; ils ne sont guère autre chose qu'une figure divine du libre arbitre humain.

Un personnage effacé, comme Euryclée, est plus indispensable à l'action. Au début, elle collabore au départ de Télémaque pour Sparte ; à la fin, elle reconnaît Ulysse à la cicatrice de la cuisse. Surtout, sa fidélité à la famille d'Ulysse lui fait triompher des faiblesses de son sexe : elle garde deux secrets, celui du départ du fils et celui du retour du père. Sans cette rare discrétion, le poème ne tiendrait pas.

Eumée ne joue pas un rôle moins important, parce qu'il est placé par Homère au point de rencontre d'Ulysse et de Télémaque. Dans sa cabane convergent l'un, qui revient d'Ogygie et de Schérie, et l'autre qui revient de Sparte ; c'est chez lui que se fait la première reconnaissance. On le trouve encore des deux côtés de ce point de rencontre : déjà, en 4, 640, les prétendants sont stupéfaits d'apprendre Télémaque parti pour Sparte ; ils le croyaient « chez le porcher », et nous connaissons ainsi son existence et son amitié pour la famille d'Ulysse avant de l'avoir vu et entendu. Ensuite, avec le bouvier Philoetios, de porcher il devient combattant, et à ce titre il est indispensable au succès de la vengeance ; sans lui, Ulysse ne pourrait tenir son arc dans ses mains ni venir à bout de la légion des prétendants.

Telle est l'utilité des personnages secondaires pour la victoire d'Ulysse. Venons aux personnages principaux.

Pénélope

Pénélope est l'objet des vœux des prétendants et d'Ulysse ; ils sont nombreux pour une seule femme. Si la fin doit être heureuse, c'est Ulysse qui doit réussir à l'atteindre. Le rôle de Pénélope est passif, et l'est toujours d'un bout à l'autre du poème. Chaque fois qu'elle paraît sur la scène, elle descend de sa chambre, où son sexe la soumet plus que les autres à la loi des temps morts ; elle y passe le plus clair de son temps, avec ses servantes et devant sa quenouille ; on l'y voit dormir, avoir des rêves et s'éveiller.

Sans doute elle réfléchit beaucoup, puisqu'elle a le temps de réfléchir, tout en filant ou pendant les nuits sans sommeil. Elle a eu la grande idée de défaire la nuit la toile qu'elle tissait le jour, mais c'est du passé. Elle a l'idée de se farder, parer, rendre séduisante, qui aura deux effets : d'abord l'offrande de présents par les prétendants, des dons qui sur elle seront sans effet ; ensuite l'acceptation du jeu de l'arc par les prétendants qui voient là le moyen idéal pour l'un d'eux - et tous espèrent - d'obtenir sa main et la succession d'Ulysse. Cependant, ce jeu de l'arc, arme antique d'Ulysse qu'elle va chercher au trésor, elle n'en voit pas de ses yeux les suites ; elle ne voit pas le mendiant décocher sur les ennemis les flèches de sa délivrance. Elle est même la dernière à savoir qu'elle est libérée des hommes odieux puisque le vainqueur du jeu est le mendiant. Ainsi, dès qu'il s'agit des grands moments de l'action, elle en est écartée, comme si elle gênait les hommes.

Le voyage de Télémaque à Sparte est un élément capital du poème : il est essentiel au déroulement des faits. Ce n'est pas Pénélope qui en a eu l'idée, mais Athéna, et si elle avait pu deviner le projet de son fils, elle aurait mis tout en œuvre pour l'en détourner. Alors qu'elle est encore entourée de serviteurs fidèles, elle ne prend aucune mesure pour faire obstacle aux deux projets de meurtre machinés par les prétendants, sur l'îlot d'Astéris d'abord, dans Ithaque ensuite ; et pourtant la vie de Télémaque est en jeu. C'est surtout dans l'exercice de la vengeance finale que son rôle est montré nécessairement négatif. Si elle a une velléité d'agir, elle se trouve, pour ainsi dire, remise à sa place. On le voit notamment dans ses rapports avec son fils.

En face d'elle, Télémaque, maintenant qu'il prend de l'assurance, commence à parler haut. Dès le premier jour, lorsqu'elle descend de sa chambre pour prier Phémios de ne plus chanter le retour de Troie ni les souffrances de Grecs, et de ne pas « continuer ce récit de malheurs », Télémaque prend le parti du chanteur ; à notre étonnement de la part d'un bon fils, il la rabroue et la renvoie à sa quenouille ; surprise autant que peinée, elle

regagne son étage (1, 356-364).

Au moment du massacre, l'autorité du fils se manifeste de même, mais avec plus de force. Ulysse s'est fait reconnaître du porcher et du bouvier. Les premiers prétendants ont essayé de bander l'arc, en vain ; l'exercice est remis à demain. Ulysse demande à essayer (21, 275) et s'est fait, lui aussi, remettre à sa place, mais une place de mendiant. Pénélope intervient pour que l'arc lui soit remis : moment capital puisque l'arc doit être le premier instrument de la vengeance entre les mains d'Ulysse, et pour Pénélope, il doit confirmer ou infirmer ses soupçons sur la personnalité du mendiant.

Mais Télémaque, non sans violence, prend la parole pour interdire à sa mère toute manifestation d'autorité (1). Seul, dit-il, il a le droit d'accorder ou de refuser l'arc. C'est lui qui commande, et Pénélope, peinée, remonte encore à son étage. La scène est volontairement rendue parallèle à celle du premier chant (21, 350-358 = 1, 356-364). Elle ne surpend plus beaucoup, parce qu'elle a été préparée par la première, dont c'était apparemment le rôle ; mais elle a maintenant une suite curieuse.

Remontée dans sa chambre, elle pleure jusqu'à ce qu'Athéna l'endorme : sommeil peu naturel puisqu'il fait encore jour (2). Et il faut qu'il fasse jour pour qu'Ulysse puisse distinguer les cibles et décocher ses flèches sur les prétendants. Il faut surtout que Pénélope ne soit pas témoin du massacre. Devant la disproportion des forces elle pourrait s'affoler ; elle pourrait essayer maladroitement d'intervenir pour venir au secours des quatre combattants en posture difficile. Athéna seule a ce droit.

Pénélope est donc reléguée loin de l'action au moment décisif. Elle est plongée dans le sommeil en plein jour pendant la fin du jeu de l'arc et ne voit pas le succès du mendiant qui cependant met fin à sa hantise d'un second mariage. Elle continue à dormir pendant toute la durée du massacre. Aucun hurlement, aucun vacarme sous sa chambre ne peut la réveiller. Et lorsqu'Euryclée, après la victoire, se précipite pour la tirer du sommeil, pour être la première à lui annoncer la grande nouvelle, Ulysse la

retient d'un mot, « pas encore » (22, 431). Il faut attendre le début du dernier chant (23, 5) pour qu'Euryclée puisse dire à sa maîtresse « lève-toi » ; et Pénélope fait alors cette déclaration plutôt inattendue : « Je n'avais jamais si bien dormi depuis le départ d'Ulysse ».

Ce sommeil artificiel est utile dans la construction du poème. La raison profonde qui exigeait l'éloignement de Pénélope est claire. On a vu que l'épouse d'Ulysse était la dernière à savoir le retour de son époux. On comprend maintenant qu'il fallait qu'elle fût la dernière. Elle croit tout de suite à la réalité du massacre puisqu'elle en a les preuves sanglantes sous les yeux ; mais elle ne sait encore rien de certain sur Ulysse pendant que le massacre s'exécute. Il est nécessaire que, jusqu'au bout, elle doute de la réalité d'un retour attendu depuis vingt ans. Quand elle ne doutera plus, le dénouement sera possible.

Tel est le rôle, féminin et tout passif, de Pénélope dans la construction des quarante jours. Un rôle constamment actif, en dehors des temps morts, lui correspond chez les trois autres personnages principaux, des hommes jeunes ou vieux.

Télémaque

Après la mère, le fils. Télémaque est le premier personnage de l'*Odyssée* qui agisse et qui se déplace. Six jours avant qu'Ulysse ne se mette en mouvement, il part pour Pylos et pour Sparte. Apparemment ce voyage, ordonné par Athéna, est inutile, et la déesse est la première à le savoir puisqu'elle envoie simplement le jeune homme chercher des nouvelles de son père. Si elle voulait collaborer efficacement au retour du disparu, elle devrait le diriger plutôt vers Ogygie, ou même vers Schérie, où elle sait sûrement qu'Ulysse doit passer. Bien plus, Athéna donne à Télémaque une simple mission d'information : il doit tâcher d'apprendre si son père est vivant, ou s'il est mort (1, 289), comme si elle n'était pas également la première à savoir qu'Ulysse est actuellement bien vivant chez Calypso ; elle l'a dit deux fois à chaque assemblée des dieux sur l'Olympe. Elle trompe donc le jeune homme pour l'envoyer hors d'Ithaque, loin de sa mère

éplorée, dans une direction opposée à celle qu'il devrait prendre pour retrouver rapidement son père.

En fait, le voyage de Télémaque n'a nullement pour objet de faire savoir qu'Ulysse est en vie, aux confins de la Méditerranée ; et d'ailleurs notre voyageur n'ajoute pas entièrement foi à cette révélation que Ménélas tient seulement d'un dieu inférieur, et qui peut avoir cessé d'être vraie lorsqu'il l'entend. Le but du voyage est de faire partir Télémaque de son manoir pour faire coïncider son retour avec celui d'Ulysse hors du manoir, loin des prétendants et de Pénélope, dans la cabane d'Eumée où va se combiner la vengeance.

Faut-il incriminer Homère d'avoir fait perdre à Télémaque un mois à Sparte - le temps mort de vingt-neuf jours et demi - et Télémaque d'avoir perdu ce temps ? Nullement. Cette inaction apparente confirme son rôle : son absence accroît la solitude de Pénélope ; elle accroît le besoin du retour d'Ulysse dans sa patrie ; elle crée le besoin de son propre retour dans un domaine mal défendu contre les méchants. Bien plus, pendant son absence il est toujours présent dans la pensée des prétendants. Son départ a fait naître en eux l'idée de l'embuscade. Ils l'attendent pour le tuer. Avant l'embuscade, Télémaque voulait chasser les prétendants. Après elle, il veut les tuer. Il en a maintenant le droit. Sa vengeance n'était que légitime. Elle est devenue personnelle et ne pardonne plus. Elle vient s'ajouter à la vengeance d'Ulysse.

Le départ de Télémaque est calculé par le poète pour faire confluer deux vengeances en une seule. Télémaque veut se venger parce que les prétendants ont voulu - et voudront encore - le tuer. Ulysse veut se venger parce que les prétendants, tous unis dans une même responsabilité, ont voulu le ruiner, tuer son fils et prendre sa femme. Maintenant le père et le fils sont unis dans une unique vengeance et vont ensemble la mener à bien.

Les prétendants

Sous le personnage souvent collectif des prétendants on distingue des caractères individuels bien vivants ; et les phases de leur action ne sont pas moins bien organisées que pour les autres grands personnages.

Leur mort répond à la grande nécessité du poème, puisqu'elle est la condition de l'exercice de la vengeance ainsi que des retrouvailles d'Ulysse et de Pénélope ; elle rend apparent l'art d'Homère à préparer le dénouement en suivant délicatement un des fils de l'action tout au long des quarante jours, en le renouant aussi lorsqu'il est provisoirement interrompu.

Si le massacre est exécuté le quarantième jour de l'*Odyssée,* il est prévu dès le premier ; mais jusqu'à la fin on s'imagine que la conclusion pourrait être différente et que les prétendants, possédant tous les atouts dans leur jeu, pourraient être les vainqueurs. Homère a beau placer dès le début et sur toutes les lèvres les indications rassurantes, l'inquiétude ou l'angoisse de son public n'est jamais entamée.

La mort des prétendants est d'abord demandée, ou souhaitée, non par Ulysse, pour qui, comme on le verra plus loin, un souhait ne suffit pas, mais par ceux qui souffrent de leur conduite, et même par certains qui n'en souffrent pas. Elle est espérée naturellement par tous les personnages sympathiques, et d'abord par Pénélope avant même qu'elle sache menacée la vie de son fils ; on n'est encore qu'au sixième jour du poème lorsqu'elle s'écrie : « Puissent-ils faire aujourd'hui leur suprême repas ! » (4, 684-685). Cette mort est souhaitée encore par Mentor à Ithaque, Nestor à Pylos (2, 235-238 ; 3, 216), et surtout par Télémaque en de nombreuses occasions, soit qu'il s'adresse à Zeus, à Nestor, à Pirée, aux prétendants eux-mêmes ou, bien entendu, à sa mère (3).

Plus encore, leur mort est annoncée, à Pénélope et à Télémaque, par des songes, des oiseaux - des oies comme des aigles - ou par des devins, à Télémaque seul par Hélène et par Athéna elle-même, et cela toujours au début comme à la fin de l'*Odyssée* (4).

Elle est annoncée encore par Ulysse ; mais l'annonce n'est pas prise au sérieux : elle émane d'un homme que l'on croit un mendiant. A Eumée, il déclare qu'Ulysse reviendra et punira quiconque outrage son épouse et son fils (14, 163-164). Aux prétendants il adresse des menaces

si précises qu'il est possible de les considérer comme une annonce de mort : Ulysse est près d'ici. Gare ! « C'est le sang qui devra décider entre ces gens et lui ! » (14, 476 ; 18, 143-150).

Jusqu'ici, la mort est prévue par des personnages qui, dans leurs paroles, même s'ils sont devins ou dieux, peuvent exagérer, se tromper, mentir. Mais elle est prévue par Homère lui-même, dans son récit, vers la fin du poème. Il n'est donc plus possible d'en douter : « Pas un ne devait échapper à la mort » dit-il des prétendants en 17, 364. D'Amphinomos il dit un peu plus tard qu'Athéna le mit sous la lance de celui qui devait le tuer (18, 156). Enfin, d'Antinoos il dit que « c'est lui qui, le premier, devait goûter des flèches » d'Ulysse (21, 98-100) et cet adjectif « le premier » est lourd d'un sens tragique pour les autres.

Plus que les paroles, les actes sont décisifs, et les actes sont préparés eux-mêmes dans le silence de la méditation. Ici le seul personnage qui pense et puis qui exécute est Ulysse (5), et les conseils d'Athéna ne sont qu'une forme de sa propre réflexion. Lorsqu'il est débarqué à Ithaque, la déesse vient lui donner ses instructions pour la mise à mort de ses ennemis et promet de combattre à ses côtés (13, 376-396) ; elle renouvelle chez Eumée sa promesse d'alliance (16, 171), et le répètera encore (20, 48). Dans la cabane du porcher, le mendiant, en silence, réfléchit aux moyens de causer la perte des méchants (14, 110). Une fois qu'il s'est fait reconnaître de Télémaque, il songe au massacre à venir, déclare qu'Arès « doit prononcer entre les prétendants et nous » et tout porte à croire qu'il a dès lors ses premières idées de solution en tête puisqu'il affirme que « le jour fatal est là pour eux » (16, 234 ; 269 ; 280). Cependant il ne résout pas d'un seul coup le problème. Dans le mégaron, frappé par le tabouret que lui lance Antinoos, il garde le silence, mais il « roule la vengeance au gouffre de son cœur » (17, 465). Un peu plus tard, debout près des torchères, après avoir chassé les servantes, il songe à d'autres choses, qui ne devaient pas, dit Homère, rester inaccomplies (18, 345).

Peu à peu il dépasse le stade de la pure réflexion. Celle-

ci subsiste, mais il organise chaque chose en son temps et commence à savoir comment il va procéder lorsqu'il donne ses premiers ordres à Télémaque (19, 2 et suiv.) puis à Euryclée (19, 488 et suiv.). Il reste des difficultés. Dans la nuit qui précède le jour fatal, il réfléchit toujours et songe encore « à planter des maux aux prétendants » (6). Dès lors se multiplient les signes de mort, et chaque mention du « festin » des prétendants signifie leur mort, une mort méritée (7) s'il en fut, on le sait, mais à laquelle ils croient eux-mêmes moins que personne. Leur aveuglement est naturel dans les premiers jours de l'*Odyssée ;* mais il persévère jusqu'à l'heure de leur massacre (8).

Les moyens du massacre

Le massacre pose un problème matériel important. Par quelles armes sera-t-il exécuté ? Homère, qui prévoit tout, y pense dès le premier jour de l'*Odyssée*. Télémaque fait entrer Mentès, sans savoir qu'Athéna en a pris les traits. Il lui prend poliment, par un geste d'hospitalité, sa lance des mains et va la porter dans le râtelier à lances du mégaron (1, 127-129). Là se trouvent déjà rangées les nombreuses lances, ou piques, laissées par Ulysse au moment de son départ pour Troie (et rien ne dit que la déesse ait repris son arme terrible lorsque, pour repartir, elle s'est envolée par un trou de fumée). Pourquoi ce détail, apparemment négligeable ? On en comprendra le sens trente-huit jours plus tard. Alors, fort logiquement, Ulysse se rend compte qu'avant de se procurer des armes, pour lui-même, Télémaque, le porcher et le bouvier, il est sage de prévoir le moment où les prétendants se trouveront dans la nécessité de s'armer. Il les désarme par avance. Il invente un prétexte, qui vaut ce qu'il vaut, pour vider le râtelier (19, 4 et suiv.) et l'on voit un peu plus loin que les armes enlevées sont des casques, des boucliers, et des lances aiguës (19, 32-33). Dans la nuit même, avant que Télémaque n'aille se coucher, après que les prétendants sont rentrés dormir chez eux, le père et le fils les enlèvent, et Ulysse dit que si les prétendants s'étonnent de trouver le râtelier vide, Télémaque n'a qu'à leur faire deux réponses : il a craint que ces armes de prix ne soient endommagées par la fumée, et que les préten-

dants ne s'en servent contre eux-mêmes s'ils venaient à se prendre de querelle (comme si leur vie lui était précieuse !). Il n'a d'ailleurs pas à faire une telle réponse - mais il faut tout prévoir - parce que les prétendants ne s'aperçoivent de rien avant que la première flèche d'Ulysse ne transperce Antinoos (22, 23-25). Alors seulement ils ouvrent les yeux sur l'anomalie : ils se lèvent, cherchent du regard, par un geste machinal, sur les murs, et n'y voient pas un bouclier, pas une lance à saisir !

Le problème de l'arc et des flèches n'est pas étudié avec moins de soin, et ses données sont réparties en plusieurs points, de manière à rendre parfaitement naturelle sa solution, précisément parce qu'elle n'était pas facile à trouver. L'arc est en principe une arme de Barbare, servant entre les mains d'un guerrier qui fuit le corps à corps. Pour un Grec, l'arc est une arme de jeu ou de chasse. Philoctète est une exception. Mais il faut qu'Ulysse y soit expert ; le dénouement l'exige. Déjà, lors de la fête chez les Phéaciens, le jour 32, Homère pense à faire dire à Ulysse qu'il sait manier l'arc bien poli ; il peut toucher son homme de sa flèche dans la foule des ennemis et Homère, toujours prévoyant et sûr de son chemin, précise que son héros sait tirer *le premier* et tuer, quand bien même son adversaire serait protégé *par une foule de compagnons,* tirant à l'arc (8, 215-228).

Ulysse se vante sans doute un peu, dans une certaine mesure, parce qu'il n'emploie pas d'arc à la guerre ; mais Homère a besoin de lui donner le bénéfice de l'attaque par surprise, l'avantage de tuer pour n'être pas tué, et il annonce ainsi d'avance la mort d'Antinoos, le premier, parmi la foule de ses compagnons désarmés. Il n'empêche qu'Ulysse, même s'il n'a pas l'habitude de se servir de l'arc sur le champ de bataille, y est d'une rare habileté, comme le rappelle Pénélope évoquant le souvenir ancien du jeu de l'arc et des haches (19, 572-578). Mais Homère ne prévoit pas seulement la première phase de la bataille future ; il songe à la seconde, décisive, et c'est pourquoi il ajoute à ces fières déclarations de l'archer occasionnel la conclusion qu'il tire aussi de la lance mieux que personne de l'arc (8, 229).

Pour mener à bien la vengeance, Ulysse se trouve cependant devant un problème apparemment insoluble. Athéna, en lui donnant l'accoutrement d'un mendiant, l'a muni, pour l'équiper plus que pour l'armer, d'un bâton, d'une besace avec une corde servant de bandoulière (13, 437-438). Lorsqu'il quitte la cabane d'Eumée, il se fait donner une espèce de gourdin, probablement plus fort que le bâton précédent (17, 195-197) puisqu'il envisage de s'en servir pour tuer le chevrier Mélanthios qui l'a insulté en chemin. Mélanthios est seul. Les prétendants sont légion. Et quand il étudie les moyens de réaliser sa vengeance, Ulysse est bien obligé de constater que les choses se présentent mal. De ses trois aides, seul est armé d'une lance, et probablement de son *xiphos,* Télémaque. Ni le bouvier ni le porcher ne sont armés et lui-même ne dispose que de son gourdin, le *ropalos.* Il est vrai qu'il a eu la précaution, comme on l'a vu, de vider de ses armes le magasin du mégaron, mais il a commis l'erreur de n'en mettre aucune de côté pour lui. Les prétendants, eux, ont probablement chacun son *phasganon ;* mais surtout ils ont pour eux le nombre écrasant face à leurs quatre adversaires dont deux ne sont pas des guerriers (9).

Ulysse résout son problème insoluble en deux temps. Par eux, nous entrons avec une progression lente et sûre dans une lutte sans merci, dont on a vu plus haut les curieux moments passifs, de part et d'autre, au cours de la bataille des lances. Ulysse a suffisamment réfléchi pour saisir à la perfection les données d'un problème qui ne pourrait recevoir d'un seul coup sa solution sans que les prétendants ne s'y opposent et ne fassent ainsi passer la victoire de leur côté.

Il est nécessaire que le mendiant soit armé avant eux et à leur insu. En somme, avant de prévoir un combat d'infanterie, un corps à corps qui serait fatal à lui comme aux siens, il a besoin d'une préparation d'artillerie qui, doublée d'un effet de surprise, est seule capable d'affaiblir de loin l'adversaire et de diminuer ses chances de succès.

Mais il faut qu'il détienne auparavant l'artillerie. De là l'idée du jeu de l'arc, inspirée par Athéna ; et ce jeu n'a pas pour objet de désigner l'époux futur de Pénélope, mais son époux actuel et, plus encore, de donner au mendiant le moyen de tuer une première série de prétendants. La suite des faits et des gestes est méthodiquement agencée. Pénélope est allée, avec ses servantes, chercher au trésor, outre les haches à enfiler d'un seul trait par leur œil (10), l'arc, le carquois et les flèches d'Ulysse. Elle cause un moment d'émotion quand elle donne à Eumée l'ordre d'armer les prétendants (21, 80) en leur offrant l'arc et les fers polis, mais on se rassure assez vite en constatant qu'il n'y a qu'un seul arc, et que cet arc n'est pas dangereux entre leurs mains : Eumée garde manifestement le carquois et a la sagesse de ne pas distribuer les flèches. Une seule suffit pour le jeu. Le carquois sera pour Ulysse.

Le jeu terminé par la victoire du mendiant, reste la bataille. Maintenant Ulysse est armé ; son arme est redoutable ; il a mis ses munitions, les flèches, devant ses pieds après avoir bondi sur le seuil. Il a réfléchi que le carquois serait une gêne pour ses mouvements et lui ferait perdre un temps précieux s'il lui fallait l'enfiler d'abord et ensuite en retirer les flèches une à une ; chaque seconde compte dans les moments critiques, et il faut penser à avoir le corps libre pour le futur tir des lances.

Cependant un autre problème se pose pour Ulysse. Il sait maintenant qu'il n'a rien perdu de son adresse d'autrefois et que, par suite, il peut tuer autant de prétendants qu'il a de flèches. Il n'a sûrement pas eu le temps de compter ses flèches ; mais il n'ignore pas que les prétendants sont plus nombreux que ses flèches. Il n'y a pas de doute là-dessus. Il lui faut donc réfléchir au moyen de se procurer d'autres moyens de tuer, et d'en disposer avant l'épuisement de ses flèches. Ici l'initiative revient à Télémaque, inspiré par l'idée d'aller au trésor chercher les lances, et les actions du fils s'harmonisent à merveille avec celles du père jusqu'à la victoire finale.

L'examen du problème des armes nécessaires au massacre confirme les remarques précédentes : tout se tient,

tout est prévu, calculé par le poète tout au long des quarante jours, depuis le début du poème jusqu'à son dénouement. Aucun des faits et gestes de Pénélope, de Télémaque, des prétendants, n'est laissé dans l'incertitude ou n'est l'effet du hasard au fil de chacune des actions ; leurs temps de repos eux-mêmes ne sont pas moins bien organisés.

Avant d'en venir à quelques particularités du rôle de quatrième grand personnage, le plus grand de tous, et d'en étudier la construction, il convient de répondre à une objection. Les prétendants sont bien, on l'a dit plus haut, un personnage collectif. A ce titre ils ne sont pas sur le même plan que les autres et leur rôle a quelque chose d'artificiel.

On répondra que les données mêmes du sujet exigent un personnage collectif. Le nombre des prétendants n'est jamais indiqué avec précision, précisément parce qu'Homère veut produire l'effet d'une masse d'autant plus redoutable qu'elle est flottante. Et c'est apparemment la raison pour laquelle le seul calcul évité par Homère est celui du nombre des ennemis à abattre (11).

On constate seulement que ce nombre est important. Cela suffit, comme cela est essentiel, parce qu'il démontre l'insolence, la peur ou la lâcheté de ces hommes qui, dans la force de l'âge, se réunissent pour ruiner Télémaque en dévorant son bien et tenter de le tuer. Il démontre aussi le danger qu'ils constituent face à un père secondé d'un fils, tous deux flanqués de deux serviteurs plus habitués à garder les porcs et les bœufs qu'à manier la lance.

Mais la quantité ne masque pas les différences dans la qualité. Dans la masse Homère distingue et nomme quinze prétendants. S'ils ont un même but, une même tendance à jouir de la vie facile, chacun possède son caractère particulier, et l'on peut se rendre compte qu'ils n'ont pas tous tous les défauts ; il en est de courageux. Sans entrer dans les détails, on peut essayer de voir comment Homère a donné une vie individuelle à leurs deux chefs, Antinoos et Eurymaque, comme il l'a fait pour les autres grands personnages.

Antinoos et Eurymaque

Ces deux citoyens d'Ithaque sont dotés d'un passé antérieur à l'action des quarante jours, mais exposé au cours de cette action, un passé dont on découvre quelques fragments après qu'on les a vus agir (12). Dans les six premiers jours, la paire d'amis est soudée par une commune hostilité à Télémaque, dont la volonté commence à se manifester et peut le rendre dangereux. A l'agora ou dans le manoir ils répondent à tour de rôle aux menaces du jeune homme ou le mettent en demeure de renvoyer sa mère ; le renvoi signifie le mariage avec l'un d'eux (1, 383 et suiv. ; 399 et suiv. ; 2, 84-128 ; 177-207). Ils sont d'accord, en attendant, pour mener la bonne vie à ses dépens. Puis on voit germer en eux et peu à peu prendre corps l'idée de se défaire de celui qui a osé les menacer de mort (1, 380 ; 2, 145). A leur colère vient s'ajouter l'inquiétude lorsqu'ils apprennent du brave Noémon la nouvelle, éclatée pour eux comme un coup de foudre : le voyage de Sparte, qu'ils n'avaient pas pris au sérieux d'abord, est devenu réalité. Alors ils décident, en secret, de se débarrasser du fils d'Ulysse.

Alors aussi divergent les voies des deux amis ; et il est intéressant de les suivre parce que la séparation n'est pas seulement concrète.

L'embuscade est organisée par Antinoos. Il emmène avec lui vingt prétendants, choisis parmi « les meilleurs » (4, 778), c'est-à-dire sans doute ceux qui savent le mieux se battre, ou reculer le moins devant le crime. Ils vont disparaître de l'action, on le sait, pendant trente-deux jours, un grand mois passé aux aguets sur l'îlot d'Astéris. On doit noter ici deux très curieux silences, révélateurs, de celui qui doit rester dans le manoir où vit Pénélope, et puis qui y est resté, c'est-à-dire Eurymaque, dont on sait pourtant qu'il a la parole facile. Le texte ne dit pas ces silences, mais il les montre. Au moment où Antinoos prend la direction des affaires, Eurymaque ne prononce pas un mot. Tout se passe comme s'il réfléchissait au moyen de tirer parti d'une part de l'éloignement de Télémaque, et d'autre part de profiter de l'absence de vingt et

un rivaux pour mieux faire sa cour à Pénélope et emporter son consentement (4, 628 et suiv).

Un second silence confirme le premier. Au retour de l'embuscade, Antinoos, furieux de son coup d'épée dans l'eau, raconte dans une réunion secrète les trente-deux jours et trente-deux nuits de quart, plutôt monotones après une vie de fêtes et de banquets, une vie que, de leur côté, les prétendants restés à Ithaque continuaient à mener joyeusement. A ce moment-là, Eurymaque ne prononce pas une parole, ni de regret, ni de sympathie ; il ne dit rien du plaisir qu'il devrait éprouver à revoir un ami. Il ne retrouve sa voix que pour répondre un peu plus tard à Pénélope à la place d'Antinoos interpellé, pour la rassurer, pour soutenir que son fils est un ami pour lui, et pour l'attendrir en rappelant le temps jadis où Ulysse le prenait, lui, Eurymaque, sur ses genoux (16, 435-447). De tels propos, inattendus sur ses lèvres, donnent l'impression qu'il a quelque chose sur la conscience et qu'il cherche, soit à empêcher Antinoos de s'en apercevoir, soit à se faire pardonner.

En effet, la confrontation de quelques passages révèle qu'il ne s'est pas comporté loyalement envers ses camarades embusqués. On le devine à entendre les paroles d'Athéna - qui sait tout - lorsque, le jour 35, elle vient à Sparte tirer Télémaque de sa torpeur. Il est temps de partir, de regagner Ithaque, parce que, dit la déesse, le père et les frères de Pénélope la pressent d'épouser Eurymaque : il l'emporte sur les autres prétendants par ses dons. Athéna emploie ici un imparfait riche de sens, quand elle dit qu'il augmentait chaque jour ses présents de mariage (13). Puisque nous sommes au jour 35 et que l'embuscade a commencé le jour 6, le calcul est simple : voilà un mois, à un jour près, qu'Eurymaque met la surenchère pour obtenir, aux dépens des absents, qui ont toujours tort, la main convoitée.

Aucune raison n'autorise à douter qu'Athéna dise la vérité (14) en annonçant que Pénélope court le risque de se remarier. Mais il est sûr qu'elle emploie un argument de nature à frapper Télémaque, car il n'est pas insensible à ses intérêts financiers ; et l'on ne saurait le lui repro-

cher, parce qu'il se sent aux abois, à la veille d'être ruiné par les dépenses faites à ses frais par les prétendants ; contre eux il n'a personne pour le conseiller et l'aider. La situation actuelle, même vue de Sparte, est grave puisque l'on continue tous les jours à dévorer son bien. Le remariage de sa mère ne ferait qu'augmenter le déficit. Plusieurs passages sont sur ce point caractéristiques.

Lors de l'assemblée du second jour, à Ithaque, Télémaque disait à Egyptios (2, 53), le père du prétendant Eurynomos, que les prétendants n'avaient pas - c'est-à-dire *pas encore* puisque nous sommes au début de l'action - osé se rendre chez Icarios, père de Pénélope, pour traiter avec lui du problème des présents d'usage, que le fiancé donne à son futur beau-père. Une telle déclaration signifie qu'après le jour 2 et, par suite, après le jour 6, donc pendant la durée de l'embuscade des uns, certains des autres prétendants devaient oser aller chez Icarios pour régler avec lui les questions d'argent relatives au mariage de Pénélope. Eurymaque n'est pas nommé ici, sans doute, mais les propos tenus par Athéna dans le palais de Ménélas afin de réveiller Télémaque montrent bien que c'était lui le concurrent le plus dangereux. Ainsi, pendant que Télémaque se trouvait loin, pendant qu'Antinoos et ses vingt compagnons montaient à Astéris une garde inutile, Eurymaque tendait une embuscade moins belliqueuse en tissant sournoisement sa toile autour de l'épouse d'Ulysse, laquelle était poussée à dire « oui » par son père et ses propres frères.

Télémaque est sensible au danger qui menace ainsi sa situation financière. Déjà le second jour il pouvait s'écrier : « Quelle perte pour moi de rembourser Icarios, si je prends sur moi de congédier ma mère ! » (2, 132-133). En effet, si Télémaque, le chef de famille, « congédie » Pénélope, celle-ci cesse d'être l'épouse d'Ulysse et devient libre de se remarier. Et si Pénélope est « congédiée » sans être coupable, il est plus que probable que le chef de famille devient passible d'une *tisis,* c'est-à-dire de dommages et intérêts à verser entre les mains d'Icarios.

Quelques instants plus tard au cours de cette seconde journée, c'est Eurymaque précisément qui cherche à per-

suader le jeune homme qu'il comprend mal son véritable intérêt. Qu'il renvoie Pénélope dans sa famille et les parents de celle-ci lui prépareront une dot et des présents considérables et lui trouveront un époux. Sans dire le fond de sa pensée, à savoir que l'époux doit s'appeler Eurymaque, il change de ton et poursuit par une menace. Tant que Pénélope amusera les Grecs en différant son mariage, dit-il de Télémaque, « nous consumerons ses biens, à la malheure, et ils ne seront jamais payés » (15).

On conçoit le désarroi du jeune homme à Sparte quand les paroles d'Athéna viennent jeter en lui l'inquiétude. Doit-il marier ou non sa mère ? Aura-t-il à dédommager Icarios ? La dot et les présents d'un nouveau mariage ne doivent-ils pas peser plus lourd dans la balance ? Doit-il céder devant la menace d'Eurymaque ? Où donc se trouve son véritable intérêt ? Plus que jamais lui pèse la solitude.

Il a dû réfléchir pendant sa traversée de retour et semble opter en fin de compte pour la solution d'Eurymaque puisque, à peine débarqué dans son île, il conseille à Théoclymène de ne pas se rendre au manoir, mais plutôt chez Eurymaque, noble fils de Polybe, « que maintenant les citoyens honorent comme un dieu » (15, 518-522), paroles d'ailleurs surprenantes de la part de quelqu'un qui vient de passer un mois sans nouvelles du pays. Et Télémaque ajoute que « de tous les prétendants, c'est encore le meilleur ». Il apparaît donc que le jeune homme admet maintenant l'idée du remariage de sa mère et que son choix s'est porté sur Eurymaque (16), mais il n'ignore pas que Zeus seul sait ce qu'il adviendra.

Cependant, fraîchement débarqué, il se rend compte qu'il ne possède aucun renseignement sûr, et c'est la raison pour laquelle, chez Eumée, il demande si, en son absence, Pénélope ne s'est pas mariée et si le lit d'Ulysse, vide, n'est pas la proie de l'araignée (16, 33-34). Il ne nomme pas Eurymaque, mais il le vise à coup sûr puisque, quelques instants plus tard, alors que sa propre décision n'est pas encore définitivement prise, il peut dire au porcher que Pénélope hésite entre deux partis : soit de rester auprès de son fils, respecter le souvenir d'Ulysse et

garder l'estime du peuple, soit de suivre celui des Achéens qui est « le meilleur des prétendants » et aussi - les mots sont lourds de sens - « qui offre le plus » (16, 74-77). Il est difficile de désigner plus clairement Eurymaque. Ainsi Télémaque, encore seul, sans appui, juste au moment où Ulysse, va, chez Eumée, se révéler à lui, apparaît découragé, déchiré entre deux désirs, celui de voir sa mère demeurer fidèle à un époux disparu, que tout le monde croit mort, celui aussi de mettre un terme à une situation intolérable, ruineuse pour sa mère aussi bien que pour lui, et, par suite, de faire son accord avec Eurymaque.

Mais l'hésitation ne sera plus longtemps possible car Eurymaque apprend juste alors le retour du fils d'Ulysse, parfaitement sain et sauf. A ses yeux, ce retour est un « exploit d'insolence » (17) et il ajoute qu'il faut faire revenir les compagnons de l'embuscade. S'il dit cela, c'est moins pour faire cesser une mission désormais inutile, que parce qu'il lui faut des aides pour collaborer avec lui à la perte de Télémaque.

Donc, pendant qu'Antinoos et ses camarades risquaient en réalité leur vie dans un combat cherché avec Télémaque, un combat malgré tout assez équilibré puisque Télémaque était accompagné de solides rameurs, le véritable embusqué était Eurymaque, seul bénéficiaire possible de la destruction mutuelle de ses rivaux et adversaires. Il joint à la lâcheté le plus effronté des égoïsmes.

Ses espérances étant déçues, il dissimule sa trahison et se retourne du côté d'Antinoos pour lier de nouveau sa propre conduite à celle de son ami. Mais il n'a pas perdu tout espoir de mariage. Lorsque, le lendemain, Pénélope, jouant une jolie scène de coquetterie, descend dans le mégaron toute ravissante et séduisante, Eurymaque lui adresse un compliment bien tourné sur sa sagesse et sa beauté (18, 245-249). En réponse, Pénélope lui apprend alors les paroles prononcées par Ulysse à son départ pour Troie lorsque, prévoyant sa mort, il avait invité sa femme à ne pas rester veuve ; et elle ne laisse pas de l'encourager en sous-main en disant alors que les prétendants ont une façon singulière de lui faire la cour : ils dévorent son bien

au lieu de traiter avec ses parents et de rivaliser de générosité par des dons (18, 250-280).

Ce curieux concours au plus offrant provoque une avalanche de présents, et l'homme d'Eurymaque apporte un superbe collier d'or. C'est le moment choisi par Homère pour un petit coup de théâtre, une révélation inattendue mais éloquente : Mélantho, la sœur du chevrier Mélantheus, ce chevrier qui avait insulté le mendiant, est la maîtresse d'Eurymaque ! (18, 326). Il est clair, alors, que celui-ci n'éprouve pour Pénélope qu'un amour équivoque, et même simulé puisque, après son échec à bander l'arc, il fera cet aveu : « Ce n'est pas tant le mariage que je regrette ! Il y a bien d'autres Achéennes, ici et ailleurs ! » (21, 245).

Le caractère des deux chefs des prétendants s'éclaire encore avant qu'ils ne soient les victimes du mendiant, sur lequel Antinoos a lancé un tabouret (17, 405-465) puis Eurymaque une escabelle (18, 349-397). Le premier montre qu'à l'égoïsme, dont il n'a pas le privilège, s'ajoute l'hypocrisie. Au jeu de l'arc, juste après l'échec d'Eurymaque, il se rappelle brusquement, comme par hasard, que c'est aujourd'hui la fête populaire en l'honneur d'Apollon, le dieu archer. Il convient donc d'arrêter par piété les essais de l'arc pour les reporter au lendemain. Or, à ce moment, Antinoos est le seul à n'avoir pas tenté de bander l'arc. Il compte visiblement qu'Apollon, apaisé par des sacrifices opportuns, lui sera favorable demain, et la faveur ne peut jouer que pour lui, demeuré seul en lice. Il y a là comme une revanche secrète contre la trahison d'Eurymaque.

Mais Eurymaque n'a pas dit son dernier mot, en matière de trahison. Antinoos, le premier, vient d'être tué par la première flèche d'Ulysse, révélé sous le mendiant. Les prétendants sont saisis de stupeur. Seul Eurymaque ose élever la voix, mais uniquement pour tenter de sauver sa vie par une délation envers son camarade défunt. Il rejette toute la faute sur Antinoos, coupable selon lui d'avoir été moins avide de la main de Pénélope que du trône d'Ulysse. « Epargne tes sujets, dit-il (les « sujets » sont les prétendants) ; nous allons te dédom-

mager en argent ». Alors se place la trahison finale. Il informe Ulysse qu'Antinoos a organisé l'embuscade d'Astéris pour lui tuer son fils, en cachant ses propres projets criminels à l'endroit de Télémaque. Il ose ajouter qu'il *approuve* la colère de celui qui vient de lui tuer son « ami » (22, 45-59). Il est difficile d'accumuler plus de bassesse, de vilenie et de perfidie. Eurymaque est digne de la seconde flèche mortelle décochée par Ulysse.

L'examen de la conduite et du caractère des prétendants a montré que sous le personnage collectif se placent des individualités, décrites dans leurs plus fines nuances ; leur portrait moral et mental est fait par des touches discrètes mais claires, qui se suivent, progressent et se complètent au fil des quarante jours de l'action.

Du point de vue de la construction des épisodes nous comprenons pourquoi le poète, tout en étant d'une clarté parfaite, ne dit pas plus nettement qu'Eurymaque trahissait ses camarades pendant leur absence. On sait que cette absence constituait un temps mort, doublé d'un second temps mort, le séjour prolongé de Télémaque à Sparte. A ces deux inactions superposées correspondait l'activité d'Ulysse parti d'Ogygie pour gagner Schérie puis Ithaque. Eurymaque, lui, pendant ce temps, ne reste certes pas inactif, on le sait, dans le manoir d'Ulysse, mais Homère ne peut pas nous le montrer en train de courtiser Pénélope en vertu précisément de la loi des temps morts. Il tourne la difficulté, non sans esprit, et recourt aux moyens les plus discrets pour nous faire deviner la cour clandestine d'un traître.

Ulysse

Ulysse, le protagonise, quatrième grand de l'*Odyssée,* est naturellement le personnage central. Il est naturellement placé au centre du récit. Autour de lui et pour lui s'organise l'action. Mais, à son égard, qu'il soit présent sur la scène des quarante jours ou qu'il en soit absent, rien n'est improvisé, tout est calculé, tout est construit.

Ici encore on peut saisir la main du poète habile à tisser et à tendre les fils des actions d'un personnage. Il n'y a pas lieu de revenir sur la façon dont Ulysse vient à bout

de sa vengeance. On examinera simplement deux problèmes connexes, celui de sa disparition et celui de sa reconnaissance.

Le problème initial qui se pose à son sujet est de savoir si, quand s'ouvre l'*Odyssée,* il est mort ou vivant. Nous,lecteurs et auditeurs, comme les dieux (18), nous le savons vivant puisqu'Homère le dit expressément dès le vers 13 du premier chant : il vit, et chez Calypso ; mais tous les autres personnages sans exception sont plongés dans l'incertitude, crainte qu'il soit mort, ou espoir qu'il est mort ; et celui qui tire les fils est assez adroit pour nous faire comprendre cet espoir ou partager cette crainte pendant les quatre premiers chants, tant que nous n'aurons pas su, puis vu, qu'il pleurait sur la falaise de l'île d'Ogygie en regardant la mer (5, 82 et 151-152). Si nous sommes alors rassurés, les personnages du poème ne le sont pas ; ils n'auront une certitude que plus tard et à tour de rôle. Tous sont intéressés, à des titres divers, par le retour improbable, mais possible, espéré ou redouté, du disparu, dont on n'a aucune nouvelle depuis vingt ans, même les personnages qui vivent loin d'Ithaque, comme Nestor, Ménélas, Hélène (19) ; mais ceux-là ne sauront pas, du moins dans le poème, qu'il est revenu.

Dans Ithaque, tout le monde le croit mort, en dépit de l'absence des preuves : les citoyens de l'île et les serviteurs du palais, les prétendants, Euryclée, Eumée, Philoetios (20). Laërte pleure Ulysse, dont la disparition a causé la mort d'Anticlée (4, 111 ; 15, 557). Télémaque, au fond de lui-même, est sûr qu'il ne reverra pas son père. Il le dit à Athéna-Mentor, à Pénélope, à Nestor, à Ménélas, à Théoclymène. Plus encore que Télémaque Pénélope est pessimiste. Elle a dit aux prétendants qu'Ulysse était mort (2, 96), ce qui ne prouve pas qu'elle en soit persuadée puisque son objet est de gagner du temps et de décourager ceux qui la convoitent, mais en fait elle n'en doute pas puisqu'on la voit passer de longues heures du jour et de la nuit à pleurer l'absent.

Chez Télémaque, cependant, et chez Eumée, les sentiments sont plus nuancés. En eux luit quelquefois

l'espoir. Par une contradiction assez naturelle chez un homme simple et pieux, si le porcher croit Ulysse mort, il prie tout de même les dieux pour qu'il revienne (14, 424) ; il prie les Nymphes, après que le mendiant a été injurié dans le mégaron, pour le retour de son maître (22).

On distingue en somme une unité, qui en soi n'a rien de surprenant, dans la croyance que l'on ne reverra plus Ulysse. Plus remarquable est la diversité des moyens inventés par Homère pour lever progressivement le voile et faire découvrir, par étapes échelonnées, en des lieux et à des moments toujours divers, chez Eumée, dans le mégaron, dans la cour du palais, que l'on se trouve avoir Ulysse devant les yeux.

C'est chez les Phéaciens que se fait la première révélation, une révélation particulière parce qu'elle ne touche pas l'action générale ; mais comme ailleurs, le poète distille les éléments de l'épisode pour créer l'attente ou la surprise (27).

Ulysse obtient d'être reconduit dans sa patrie sans s'être nommé ni avoir nommé Ithaque (7, 222-225 ; 317 et suiv.). Pas plus que son père, qui a dit ignorer le nom de l'étranger (8, 28), Nausicaa ne sait qui est cet inconnu qu'Athéna n'a pas nommé davantage devant les Phéaciens. Alcinoos ne le connaît pas (8, 12 ; 28 et suiv.), mais seul il voit pleurer l'hôte lorsque Démodocos chante la querelle d'Ulysse et d'Achille pendant la guerre de Troie. Le héros se révèle un peu quand il vante les exploits qu'il accomplissait « devant Troie ». Alcinoos commence à deviner ; avec délicatesse, il cherche à le faire parler de sa femme, de *ses* enfants, comme si, sans le savoir, il voulait le provoquer à lui dire qu'il n'en a qu'un (8, 243).

A la demande cette fois d'Ulysse, l'aède chante maintenant l'histoire du cheval de bois. Le héros pleure encore et seul encore Alcinoos s'en aperçoit (8, 521). Alors seulement le roi des Phéaciens estime décent d'interroger cet étranger qui vit chez lui depuis la veille et qui verse des larmes au nom d'Ilion ; il lui demande son nom, sa patrie, son histoire. Ainsi est provoquée, après

une longue attente, la fière déclaration : « C'est moi qui suis Ulysse, oui, ce fils de Laërte, de qui le monde entier chante les ruses et porte aux nues la gloire » (9, 19-20).

Hors de Schérie, Homère pose d'autres jalons pour marquer les étapes de la reconnaissance, aux yeux des serviteurs, des parents, des ennemis. Quelques exemples significatifs doivent suffire. Euryclée comprend qu'Ulysse est devant elle grâce à un signe purement matériel bien choisi pour une servante, mais Homère ne révèle pas tout d'un seul coup. Ulysse mendiant ajuste ses haillons, laisse voir ses cuisses, déjà remarquées par les Phéaciens pour leur force (8, 135), au moment où il se prépare à la lutte contre Iros. Alors que ni Télémaque ni les prétendants ne remarquent autre chose que « de belles et grandes cuisses », Euryclée voit les choses de plus près en lavant les jambes du mendiant. Alors peut venir l'histoire d'Ulysse, blessé au-dessus du genou par un sanglier avant la guerre ; et la cicatrice apparente est, aux yeux de la nourrice, et d'elle seule, la plus irréfutable des preuves matérielles (23). Homère s'amuse en outre à lui faire plus tard une autre révélation, inutile en soi puisque la nourrice ne doute pas, mais spirituelle. Sur l'ordre d'Ulysse, après le massacre, Télémaque va dire à Euryclée : « *Mon père* t'appelle ». Par cette expression discrète et pleine de sens, il veut apparemment se donner la joie d'être le premier à apprendre la grande nouvelle à la plus fidèle des servantes ; mais celle-ci doit sourire au fond d'elle-même puisqu'elle sait tout depuis la veille (24).

Eumée est plus long et moins facile à convaincre, bien que, par une ironie du sort, ou du poète, il ait passé de longues heures, plusieurs jours de suite, avec un maître qu'il n'avait pas encore reconnu. Le mendiant lui annonce d'abord qu'il reverra Ulysse bientôt ; puis il précise « avant un mois ». Eumée refuse de croire cela. Il refuse d'ajouter foi aux récits du mendiant sur son passage en Crète, où Ulysse aurait été vu. Le porcher n'a peut-être pas tort de rester sceptique devant un tel amas d'inventions, mais, naturellement, il se trompe en gardant la conviction qu'Ulysse est mort ; le mendiant peut lui promettre qu'Ulysse reviendra, il n'admet pas

l'impossible. Il n'ouvrira les yeux que trois jours plus tard, lorsqu'Ulysse l'entraîne avec Philoetios dans la cour du manoir pour faire la révélation aux deux serviteurs fidèles ; mais il a besoin de fournir une preuve, et la cicatrice de la cuisse sert une seconde fois de signe indiscutable (25).

Télémaque a reçu la révélation deux jours plus tôt, le jour 38, mais Homère l'a préparée avec une égale minutie. Si le fils d'Ulysse a quitté son île dès le second jour du poème pour aller aux nouvelles, c'est que les nouvelles n'étaient pas nécessairement mauvaises ; elles pouvaient au moins procurer une piste. D'ailleurs, n'est-ce pas une déesse qui l'a mis en route ? Le vieil Halithersès lui a prédit qu'Ulysse reviendrait après vingt ans, et c'est un devin. Ménélas ensuite lui affirme, mais sans preuve, avec la simple conviction d'un brave homme ému par le malheur d'un ami, qu'il reverra son père, et que ce père tuera les prétendants. Avant de le voir quitter Sparte, il lui déclare - en dépit des paroles inquiétantes d'Athéna (15, 23) - qu'il espère bien lui-même revoir Ulysse ; en fait, il n'a pas plus de certitude qu'un mois plus tôt. Deux jours plus tard, Télémaque n'aura plus lieu de douter. Homère sourit de la reconnaissance qu'il prépare dans la cabane d'Eumée : à son fils qui, devant le mendiant a deux fois appelé Eumée « papa », Ulysse dit ces mots à double sens : « Que ne suis-je le fils de l'éminent Ulysse, ou même Ulysse en personne ? ». Enfin, sur l'ordre d'Athéna, le mendiant révèle à Télémaque qu'il est son père. Au refus de croire, au doute, fait place peu à peu la certitude. Le jeune homme verse des larmes et reçoit l'ordre de ne rien révéler à personne (26).

Avec les prétendants, Homère emploie un procédé tout différent pour conduire à la révélation finale, mais il en organise les moments avec un même soin. Ils ont vu la cuisse d'Ulysse quand il se préparait à lutter contre Iros, mais naturellement sans comprendre le sens de ce signe apparent. Homère s'amuse même de leur ignorance et se moque d'eux en les faisant s'écrier « Quelles cuisses le vieux nous sort de ses haillons ! » (18, 74). Ils prennent pour des réalités leurs espoirs, et leur aveuglement les

empêche de s'étonner qu'un mendiant ait tant de force et d'énergie dans un combat singulier. Eurymaque ne doute pas de l'affirmation de Pénélope soutenant qu'Ulysse ne reviendra pas (18, 254-273). Il ne comprend pas non plus les paroles du mendiant ni leur menace voilée : « Si tu voyais rentrer Ulysse en sa patrie, ah ! tu pourrais courir, et le portail, tout grand ouvert devant ta fuite, te semblerait étroit » (18, 384-386). Mélantho, servante amie des prétendants et maîtresse d'Eurymaque, est invitée par le mendiant à craindre le retour d'Ulysse, car « il reste de l'espoir » (19, 84). Mais Agelaos n'en croit rien puisqu'il pense pouvoir dire à Télémaque : « Aujourd'hui, c'est clair : il ne reviendra plus ! » (20, 333). Le succès d'Ulysse au jeu de l'arc n'ouvre pas les yeux à des hommes qui refusent de voir, jusqu'au moment où se produit pour eux la plus brutale et la plus tragique des révélations. Antinoos, seul, n'a pas le temps de comprendre puisqu'au moment de vider sa coupe il a la gorge traversée par la première flèche du maître des lieux tombé du ciel (22, 9-22). Quelques instants plus tard, Ulysse enlève aux prétendants verts de terreur toute espèce de doute en leur criant : « Ah ! chiens, vous pensiez donc que du pays de Troie jamais je ne devais rentrer en ce logis ! » (22, 35-36).

Un autre être s'était montré plus perspicace, tout en payant aussi la révélation de sa vie : c'est le chien Argos, qui, sur le champ, avait reconnu son maître, pris pour un mendiant par les autres chiens et par tous les humains, vingt ans après (17, 290-327).

La reconnaissance la plus lente, la plus tardive, mais aussi la plus étudiée, est naturellement celle d'Ulysse par Pénélope. Une cinquantaine de passages, depuis le début du poème jusqu'au dénouement, se rapportent au problème de la disparition d'Ulysse et de la personnalité du mendiant. Avec Euryclée, les prétendants, Télémaque, Pénélope passe par des alternatives d'espoir et de désespoir. Jamais elle ne semble pressée de savoir la vérité, parce qu'elle la craint. Elle redoute tellement une déception qu'elle entretient ses doutes en présence du men-

diant, et finit par recourir à deux moyens ingénieux pour obtenir une certitude absolue.

Il n'y a pas à insister sur le premier, le jeu de l'arc, préparé par Homère depuis le jour de fête chez les Phéaciens, et qui, on le sait, est à double objet puisqu'il sert aussi à la révélation pour les prétendants. L'élément est enraciné discrètement dans la première partie du poème et développé dans la dernière : seul Ulysse peut bander l'arc et traverser les douze haches.

Le second moyen est celui du lit, symbole à la fois de la séparation et de la réunion. Il est encore préparé avec un soin parfait. Le lit joue un rôle d'un bout à l'autre de l'*Odyssée.* Ménélas s'indigne des espoirs des prétendants qui « voulaient coucher dans le lit d'Ulysse » (4, 333-334, paroles répétées par Télémaque, 17, 124-125). C'est dans un autre lit, celui de la chambre à l'étage, que se couche et que pleure Pénélope désespérée du départ de Télémaque ; elle verse souvent des larmes étendue sur ce lit qui ne semble agréable que pour celui qui peut dormir. Le sommeil n'y est vraiment bon que lorsque, pendant le massacre, Athéna l'envoie (28).

Le lit joue un rôle décisif dans le stratagème de la fin. Pénélope a refusé de reconnaître Ulysse, qu'elle a devant les yeux, Ulysse le vainqueur des prétendants exterminés. Il demande qu'on lui prépare un lit à part. Pénélope ordonne à Euryclée de *porter* le lit d'Ulysse dans l'appartement qu'il a construit (23, 171 et suiv.). Pour une fois, l'homme aux mille tours n'est pas aussi rusé que sa femme, venue à ses fins, car lorsqu'Ulysse lui a répondu qu'il est impossible de déplacer ce lit, fait d'olivier vivant enraciné dans la terre, et son œuvre de jadis, elle tient la preuve irréfutable dont elle éprouvait le besoin : personne d'autre qu'Ulysse ne peut connaître le secret de sa fabrication.

Ainsi l'arc et le lit unissent, dans un même mouvement, de part et d'autre du grand conte, les deux parties du récit, et les conduisent, en passant par la révélation aux prétendants, jusqu'à la reconnaissance finale. La progression dans la découverte de la vérité est réalisée par

étapes, à des endroits choisis. Elle répond à une nécessité de structure, exigée par la vraisemblance. Ulysse doit être d'abord reconnu par Télémaque, dont il a besoin pour organiser puis pour exécuter son plan de vengeance. A un moment donné, il faut qu'il soit reconnu par Eumée et par Philoetios, ce bouvier qui sort de l'ombre à point nommé, car les deux serviteurs fidèles doivent être les deux autres alliés dans la bataille. Euryclée, à ce moment, sait déjà, mais elle a reçu l'ordre de se taire. Il faut que Pénélope, et les prétendants aussi, soient convaincus de la mort d'Ulysse pour que la vengeance puisse s'accomplir. Et Pénélope doit être la dernière à savoir.

*

* *

Les quarante jours de l'action de l'*Odyssée* révèlent clairement la main d'un créateur, qui donne la vie à ses personnages et construit son poème.

Les personnages, pour qui le destin pose un problème de vie ou de mort, sont tous emportés, par un mouvement irrésistible, qu'ils acceptent ou qu'ils créent, vers le dénouement. Pour eux, l'ignorance du passé aussi bien que de l'avenir suscite l'angoisse de l'attente.

Ulysse est-il vivant ? Télémaque sera-t-il tué ? Un prétendant obtiendra-t-il la main de Pénélope ? Et si oui, qui sera l'heureux élu ? Personne, sinon le lecteur et les dieux, ne le sait d'avance. Tout est calculé pour organiser l'expectative et stimuler la surprise. Mais il est un problème, un seul, dont la solution reste dans l'ombre et qui tient jusqu'au dénouement du lecteur ou l'auditeur en haleine. Pénélope dissimule sa pensée et ne découvre jamais les secrets de son cœur ; on ignore jusqu'à la fin si elle doit reconnaître son époux, et même à ce moment-là on ignore encore si cette femme mystérieuse ne l'a pas reconnu plus tôt.

Chaque personnage tient son fil d'action particulier, et chacune des actions court à son but avec une célérité méthodiquement construite. Les nuits d'elles-mêmes n'arrêtent jamais l'élan du récit. On y agit plus que l'on n'y dort, ou si l'un dort, l'autre agit ; elles sont consa-

crées aux pleurs ou à l'amour, à la navigation sur la mer furieuse ou sous les étoiles, quelquefois aux récits des veillées.

Les jours sont exactement comptés par Homère. Aucun des quarante n'est inutile. Il leur arrive de se répéter, mais c'est qu'ils sont alors, par nécessité du réel, collectifs, de 8 à 11, de 12 à 28, et 29 semblable à 30, ce qui réduit à vingt jours, en fin de compte, le récit d'une action réellement décrite. Homère ne sommeille pas ; il ne perd jamais son temps.

Ses personnages non plus. Lorsque l'un d'eux entre en repos, c'est qu'un autre pénètre dans le feu de l'action. En dépit des apparences, et si l'on met à part les phases, en soi très brèves, d'action et d'inaction dans les deux camps de bataille finale, les temps morts, loin d'arrêter le cours des événements, le précipitent. Et c'est peut-être bien leur vrai rôle, car ils interdisent tout retour en arrière contre le fil des jours. Ils ont l'avantage de donner de l'impulsion au récit en empêchant de tout dire, en produisant du secret et des silences, en obligeant à deviner ce qui se passe ailleurs.

Telle est peut-être la supériorité de l'imaginé sur le réel. Dans Thucydide l'action se ralentit souvent, et par force, lorsque les adversaires sont plongés en même temps dans les préparatifs de la prochaine campagne, ou lorsque l'hiver suspend les hostilités. Dans l'*Odyssée* les personnages ne sont jamais deux à ne rien faire.

Il est donc probable que les temps morts, chez Homère, sont voulus plus que subis.

Chant 8 et jour 33

Au terme de cette première partie, il reste à examiner un temps mort d'une espèce toute particulière. Il aura l'avantage de nous mener à la seconde, consacrée aux contes.

Après sa rencontre avec Nausicaa, Ulysse, accueilli dans le palais d'Alcinoos, est invité par la reine Arétè à dire son nom et le nom de son peuple, à dire encore de qui il tient les habits qu'il porte (7, 238), car elle a reconnu sur Ulysse quelques-uns des vêtements pris le

matin par Nausicaa pour être lavés. A la question sur son nom et le nom de son peuple, Ulysse ne répond pas ; seulement, un jalon est jeté ; il répondra plus tard. Il ne donne une réponse qu'à la question sur les habits ; il résume les circonstances de sa venue chez les Phéaciens et sa rencontre avec Nausicaa. Cette réponse constitue, en dehors des quarante jours du récit d'Homère puisque c'est Ulysse qui parle lui-même de son passé tout récent, les cinquante-quatre vers d'un petit conte (7, 244-297).

Ce conte achevé, Homère reprend son récit et Alcinoos promet à Ulysse de le ramener dans sa patrie, où qu'elle soit, en employant ses rameurs phéaciens. Il fixe le départ au lendemain dans la nuit (7, 318-319). Puis on va se coucher ; ceci se passe le soir du jour 32.

Le lendemain est jour férié : il est occupé par des divertissements au palais et par des jeux sur l'agora, organisés par Alcinoos en l'honneur du passage de l'étranger, car sa prestance et sa distinction sont le signe d'un hôte hors du commun et le désignent pour des attentions exceptionnelles. On danse et, après le bal, on écoute les trois rhapsodies phéaciennes chantées par l'aveugle Démodocos.

Le soir, tout est prêt pour le départ de l'étranger : le navire, cinquante-deux rameurs, les présents destinés à l'hôte ; mais la nuit n'est pas encore venue et Alcinoos reprend, avec plus d'insistance, la question déjà faite par sa femme et restée sans réponse (8, 548 et suiv.). Ulysse, alors, se nomme, on le sait, et c'est ici que se place le grand conte, qui va occuper les quatre chants, de 9 à 12 inclusivement. Les péripéties sont captivantes et le conte n'en finit pas. Ulysse juge la nuit assez avancée pour que le conteur et son public aient le droit d'aller se coucher : « il est temps de dormir », dit-il (11, 330-331).

Il s'annonce prêt à se rendre au vaisseau qui l'attend pour partir, mais il accepte l'idée de dormir encore au palais. Pourquoi ? C'est qu'il n'a pas achevé de conter toutes les aventures de son retour après la fin de la guerre. Arétè saisit la balle au bond ; elle prie les Phéaciens de ne pas se hâter de congédier Ulysse. Mieux vaut

lui offrir quelques présents supplémentaires. Là-dessus, Alcinoos donne son accord et demande qu'Ulysse consente à rester un jour de plus. Ulysse accepte. Il resterait même un an de plus s'il pouvait, à cette condition, obtenir des Phéaciens « et le retour rapide et de nobles cadeaux » (11, 356-357).

L'appât du gain n'est-il pas plus fort que le désir de revoir la patrie ? L'expression du « retour rapide » peut surprendre sur les lèvres d'un homme qui envisage très calmement de rester un an de plus. Finalement Ulysse reprend la parole et termine le grand conte dans la nuit de ce même jour 33. Après cet intermède, l'histoire du retour d'Ulysse jusque chez Calypso occupe la fin du chant 11 et le chant 12 en entier.

Alcinoos prépare et fait préparer de nouveaux présents, comme convenu, pour remercier le conteur qui les a si longtemps tenus sous le charme. Et tout le monde va se coucher.

Le lendemain, jour 34, à l'aurore, les présents sont déposés avec soin, pour que les rameurs ne soient pas gênés, dans le navire préparé pour Ulysse, lequel manifeste maintenant son impatience de partir. Comme une navigation nocturne, quelque peu miraculeuse, est prévue depuis deux jours, il tourne souvent la tête vers le soleil dans l'attente de son coucher. Le soleil tombe enfin ; c'est l'heure des adieux et des souhaits. Ulysse s'embarque et s'endort aussitôt d'un sommeil profond. Avant la nouvelle aurore il aura terminée son odyssée, sans le savoir, à Ithaque.

Manifestement, Ulysse a perdu quelque temps chez les Phéaciens ; pour sa dernière étape, il n'a rien fait d'utile pendant deux grands jours, les jours 33 et 34. Mais nous ne sommes pas en présence d'un temps mort semblable à ceux qu'exige la loi de succession, parce que l'inaction d'Ulysse est décrite. Elle se place dans la durée et à la fin du vrai temps mort de Télémaque à Sparte. Elle est, de surcroît, justifiée par les besoins du poème, l'habitude des préparations et le caractère des personnages.

Alcinoos est généreux, Ulysse aime les présents et, qui

sait ? peut-être, s'il la revoit, trouvera-t-il sa famille ruinée. Il faut qu'Alcinoos prépare le navire et les rameurs, il faut qu'il reçoive l'étranger avec faste et qu'il ait la révélation donnée par ses larmes au chant de Démodocos. Homère rend encore vraisemblable la prolongation du séjour en montrant avec esprit que la multiplication des présents peut modérer sensiblement l'impatience d'Ulysse.

En outre, il est naturel de donner sa conclusion à l'épisode de la rencontre avec Nausicaa dans tout l'éclat de sa jeunesse ; la fille d'Alcinoos fait à Ulysse ses adieux émouvants en lui rappelant que c'est à elle la première qu'il doit les moyens de son retour. De leur côté, les jeux sur l'agora sont utiles pour rappeler, avant le massacre des prétendants, qu'Ulysse est habile à manier l'arc et les piques (8, 218-229).

Enfin, et davantage encore, Homère a besoin de préparer le grand conte par un plus petit et de couper en deux la longueur du grand conte par un intermède qui permet au conteur, malgré son goût pour la parole, de reprendre haleine, et à son public de respirer, réfléchir et admirer.

Il faut l'arrêt pour rendre sensible le mouvement, et il n'y a de mouvement que moyennant un créateur. Le poète de l'*Odyssée* des quarante jours entraîne son public dans le même mouvement qu'il donne à la vie des personnages crées par lui. L'unité de ces quarante jours est assurée par la succession rigoureuse et précipitée des actions des uns entrecoupées des inactions des autres, par ce mouvement perpétuel de la chose et des créatures construites. Ce poète inconnu, il n'y a aucune raison de ne pas lui donner le nom d'Homère.

On dira peut-être que la loi de succession et des temps morts n'est pas le signe d'une unité d'auteur si elle s'applique à toute une époque, supposée « primitive ».

Soit, mais en dehors d'Homère on ne connaît point d'autre auteur. Et même en admettant que l'objection soit valable, il reste qu'Homère est assez rusé pour

s'imposer une loi qui donne à son épopée une couleur de primitif.

Une fois étudiées les lois de la composition de l'*Odyssée* actuelle, celle des *jours* qui se déroulent devant nos yeux, il convient d'en venir à l'*Odyssée* du passé, celle des *années* qu'il fallut pour le retour d'Ulysse après la fin de la guerre. Une composition toute différente sera-t-elle le signe d'une autre signature ?

NOTES DU CHAPITRE 2

(1) Nous savons par Euryclée (22, 425-427) que Pénélope interdisait à Télémaque de donner des ordres aux servantes. Peut-être a-t-il un certain plaisir à en donner maintenant à sa mère.

(2) ἐν φάει, 21, 428.

(3) 1, 380 ; 2, 62 ; 145 ; 316 ; 3, 205-207 ; 17, 51 ; 60 ; 82 ; 18, 235-238.

(4) 1, 265-266 ; 294-296 ; 2, 52 ; 163-166 ; 283-284 ; 15, 31 ; 177-178 ; 17, 159 ; 19, 535-550.

(5) Une fois cependant on voit Télémaque, seul, marcher de la cabane d'Eumée à la ville, songeant à la ruine des prétendants (17, 27) ; mais Homère ne précise pas s'il s'agit d'un souhait, d'une méditation ou d'une préparation même lointaine.

(6) 20, 5-6 ; Homère emploie encore le verbe suggestif φυτεύειν, comme en 2, 165 ; 14, 110 ; 15, 178 ; 17, 159, et encore avec Télémaque (note précédente). La répartition du verbe montre qu'Ulysse n'a pas trouvé d'un seul coup sa solution.

(7) Seuls Phémios et Médon sont épargnés, mais Phémios est un aède et Médon n'est pas un vrai prétendant : il est le héraut des prétendants et les trahit à deux reprises, 16, 412 ; 22, 362 et suiv. Trois prétendants sont moins coupables que les autres, Agélaos, qui parle avec douceur, et même amitié, à Télémaque, Liodès, qui prévoit l'échec des prétendants au jeu de l'arc, Amphinomos, qui n'admet le meurtre de Télémaque que si Zeus le permet, et blâme les prétendants de leur violence à l'égard du mendiant. Malgré ces circonstances atténuantes, la mort sera la même pour tous, en vertu d'une responsabilité collective.

(8) 2, 283-284 ; 325 ; 20, 345-358. Seul Amphinomos semble se douter du sort qui l'attend. Seul dont Ulysse ne souhaite pas la mort, il est le seul à la voir venir (cf. la note précédente).

(9) Victor Bérard juge interpolés, probablement avec raison, les vers 16, 281-299, mais rien du problème n'en est modifié.

(10) Sur ce sujet, on peut lire dans les *Hommages à Claire Préaux* (Bruxelles, 1975) mon article intitulé « Le jeu de l'arc de l'*Odyssée* », p. 56-57. Il y est dit que l'épisode forme un tout, séparable du poème en raison de sa progression interne et de son unité ; mais il lui est étroitement lié.

(11) Il est curieux de constater que Victor Bérard réduit progressivement le nombre des prétendants de cent-huit à une quarantaine parce que, selon lui, le carquois ne contient qu'une quarantaine de flèches (note sur 16, 247), et que, toujours selon lui, le mégaron n'est pas assez vaste pour contenir plus d'une trentaine de petites tables individuelles (cf. *Introduction*..., t. I, p. 362-363). Puis, dans ses notes sur 22, 106 et 212, il soutient que leur nombre « originel » (?) était de douze et la preuve en serait que Mélanthios n'a prévu que douze piques quand il se rend au trésor. On répondra que Mélanthios va bien chercher douze piques au trésor dans un premier voyage ; mais il y retourne et les prétendants non encore armés - car il y en a selon toute probabilité - peuvent penser qu'il va chercher des armes pour eux parce qu'il n'a pas pu en apporter davantage la première fois ; c'est précisément ce que redoute Ulysse, 22, 147-149. D'ailleurs Mélanthios peut estimer qu'il suffit largement d'avoir armé douze prétendants pour venir à bout de quatre adversaires : ce serait une bataille à trois contre un. Enfin, et en fait, Mélanthios, à son second voyage au trésor, ne songeait qu'à son salut personnel puisqu'il ne choisit alors, et pour lui-même, que des armes défensives, un casque à quatre cimiers, et le vieil immense bouclier dont se servait Ulysse jadis, et dont la vue, en cas de besoin, pourrait l'apitoyer.

Il ne faut pas serrer de trop près le nombre des prétendants. Ce nombre a forcément varié depuis qu'ils se sont mis à courtiser Pénélope, puisque leur espoir et leur intrigue se répartit sur de longues années. Certains sont morts ; d'autres, lassés par un perpétuel refus, sont rentrés chez eux, dans Ithaque, Zacynthos, Samé ou Doulichion. Il varie aussi suivant les besoins de la cause : tel personnage a intérêt à le diminuer, tel autre à le grossir. A l'assemblée d'Ithaque, le second jour, Mentor reproche aux citoyens leur lâcheté devant le « petit nombre » des prétendants (2, 239-241). En général on est porté à augmenter ce nombre : aux yeux d'Eumée il est considérable puisqu'il doit fournir un porc par jour pour leur table (14, 17-19 ; 17, 170). Télémaque pessimiste est persuadé qu'il n'y a rien à faire contre le nombre des prétendants (16, 88-89). Ulysse, de son côté, rassure Télémaque en disant qu'il n'a pas peur du nombre (cf. 13, 390 ; 16, 259 et suiv. ; Athéna exagère dans le même sens, 20, 49). Mais, par un mouvement inverse, si, avec Athéna, il souligne le nombre des prétendants, c'est pour l'apitoyer et insister sur sa solitude en face d'une troupe éhontée (20, 40).

(12) Pour Antinoos et son père, voir 16, 418-430 ; 21, 94-95 ; pour Eurymaque, 16, 435-447.

(13) 15, 16-18 ; Victor Bérard rend heureusement l'imparfait ἐξώφελλεν par « chaque jour ».

(14) Pénélope confirme qu'Athéna disait bien la vérité, en 19, 158-159, lorsqu'elle expose à Ulysse-mendiant ses malheurs et l'insistance des prétendants, ainsi que de *ses parents,* pour qu'elle se remarie.

(15) 2, 177-207 ; Victor Bérard propose en 2, 203 la conjecture ingénieuse οὐδέ τι τίσις, qui a l'avantage de reprendre le mot de Télémaque en 2, 76.

(16) Les paroles de Pénélope le confirment encore, en 19, 533, lorsqu'elle dit au mendiant que Télémaque, maintenant grand, souhaite le remariage de sa mère et son départ de la maison, pour que les prétendants cessent de manger son bien.

(17) 16, 346. On remarquera qu'Eurymaque emploie, envers Télémaque, l'adverbe ὑπερφιάλως alors qu'Homère a l'habitude de qualifier d'ὑπερφίαλοι les prétendants.

(18) Tous les dieux, Poseidon inclus, le savent vivant, comme on le voit à leurs deux assemblées. Si Athéna feint un moment de l'ignorer, c'est pour décider Télémaque à faire le voyage de Sparte (1, 287-292). Protée le sait vivant (4, 498 ; 555-560), même s'il emploie une expression vague, mais juridique, qui peut tromper Ménélas et, par Ménélas, Télémaque à son tour, lorsqu'il dit Ulysse retenu *par la mer* ; en fait il est retenu par une nymphe. En dehors même des quarante jours Circé, dans le conte, devinera toute seule qu'elle a Ulysse devant les yeux, 10, 330, mais il lui faut un an pour dissiper tout doute. On connaît enfin la façon dont Ulysse, toujours dans le conte, se fera reconnaître par le Cyclope. Il y a tout un art des révélations.

(19) 3, 216 ; 4, 109-110 ; 182 ; 15, 176-178.

(20) 2, 182 ; 365 ; Eumée, à part quelques sursauts d'espérance, est au fond persuadé de la mort d'Ulysse ; il répète sa certitude devant le mendiant lui-même, et la situation ne manque pas de piquant : 14, 40 ; 44 ; 68 ; 90 ; 135-137 ; cf. 17, 318-319.

(21) 1, 166-168 ; 354 ; 396 ; 412 ; 2, 46 ; 3, 90 ; 4, 340.

(22) 17, 243. Quant au bouvier Philoetios, il se demande si Ulysse est dans l'Hadès, mais il n'a pas perdu tout espoir, 20, 208 ; 224-225.

(23) 18, 67 ; 19, 380 ; 393-466 ; 540.

(24) 22, 397 ; l'expression, chargée de sens, rappelle le procédé d'Homère disant d'Eumée qu'il est fidèle à *ses maîtres,* au pluriel, alors qu'Eumée ignore sa propre fidélité à ses deux maîtres, le père et le fils.

(25) 14, 148 et suiv. ; 167 ; 363 et suiv. ; 395 et suiv. ; 20, 162 ; 190 et suiv. ; 232 ; 239 ; 21, 193-207.

(26) 2, 163-175 ; 4, 340 ; 15, 157 ; 16, 100 ; 188-213 ; 299 et suiv.

(27) Il avait procédé de même au chant 4 pour faire reconnaître Télémaque par Hélène et Ménélas.

(28) 7, 787 ; 794 ; 17, 102 ; 19, 510 ; 595 ; 21, 537 et suiv. : 22, 428-429 ; 23, 17. On remarquera que, dans la nuit qui précède le dénouement, Pénélope ordonne de dresser un lit pour le mendiant ; mais celui-ci couche par terre pour son dernier et mauvais sommeil avant les retrouvailles (19, 317 ; 598-600 ; 20, 1 ; 139 et suiv.).

Deuxième partie : Les années du passé

CHAPITRE 3

LE TEMPS DES CONTES

Contes divers

Le roman, surtout le roman moderne, n'obéit à aucune loi. Le romancier est libre de parler en son propre nom, de faire parler un ou plusieurs personnages, d'écrire des lettres ou d'en faire écrire, de suivre un ordre chronologique, par minutes, jours ou années, ou, s'il lui plaît, de renverser l'ordre du temps. Homère s'impose des lois rigoureuses en matière de temps, on l'a vu dans ce qui précède, mais il est assez adroit pour n'en être jamais l'esclave.

Il éprouve le besoin, tout comme un romancier moderne, de remonter dans le passé de ses personnages. Chaque fois que cette nécessité se fait sentir pour la clarté de l'histoire ou la préparation d'un épisode, il suspend le récit des quarante jours et met un conte sur les lèvres d'un personnage, fût-il secondaire (1).

Ainsi sont jetées quelques lueurs sur la vie jadis de la famille d'Ulysse. Eumée dit les raisons de la mort d'Anticlée, mère d'Ulysse, et rapporte quelques souvenirs de son passé dans la famille (15, 358-370) ; il raconte aussi sa propre histoire et les circonstances romanesques de son achat par Laërte (2). Euryclée nous apprend que

Pénélope interdisait autrefois à Télémaque de commander aux servantes (22, 425-427). Télémaque implore Ulysse en faveur de Médon qui prit soin de son enfance (3).

C'est surtout sur le passé d'Ulysse que des détails utiles sont donnés par plusieurs personnages, quelquefois par Ulysse lui-même, et l'on remonte ainsi loin dans le temps, jusqu'avant la guerre. Il suffira de les énumérer, selon leur ordre chronologique.

Avant la guerre de Troie

Pénélope rappelle qu'Ulysse sauva le père d'Antinoos (16, 424-430).

Eurymaque rappelle comment Ulysse le prenait jadis sur ses genoux (16, 442-447).

Ulysse mentionne le père d'Amphinomos, dont il entendait autrefois célébrer le renom (18, 116-128) et rappelle sa propre opulence de jadis (19, 75-79).

Pénélope évoque le jeu des haches auquel Ulysse excellait il y a plus de vingt ans (19, 573-575).

Philoetios rappelle les jours où Ulysse le prit tout enfant à Samé pour faire de lui son bouvier (4).

La faute d'Hélène est évoquée par Pénélope (23, 218-224) et aussi par Télémaque (17, 118-119).

Départ d'Ulysse pour Troie

Pénélope l'évoque plusieurs fois, en s'adressant à Eurynomé, Eurymaque, à Ulysse lui-même encore pris pour un mendiant (18, 181 ; 252-270 ; 19, 125-126 ; cf. 20, 89).

Conduite d'Ulysse à Troie

Athéna : le glorieux passé d'Ulysse à la guerre (22, 226-230).

Hermès : Ulysse, un des glorieux héros qui se battirent pendant neuf ans devant Troie (5, 106-108).

Nestor : les ruses d'Ulysse pendant la guerre (3, 103-200 ; 118-122).

Démodocos : l'histoire du cheval de Troie (8, 500-520), déjà rappelée par Ménélas (4, 272-289).

Pisistrate : la mort de son frère Antiloque (4, 199 ; le récit confirme le fait, 4, 188).

Hélène : un exploit d'Ulysse déguisé, réussissant à faire un massacre de Troyens (4, 240-264).

Ulysse : les secours qu'il reçut d'Athéna (5).

Les retours

Celui d'Ulysse ne peut être évoqué que dans ses débuts puisqu'il n'est pas achevé avant le commencement du poème. Nestor en parle (3, 141-171) et Ménélas également, dans l'histoire de Protée (4, 342-344 ; 492-569). Mais plusieurs personnages font allusion aux retours de plusieurs héros, ou à leur propre retour :

Hermès : 5, 106-108.
Phémios : 1, 326-327.
Nestor : 3, 103-200 ; 254-316.
Ménélas : 4, 78-110 ; 351-586 (6).

Tous ces contes, dont l'action se situe avant celle des quarante jours, sont en général trop brefs pour contenir des indications chronologiques internes. Dans les quelques-uns qui sont plus développés - comme celui de Ménélas en Egypte ou celui du passé d'Eumée - on découvre ça et là des nuits et des jours, individuels ou groupés, mais leur rareté ainsi que le recul du temps les soustraient, sans les contredire, aux lois chronologiques du récit principal (4, 360 ; 429-430 ; 574-575 ; 15, 471-476).

Ces contes ont tous un point commun : ils reposent sur le vrai et le vérifiable. Les faits qu'ils exposent ont eu des témoins. Ils datent toujours de l'époque où Ulysse n'était pas disparu, du temps de son enfance, de sa jeunesse, de la guerre et des premiers temps de son retour jusqu'à la séparation des Achéens dispersés sur le chemin qui devait les ramener dans leur patrie.

Ils sont mis dans la bouche de personnages qui n'ont aucune raison de dissimuler ce qu'ils savent, Nestor, Ménélas, Hélène, Ulysse lui-même en certains cas, et la meilleure preuve de leur exactitude est qu'Homère, par de très brèves exceptions, qui confirment l'existence de la

règle, remplace quelquefois un conte par une parenthèse destinée à replacer dans le passé un moment de son propre récit (voir les notes 3 à 6 inclus ci-dessus).

Le grand conte

De ces contes divers il faut séparer naturellement le grand conte que fait Ulysse sur son propre retour et qu'il est seul à pouvoir faire puisque personne, du monde humain et vivant, ne connaît ce retour. Esquissé et annoncé par Ulysse devant Nausicaa en 6, 162-165 (comme le sera quelques vers plus loin le premier conte, 6, 170-172), il s'échelonne sur de longues années postérieures à la fin de la guerre. En vertu de la loi de succession, comme il s'agit de faire connaître ce qui s'est passé avant les quarante jours, et comme en dehors d'Ulysse aucun personnage ne possède le moindre renseignement sur l'essentiel de ce retour, Homère est obligé de renoncer au récit habituel, signé de lui, pour passer la parole à son héros.

Au soir du jour 33, chez Alcinoos, le roi d'un peuple de navigateurs entourés de mystère et quelquefois de magie, nous entrons avec Ulysse dans un monde nouveau qui, à chaque pas, nous met en contact avec le merveilleux. Pendant quatre chants, de 9 à 12, le protagoniste nous entraîne à sa suite chez les Cicones, les Lotophages, les Cyclopes, dans l'île d'Eole, chez les Lestrygons, dans l'île de Circé, chez les Cimmériens, puis au pays des morts, près des Sirènes, de Charybde et de Scylla, dans l'île du Soleil, avant d'aborder enfin dans l'île de Calypso.

Le monde est nouveau non seulement par ses mystères et ses peuples étranges, mais parce que l'odyssée s'y étend sur de longues années, au gré des hasards, des aventures et des vents qui détournent de la route et prolongent le retour. L'unité de temps n'est plus la même que dans le récit qui précède et qui suivra. Aux quarante jours strictement comptés se substituent peu à peu des mois, puis des années, dont le nombre exact n'est pas fixé. Ulysse a mis entre huit et neuf ans pour revenir de Troie à Ithaque, et ces années du retour sont le sujet du grand conte.

Tant que l'on n'a pas dépassé les premières étapes, on croit possible l'établissement d'une chronologie serrée comme dans le récit. Mais la précision disparaît vite. Si, une fois Ulysse seul en mer avec les siens, séparé des autres Grecs après le départ de la terre troyenne, on fixe arbitrairement, pour la commodité, la razzia chez les Cicones (9, 39) au jour 1 des aventures, on apprend de la bouche même du héros qu'il resta ensuite deux jours et deux nuits à terre (9, 74). Après une nouvelle mise en route, il passe au cap Malée le jour 4, puis, au cours d'une tempête, il dérive pendant neuf jours sous le vent. Le dixième jour, soit le jour 13 de l'histoire du retour, il arrive au pays des Lotophages.

Mais d'abord le point de départ de ce calcul des jours est flottant, parce qu'Ulysse ne dit pas combien de jours il lui a fallu pour gagner de Troie la terre des Cicones. Ensuite, toute chronologie se révèle impossible à partir du pays des Lotophages. Ulysse emploie bien les expressions consacrées par Homère dans le récit pour marquer le temps : on voit défiler des moments du jour, des repas, des aurores, des soirs, des couchers de soleil, des nuits et des sommeils. Mais c'en est fait de l'exactitude rigoureuse à laquelle nous avait habitués le poète. On ne rencontre plus que des indications éparpillées d'un temps toujours relatif.

Les nuits, si intéressantes dans le récit d'Homère en raison de leur emploi dans la structure, jouent ici, dans le conte d'Ulysse, constamment les mêmes rôles : isolées ou groupées, ce sont des nuits d'amour, avec Circé, des nuits en mer dans la tempête subite, des nuits sans sommeil en cas de péril, des nuits de repos sur la grève quand la mer est impétueuse, le navire étant mouillé dans une crique abritée ou bien tiré à terre. Elles sont variées peut-être, mais ne servent plus jamais de transition entre les actes de deux personnages importants comme dans le récit des quarante jours (7).

On peut juger ce phénomène naturel, le croire dû à la nouvelle nature de la composition, parce qu'Ulysse est maintenant unique protagoniste et que l'intérêt se trouve concentré autour de lui, et de lui seul. Cependant, tant

qu'il lui reste des compagnons, il arrive qu'il se sépare d'eux, ou qu'ils se séparent de lui ; et ils sont, comme les prétendants, comme Télémaque, comme Pénélope dans le récit, un personnage constant et, comme les prétendants aussi, un personnage collectif de qui se dégagent par moments des individualités particulières, comme Politès, Euryloque, Elpénor. La seule différence tient au nombre et à la qualité. Les personnages du récit étaient quatre, dont un collectif, et d'égale importance ; maintenant ils ne sont plus que deux, dont un collectif, Ulysse comptant plus que ses compagnons. Cependant, avec eux et à cause d'eux, parce que leur constance crée une possibilité de séparation, la loi des temps morts, curieusement, reparaît à trois étapes.

Les temps morts du grand conte

Devant la terre des Cyclopes, Ulysse fait mouiller le gros de sa flotte à l'île des Chèvres, où elle a reçu l'ordre de l'attendre. Il prend son seul vaisseau pour gagner, avec son seul équipage, le domaine de Polyphème (9, 172-173). En second lieu, il débarque, laisse le gros de son équipage au navire et prend seulement douze hommes avec lui pour gagner à pied la caverne (9, 192-195). En troisième lieu, après ces deux séparations, on assiste à la joie de ceux qui sont restés quand ils revoient Ulysse et ceux des compagnons qui ont réchappé (9, 192-195). En quatrième lieu, on assiste au retour d'Ulysse et des survivants de son équipage auprès du gros de la flotte et des « tristes compagnons restés, dit Ulysse, à nous attendre » (9, 543-545). L'épisode est à deux tiroirs, ouverts ou fermés tour à tour, jamais en même temps, selon le séjour des uns qui se morfondent à tuer le temps et l'activité, décrite en détail, des autres.

Il en va de même, et à plusieurs reprises, chez Circé. Le navire est au mouillage. On débarque. On se repose deux jours et deux nuits. A l'aurore du troisième jour, Ulysse tire parti du sommeil de ses compagnons pour agir seul, de son côté. Pendant ce sommeil, il part pour faire un tour d'horizon, chasser le cerf et, à son retour, il ne lui reste plus qu'à tirer ses compagnons de leur sommeil (10, 144-172).

L'île de la magicienne connaît d'autres temps morts. Le suivant est plus circonstancié, et le récit s'y mêle au conte. Ulysse partage en deux camps ses hommes réveillés. Il reste au rivage avec les uns et envoie Euryloque en reconnaissance avec vingt-deux autres. Ici, on le rappelle, nous sommes dans un conte, le grand conte, et voici qu'Ulysse y met un récit, à la façon d'Homère dans l'action des quarante jours. Le récit qu'il fait est celui des aventures d'Euryloque et de ses vingt-deux compagnons dans le palais de Circé, où lui-même n'est pas encore allé. Seul Euryloque, n'étant pas rentré chez la magicienne, n'est pas changé en pourceau. Il fallait qu'il n'entrât pas, parce qu'il fallait un témoin pour revenir auprès d'Ulysse, apparemment plongé dans une attente passive, l'informer de ce qui s'était passé chez Circé et lui permettre ainsi d'en faire à son tour le récit (10, 244 et suiv.).

Ce n'est pas tout. Le récit terminé, Ulysse reprend le conte (10, 274). Cette fois, il laisse Euryloque au rivage avec les compagnons restés auparavant avec lui. Il est donc seul à se mettre en route. Il rencontre Hermès, grâce aux conseils du dieu délivre les pourceaux lesquels, ayant repris forme humaine, restent chez Circé à manger et à boire. Pendant ce bon temps, il retourne au vaisseau (10, 408), rejoint ses compagnons au rivage et les ramène tous au palais, où l'on mène ensemble une vie de cocagne jusqu'à la fin de l'année, c'est-à-dire, sans doute, pendant à peu près une année (8). Ainsi, toujours, lorsqu'ils sont séparés, l'inaction des uns correspond à l'activité des autres.

On notera encore que c'est pendant l'épisode de Circé que se situe le voyage aux Enfers : lorsque le navire d'Ulysse a été tiré sur le bord de l'Océan (11, 20), lui-même et ses gens se rendent au lieu indiqué par la déesse. Une fois que les compagnons ont dépouillé les bêtes sacrifiées (11, 44), ils restent apparemment sans rien faire, tandis que leur chef agit. Ulysse ne revient à eux qu'après ses longs entretiens avec les morts et c'est seulement après s'être rembarqué qu'il leur ordonne de remonter à bord ; on quitte alors l'Océan pour regagner l'île de Circé. Le temps mort des compagnons d'Ulysse

est visible, mais il n'a pas en soi une grande importance ; tout en confirmant la loi, il est si naturel qu'il peut passer inaperçu. Les compagnons prendront leur revanche dans l'occasion suivante, où ce sera au tour d'Ulysse d'être un moment inactif, pour le plus grand dommage de tous.

Après le départ de l'île de Circé, Ulysse et ses compagnons sont retenus sur l'île du Soleil par un mois de tempête. L'état de la mer empêche de se rembarquer et la faim commence à se faire sentir parce qu'il est interdit, sous peine de mort, de toucher aux troupeaux qui sont la propriété du Soleil. Ulysse commet alors l'imprudence de s'éloigner de ses compagnons. Seul, il s'enfonce à l'intérieur de l'île et s'endort (12, 338). Loin de la scène, en plein sommeil, il ne voit rien de ce qui se passe ailleurs en son absence. Sur les détestables conseils d'Euryloque, ses compagnons ont chassé puis dévoré les bœufs et les vaches du Soleil. Ulysse se réveille (12, 366), retourne au navire et n'a pas besoin qu'on lui fasse le récit de la catastrophe qu'il n'a ni vue ni prévue. Le spectacle des chairs crues et cuites, l'odeur de la graisse, sont assez éloquents par eux-mêmes. Ulysse poursuit son conte chez Alcinoos en faisant, comme auparavant chez Circé, le récit du triste événement.

Ainsi, dans le grand conte, on retrouve finalement les procédés du récit des quarante jours. Le poète y obéit encore à la loi de succession et des temps morts. Est-ce un signe qu'il est le même auteur ? On peut être tenté de répondre par la négative si l'on accorde une trop grande importance au fait qu'il est impossible ici de faire un décompte exact des jours. On répondra que cette impossibilité tient à la nature du nouveau sujet, qui couvre bien plus des années du retour que des journées de l'approche sans émaner nécessairement d'un autre auteur. Ulysse, au cours de ses aventures entre Troie et l'île de Calypso, n'a pas eu de calendrier entre les mains. Il n'a pas tenu de journal de bord, et déjà, dans le récit lui-même, Homère avait groupé les jours semblables sans leur donner d'individualité : on l'a vu plus haut pour les jours 8 à 11 de la construction du bateau, pour les jours 12 à 28 d'heureuse navigation, les jours 29 et 30 de la grande tempête.

Visible est l'avantage de ne plus compter, ou de ne plus avoir à compter, les jours dans le grand conte, et d'éviter les précisions sur le nombre des années et des mois. La matière est extensible, susceptible de rallonges, et les rallonges donnent au poète ses coudées franches. Homère est peut-être tenu là quelque peu par des légendes préexistantes, mais il est libre de les morceler, de les transformer, de leur donner des origines ou des suites, exactement comme feront après lui les tragiques, venant puiser dans l'épopée. Homère ne cache pas ses coups de pouce ou ses additions. Loin même de dissimuler ses rallonges, il les affiche et s'amuse à les afficher.

Ulysse a relaté son voyage au pays des Morts qui, entre autres objets, a celui de faire savoir aux Phéaciens et à leur roi qu'il n'est pas le « Personne » du Cyclope mais un personnage important, chargé d'un passé glorieux, un personnage qui mérite que l'on s'intéresse à lui, qui a le droit d'être reconduit dans une patrie où l'on a besoin de lui. Pris à son piège, il a mis ses auditeurs sous un tel charme qu'au moment où il pense avoir suffisamment payé son écot d'hospitalité reçue, Alcinoos lui fait remarquer combien « la nuit est longue » (11, 373) et l'invite à ajourner son départ, prévu pour cette nuit même on l'a vu, jusqu'à la nuit du lendemain. Ulysse accepte poliment - peut-être n'est-il pas fâché de mener son conte à son terme - et c'est alors qu'il achève l'histoire de ses aventures, le retour de chez Hadès, le départ de chez Circé, les épisodes des Sirènes, de Charybde et de Scylla, de l'île du Soleil, jusqu'à son arrivée chez Calypso.

Cette rallonge du grand conte, présentée comme un moyen de satisfaire le plaisir des auditeurs et de meubler les longues heures de la nuit, était en fait indispensable à la construction du poème : il fallait que par le conte Ulysse arrivât chez Calypso, puisque son départ de chez elle est le point de départ de l'action des quarante jours. Sans le séjour chez Calypso, l'*Odyssée* ne prendrait pas son envol.

Comme d'habitude, Homère fait de nécessité vertu et dissimule mieux encore, et toujours avec esprit, ses contraintes, en montrant qu'il ne tenait qu'à lui d'ajouter

d'autres épisodes. Pendant l'intermède entre les deux parties du grand conte, Ulysse a courtoisement envisagé de rester chez Alcinoos pendant un an (9). De quelles aventures n'aurait-il pas charmé alors les veillées supplémentaires au palais d'Alcinoos !

NOTES DU CHAPITRE 3

(1) On notera la rareté des légendes, alors qu'elles sont nombreuses, et développées, dans l'*Iliade.* Dans l'*Odyssée,* Calypso rappelle à Hermès la légende de l'Aurore prenant Orion dans son lit et celle de Déméter aimée de Iasion (5, 121-128) ; Pénélope dans sa prière à Artémis, rappelle celle des filles de Pandareus (20, 66-78), Antinoos celle du Centaure Eurytion rendu fou par le vin (21, 295-304). La seule développée est celle des amours d'Arès et d'Aphrodite dans le chant de Démodocos (8, 266-369) ; elle apporte une détente entre les chants de l'aède qui font pleurer Ulysse.

(2) 15, 358-370 ; 403-484.

(3) 22, 357-358. Homère ouvre même dans le récit de brèves parenthèses sur la vie passée de Laërte : 1, 429-433 ; 22, 184-185 ; 335-336. Sans être des contes, elles ajoutent des touches au tableau des jours d'avant-guerre.

(4) 20, 209-210. Ici encore Homère ouvre lui-même des parenthèses assez longues sur des épisodes importants de la jeunesse d'Ulysse, l'histoire de sa blessure à la cuisse (19, 393-466) et de l'arc donné par Iphitos (21, 13-41). Voir aussi 17, 68-69.

(5) 13, 314-317 ; 388. Ici encore Homère raconte lui-même la querelle d'Ulysse et d'Achille, postérieure aux faits de l'*Iliade,* 8, 75-82. On verra plus loin l'histoire de l'embuscade nocturne d'Ulysse, accompagné de Ménélas, pour s'emparer du manteau de Thoas (14, 469-501).

(6) Parenthèses d'Homère sur des épisodes du retour de Ménélas et d'Hélène, 4, 125-132 ; 228. On mentionne simplement pour mémoire les renseignements donnés sur le passé de Théoclymène (15, 224-256 ; cf. 272-276) et d'Alcinoos (6, 6-11 ; 7, 9-13 ; 55-74 ; 8, 565-570 ; 13, 172-181).

(7) Ainsi 9, 74 ; 151 ; 168-169 ; 306 ; 436 ; 559 ; 10, 28 ; 80 ; 142-143 ; 186 ; 335 ; 12, 32 et suiv. ; 281-293 ; 312 ; 366 ; 447. La descente aux Enfers est située dans la nuit : 11, 12-12, 4. Comme le sommeil de Pénélope pendant le massacre des prétendants, celui d'Ulysse dans l'île du Soelil est artificiel, en plein jour : 12, 338-366.

(8) L'expression εἰς ἐνιαυτόν, 10, 467, n'est pas rare et peut avoir deux sens, soit « jusqu'à l'accomplissement d'une année », soit « jusqu'à la fin de l'année (en cours) ». Elle est vague dans la mesure où le contexte n'impose pas un choix entre les deux.

(9) Ulysse emploie encore ici l'expression citée ci-dessus, εἰς ἐνιαυτόν, 11, 356.

CHAPITRE 4

LES INVENTIONS D'ULYSSE

Les remarques antérieures sur l'action des quarante jours accordée à la psychologie des personnages - accord qui doit signifier une unité de conception - se trouvent confirmées par la souveraine aisance d'Ulysse à déguiser le vrai. Les habitudes ou les impératifs de la structure du grand conte sont dissimulés ou rendus naturels par un des traits les plus remarquables du caractère du protagoniste, son aptitude à forger des contes, en un mot à mentir.

Sans doute le mendiant est-il obligé de cacher longuement qui il est, jusqu'au moment où il importe qu'il se révèle. Mais il le fait, dans le courant des quarante jours, avec une facilité de parole et une abondance de détails qui prouvent qu'il n'a pas besoin de forcer son naturel pour être mythomane.

Le passé imaginaire

Au cours de sa première nuit chez Eumée, il s'amuse à inventer le long conte d'Ulysse Crétois (14, 191-408) et il y met une précision apparente en dénombrant huit jours de tempête, la prise de Troie la dixième année de la guerre, sept ans d'Egypte et une année de Phénicie : chronologie où la fiction se mêle au réel, mais qui, en fin de compte, s'adapte aux dates voulues par la durée de la disparition d'Ulysse et ne saurait, par suite, faire naître des soupçons dans la pensée du porcher. Cependant, bien que l'inconnu ait annoncé qu'il parlerait « sans feinte »

(14, 192), Eumée se refuse à croire ces « menteries » (1), simplement parce qu'il veut éviter de nourrir de vains espoirs, porteurs de désillusion. Le porcher se montrera moins sceptique trois jours plus tard quand il répètera la même histoire à Télémaque (16, 62-66).

Fiction encore l'histoire qu'invente le mendiant, toujours chez Eumée, de l'embuscade organisée pendant la guerre de Troie par lui-même, Ménélas et Ulysse, grossie de l'épisode de la ruse d'Ulysse pour s'emparer, une nuit froide, du manteau de Thoas (14, 469-501). Tous les détails sont naturels, précis, vraisemblables, sans être vrais, du moins dans le contexte où le mendiant les met. C'est Eumée qui est dans le vrai en donnant à cette histoire le nom d'*ainos,* c'est-à-dire un « récit chargé de sens » (2).

Avec Antinoos, Ulysse mendiant s'invente un autre passé, le passé d'un corsaire envoyé par Zeus en Egypte, d'où, à la suite de combats, il fut emmené à Chypre, où il fut donné à un nommé Dmétor ; et c'est de là précisément qu'il dit arriver, après avoir subi mille maux (17, 419-444).

Avec Amphinomos le mendiant invente une histoire plus brève, puisqu'elle est résumée en trois vers, celle de son bonheur passé, terni par des actes criminels (18, 138-140).

Avec Pénélope, il refuse d'abord de raconter son passé. Mais il cède vite à son goût pour l'affabulation et donne une nouvelle version des aventures d'Ulysse Crétois, un guerrier passé par le pays d'Idoménée lors de sa navigation vers Troie et, en l'absence du roi, traité là pendant douze jours par Aithon (19, 172-202). Un chiffre inspire confiance, mais pour donner plus de crédibilité à son histoire, il fait une description des habits portés par Ulysse en Crète il y a vingt ans ; et Pénélope ne peut qu'en constater l'exactitude (3). Il n'empêche qu'un moment plus tard il invente une autre histoire, celle du passage d'Ulysse chez les Thesprotes, chez les Phéaciens et à Dodone, et des trésors qu'il a rapportés avec lui (19, 272-299). Comme toujours l'histoire contient des élé-

ments vrais, ici les Phéaciens et les trésors, mais le vrai mélangé au faux n'augmente pas la confiance méritée par ses paroles.

Avec Athéna elle-même il invente, bravant le risque de tromper une déesse. Débarqué de nuit par les marins phéaciens à Ithaque, il fabrique une fois de plus l'histoire d'un Ulysse Crétois : revenant de Troie la guerre finie, il serait passé par la grande île après avoir tué le fils d'Idoménée coupable d'avoir voulu lui dérober son butin troyen. Ce butin, il le rapporte aujourd'hui après avoir navigué en compagnie de marins phéniciens qui finalement, s'il faut l'en croire, l'ont débarqué dans la présente île - Ithaque - une île inconnue de lui.

Athéna n'est pas dupe. Les autres, Eumée, les prétendants, Pénélope le sont à des degrés divers ; ils ajoutent plus ou moins foi à des histoires plus ou moins vraies, et c'est ici que l'on mesure la différence avec les autres contes, énumérés dans le chapitre qui précède, ceux qui ne touchent pas au retour d'Ulysse envisagé à partir du moment où il revient de Troie avec sa flotte. Faits par Ulysse sur un passé connu par d'autres, faits par d'autres personnages sur le passé d'Ulysse à Ithaque avant la guerre ou à Troie, un passé que personne n'ignore, confirmés de temps en temps par une brève parenthèse d'Homère dans le récit des quarante jours, ils ne provoquaient pas la suspicion comme ceux du mendiant sur le retour d'Ulysse.

La prudence au milieu d'ennemis possibles ou déclarés veut de tels mensonges et la nature du personnage les multiplie. Mais il ne se dupe pas lui-même et, à condition de l'écouter attentivement, on peut apercevoir moins un aveu d'invention de sa part qu'un moyen discret et spirituel trouvé par le poète pour préciser un trait du caractère d'Ulysse tout en incitant à la méfiance sur ce qu'il conte.

Prudence et mensonge

En effet, le premier soir de son séjour chez les Phéaciens, il termine son premier conte en achevant pour Arétè l'histoire de sa rencontre avec Nausicaa : « Tout ce

que j'ai énuméré *là,* reine, malgré ma douleur, est conforme au vrai ». *Là* (4), donc par ailleurs, pas en dehors des circonstances qui peuvent être vérifiées si Arétè - comme elle ne manquera sûrement pas de le faire dès qu'elles seront tête à tête- interroge sa fille, ou même en questionne les servantes lavandières. Et le propos, de surcroît, laisse entendre que si la douleur n'empêche pas là de travestir le vrai, en d'autres cas elle justifie le mensonge.

Ainsi lorsqu'Ulysse achève son premier conte chez Alcinoos, il peut affirmer que tout ce qu'il raconte est vrai (7, 297), on le sait, et l'on peut en contrôler l'exactitude par le passage parallèle du récit du chant 6. Mais, immédiatement après, il dit à la reine Arétè que si, en arrivant près de la ville, il a refusé de suivre Nausicaa et son char comme elle l'avait invité à le faire, s'il faut l'en croire, c'est, s'il faut l'en croire aussi, à la fois par crainte et par *respect,* pour éviter la colère possible du père de la jeune fille (7, 306).

Or, ce qu'il raconte là à la reine est faux ; et la preuve en est fournie par la confrontation avec le récit qui, lui, ne trompe pas, parce qu'il est fait par Homère. Dans la réalité, c'est Nausicaa qui a voulu qu'en approchant des lieux habités, Ulysse cessât de la suivre ; elle redoutait le « qu'en dira-t-on ? », de la part des Phéaciens qui auraient pu voir dans le bel étranger un époux possible pour leur princesse et livrer leurs mauvaises langues à des commentaires malveillants (6, 273-284).

Par une telle confrontation d'un conte avec le récit, Ulysse est pris en flagrant délit de mensonge. Pourquoi ce mensonge ? Est-il dû seulement à un penchant naturel ? Nullement ; mais à un calcul. De même qu'il va cacher au roi et à la reine la nature de ses relations avec Calypso, il veut tout de suite, naufragé encore inconnu, prévenir ses hôtes en sa faveur, afin d'obtenir sans trop de peine les moyens de son retour. Il met en valeur sa courtoisie, son honnêteté d'homme bien élevé envers la fille du roi ; et il ne risque pas grand chose en dissimulant le vrai, ou une partie du vrai, car il a deviné, puis constaté, la pudeur de Nausicaa ; et il sait bien que si les

parents interrogent leur fille, elle n'osera pas leur dire tout ce qu'elle lui a dit.

Il n'a pas fini de contourner le vrai ni de jouer sur les mots. Au début du grand conte, une fois qu'il s'est nommé, il peut dire au roi et à la reine qu'il s'est refusé à Calypso (9, 29-36) parce que c'est partiellement vrai. Il avait envie de retrouver les siens et a refusé de devenir son époux. Mais il ne dit pas les nuits qu'il a passées avec la nymphe dans la grotte d'Ogygie, et nous en connaissons quelques-unes par le récit d'Homère, que son public phéacien, lui, ne connaît pas.

Puis, quand la fin du grand conte, lors de la seconde veillée chez Alcinoos, le ramène à son point de départ, l'île de Calypso, il ose déclarer que les « énoncés limpides », il lui déplaît de « les reprendre en mythes » (5). Le sens est clair : les « énoncés limpides », ou « histoires faciles à connaître », sont ici les faits de sa vie chez Calypso et nous les connaissons facilement par les passages parallèles (6) ; on les a entendus la veille dans le premier conte, on les a lus auparavant dans le récit homérique. Si Ulysse affirme qu'il n'aime pas en faire des contes, ou des mythes, c'est uniquement parce qu'il ne peut plus faire ici ces contes, ou ces mythes, maintenant qu'il est possible d'en contrôler l'exactitude.

Il avoue ainsi qu'il a forgé - dans le grand conte - des fables de ses aventures, lorsque le lecteur, ou l'auditeur, ne possède pas le moyen de les vérifier.

Témoins disparus

Cette importante constatation explique un trait particulier des aventures de son retour à partir du moment où il s'est trouvé seul avec l'ensemble de sa flotte. S'il se sépare alors des autres héros grecs, la guerre étant finie, il lui reste ses douze navires et tous ses compagnons.

Après le passage chez Eole, ils arrivent en vue d'Ithaque. Si l'on débarquait alors dans l'île natale, nous n'aurions pas la totalité des épisodes et le grand conte serait incomplet. Ulysse n'aurait pas à raconter l'histoire des Lestrygons, de Circé, la descente aux Enfers, ni les Sirènes, ni Charybde et Scylla, ni l'arrivée chez Calypso,

et il faut qu'il y arrive pour y séjourner longtemps et pour venir de là chez les Phéaciens. C'est toute la construction du poème qui serait à refaire sur des données différentes.

Il y a plus grave. Débarqué alors à Ithaque, non seulement Ulysse ferait - aux siens - un conte privé d'une bonne partie de ses intérêts, mais le conteur perdrait de sa liberté d'affabulation car il aurait près de lui des témoins gênants. Sans doute il en perd six dans la caverne de Polyphème, mais ce n'est pas assez. Homère a besoin qu'il les perde tous.

De l'aventure des Lestrygons seul réchappe le navire d'Ulysse. Chez Circé, Elpénor se tue en tombant de la terrasse du palais. Scylla fait périr six compagnons. Enfin, dans la tempête que Poseidon leur envoie quand les gens d'Ulysse ont dévoré les bœufs et vaches du Soleil, tous les coupables sont noyés, c'est-à-dire tous sauf Ulysse, qui arrive seul chez Calypso et par suite seul chez Alcinoos.

Il est évident qu'Ulysse aurait pu sans inconvénient avoir auprès de lui dans l'île d'Ogygie un certain nombre de compagnons ; là ne vivent que des femmes, Calypso et ses servantes, et ces compagnons auraient pu couler là, comme chez Circé, des jours faciles. Mais Ulysse aurait eu moins de mérite à supporter une solitude moins totale. Il n'aurait pas eu à construire seul son bateau et n'aurait pas tant souffert de la tempête en vue de la terre phéacienne. Il aurait manqué quelque chose à sa vertu d'endurance.

Ne nous égarons pas dans les éventualités. Avant ou après Calypso, peu importe. L'important est qu'il fallait faire ou voir périr tous les compagnons d'Ulysse pour qu'il débarquât seul au pays d'Alcinoos. Dès lors, il n'y a personne pour contester la véracité du grand conte. Et pour être certain que la chose soit comprise dans tout son jour, Homère y insiste dès les premiers vers de son récit, ainsi relié au conte dès le début du poème : « Hélas ! même à ce prix, tout son désir ne put sauver son équipage : ils ne durent la mort qu'à leur propre sottise, ces fous qui, du Soleil avaient mangé les bœufs » (1, 6-9).

Le poète revient sur le fait plein de sens d'une autre manière dans le conte que, la veille du dénouement, il met dans la bouche du mendiant rapportant pour Pénélope l'histoire d'Ulysse chez les Thesprotes, dont tous les éléments, on le constate, ne sont pas inventés : « Mais son brave équipage et son navire creux, il a vu tout sombrer dans les vagues vineuses quand, de l'île du Trident il revenait, maudit de Zeus et d'Hélios. Ses gens ayant mangé les vaches de ce dieu, pas un ne réchappa de la houle des mers ; seul, porté sur sa quille, Ulysse fut jeté aux bords des Phéaciens » (19, 273-279).

L'insistance d'Homère prouve parfaitement que la solitude d'Ulysse, à partir d'un moment quelconque de son retour, est un fait capital, nécessaire à l'unité du caractère de l'homme aux milles ruses, triomphant seul des épreuves accumulées sur ses épaules et seul à les raconter, nécessaire aussi à la construction du grand conte qui fait la soudure entre les années et les jours, depuis Troie jusqu'à Calypso.

Il reste une lacune à combler, entre Ogygie et Schérie, entre Calypso et Nausicaa.

NOTES DU CHAPITRE 4

(1) 14, 365 ; et Eumée dit plus loin au mendiant qu'il n'a pas cru l'histoire de l'Etolien qui aurait vu en Crète Ulysse radoubant ses vaisseaux pour regagner Ithaque (14, 379-385).

(2) Ulysse est dit πολυαινος, 12, 184. Dans l'*Iliade*, Thoas, chef des Etoliens, fils d'Andrémon, n'est pas inconnu ; mais rien n'est dit de la ruse d'Ulysse pour s'emparer de son manteau.

(3) 19, 225-248 et 255-257.

(4) « Là » traduit très exactement le démonstratif ταῦτα, 7, 296.

(5) 12, 453. Les mots grecs sont habilement choisis : αὖτις μυθολογεύειν et ἀριζήλως εἰρημένα. Il n'y a pas de raison valable pour donner au verbe μυθολογεύειν (employé deux fois par Homère, seulement ici et trois vers plus haut), un sens très différent de μυθολογεῖν. Même s'il signifie « raconter en détails », ces détails peuvent être superflus et inventés, et la déclaration d'Ulysse n'est pas moins pleine de sens. Victor Bérard a probablement tort de traduire l'adverbe et le verbe par le simple verbe « redire ».

(6) On verra au chapitre 5 ce qu'il faut entendre par « passage parallèle ».

CHAPITRE 5

LE LIEN ENTRE CONTE ET RÉCIT

On sait, comme on l'a vu au début du livre, que le retour d'Ulysse a duré de huit à neuf ans. La durée des événements relatés dans le grand conte chez Alcinoos est beaucoup moins longue, même si le nombre et la diversité des aventures semble avoir exigé un grand nombre d'années. Ulysse ne fait pas de comptes exacts ; mais il donne çà et là quelques indications utiles à cet égard : il est resté un an et un jour chez Circé, quatre jours chez les Cyclopes, un mois chez Eole, six jours chez les Lestrygons, un mois et six jours dans l'île du Soleil. Les jours divers qu'il passe à terre pour des chasses ou autres activités sont quatre. Si, en outre, on fait l'addition des jours comptés de tempête ou de navigation normale, on arrive au total de vingt-cinq. Ulysse donc, d'après ses propres déclarations, et il n'y a pas à douter qu'elles correspondent à la réalité parce qu'à la fois elles sont vraisemblables et demeurent dans un vague relatif, a mis un an et une centaine de jours pour naviguer de Troie jusque chez Calypso, et cette durée est celle des aventures du grand conte. La soustraction est facile : il manque environ sept années dans le calcul du temps qui sépare Ulysse à la fin des dix années de la guerre, de ses retrouvailles avec Pénélope.

Le grand conte conduit Ulysse de Troie à l'île de Calypso. Il est impossible qu'il s'ouvre de but en blanc dans le palais d'Alcinoos, parce que les usages de toute

bonne compagnie interdisent que l'hôte accueilli soit interrogé sans discrétion ni sans délais, sur son nom et sur son histoire, par celui qui l'accueille. Ulysse est d'abord questionné sur les circonstances de sa venue chez les Phéaciens, et c'est la raison pour laquelle un premier conte chez Alcinoos est nécessaire pour relier Schérie à l'étape précédente, celle d'Ogygie, l'île de Calypso, où la fin du grand conte a fait aborder Ulysse.

Le premier conte chez Alcinoos

Ce premier conte (1), indispensable à la construction du poème, diffère du grand par sa remarquable brièveté. Celui-ci s'étendait sur quatre chants, les chants 9 à 12 inclus, au soir du jour 33. Celui-là s'étend, la soirée précédente, sur cinquante-trois vers, de 7, 244 à 297. Il doit justifier en revanche les sept années qui nous manquent dans la durée du retour d'Ulysse.

Assurant la liaison entre le grand conte et le récit des quarante jours, ce conte court porte en soi deux éléments, celui qui appartient au récit d'Homère, et celui de l'histoire contée par Ulysse. Il est fait, par Ulysse, pour Alcinoos et Arétè *seuls,* car le lecteur ou l'auditeur de l'*Odyssée* en connaît déjà les péripéties, essentielles au poème, celles des derniers jours passés par Ulysse chez Calypso jusqu'à sa rencontre avec Nausicaa ; il les connaît par le récit homérique de la seconde partie du chant 5 et, en gros, du sixième chant.

Nous tenons là une cinquantaine de vers qui forment un ensemble extrêmement curieux, dont l'étude est capitale pour saisir la façon dont l'*Odyssée* a été construite, parce que, si une partie de ces vers fait doublet avec la fin du chant 5 et presque tout le chant 6, dans le récit, une autre fait doublet avec la fin du chant 12, dans le conte.

Il convient d'examiner de près ce double parallélisme parce qu'il révèle une main experte à lier avec une sûreté remarquable, mais à peine visible, les deux éléments fondamentaux du poème, le récit et le conte, l'écrit d'Homère et la parole d'Ulysse, les jours et les années, plus exactement quelques-uns des quarante jours de l'*Odyssée* et les longues années qui les précèdent.

1° Le premier conte, court, s'achève par trente-six vers dans lesquels Ulysse raconte au roi et à la reine des Phéaciens ce qu'Homère a déjà relaté dans son récit, de 5, 288 à la fin du chant 5 et au-delà, en des passages épars du chant 6 jusqu'en 6, 311, c'est-à-dire encore de l'aurore du jour 8, où Ulysse se réveille aux côtés de Calypso, jusqu'au coucher de soleil du jour 32 lorsqu'Ulysse, après avoir longé avec Nausicaa le bois sacré d'Athéna, fait sa prière à la déesse. Les trente-six vers résument donc à peu près la valeur d'un chant du récit.

Il convient de regarder les choses de près. Les trente-six vers en question peuvent se diviser en deux parties inégales, 23 d'une part, 13 de l'autre. Citons d'abord les vingt-trois premiers vers : « Lorsque s'ouvrit le cours de la huitième année, soit par l'ordre de Zeus, soit qu'eût changé le cœur de Calypso, c'est elle qui, soudain, me pressa de partir. Alors, sur un bateau de poutres assemblées, elle me mit en mer, après m'avoir comblé de pain et de vin doux et m'avoir revêtu de divines étoffes. Elle me fit souffler la plus tiède des brises, un vent de tout repos. Je voguai dix-sept jours sur les routes du large : le dix-huitième enfin, j'aperçus votre terre, ses monts et ses forêts ; j'avais la joie au cœur ! Mais, dans mon triste sort, je devais rencontrer encore tant de misères que l'Ebranleur du sol allait me susciter ! Jetant sur moi les vents pour me fermer la route, Poseidon souleva une mer infernale. J'eus beau gémir, crier ! la vague m'enleva du bateau ; la rafale en dispersa les poutres ; je me mis à la nage et, sur le grand abîme, je m'ouvris le chemin, tant qu'enfin, sur vos bords, le vent qui me portait et les flots me jetèrent. J'allais y prendre pied quand, de toute sa force, en un lieu sans douceur, la vague me lança contre la grande roche. Puis la mer me reprit ; je dus nager encore jusqu'à l'entrée du fleuve, et c'est là que l'endroit me parut le meilleur : pas de roche, une plage abritée de tout vent. J'y tombai, défaillant. Et je vis arriver la nuit, l'heure divine » (2).

Ces vingt-trois vers répètent, dans la bouche d'Ulysse, ce que nous savons déjà par Homère, les aventures

d'Ulysse depuis l'aurore du jour 8 jusqu'à la tombée de la nuit à la fin du jour 31, c'est-à-dire le départ de chez Calypso, l'heureuse navigation par un vent favorable, la tempête déchaînée par Poseidon, la dislocation du bateau, la nage du naufragé, le ressac sur les rochers, l'embouchure de la rivière où Ulysse peut enfin toucher terre, épuisé.

Homère s'amuse même à répéter presque mot pour mot ses vers sur le moment et le lieu qui ont le plus marqué dans le souvenir du héros, ceux du salut. Ulysse arrive à la bouche du fleuve dont les eaux douces lui semblent merveilleuses au sortir de la mer et de la tempête : « et c'est là que l'endroit lui parut le meilleur : pas de roche, une plage abritée de tout vent ». Seul change le pronom personnel parce que ce n'est pas le même homme qui parle : « et c'est là que l'endroit *me* parut le meilleur » dit naturellement Ulysse (5, 442 ; 7, 281-282).

Il est évident, et tout à fait normal, qu'Ulysse apporte quelques modifications au récit d'Homère. Le poète connaît mieux que personne la mission d'Hermès venu signifier à Calypso la volonté de Zeus qu'elle renvoie Ulysse. Mais Ulysse l'ignore ; il n'a pas vu Calypso accueillir Hermès dans sa grotte puisqu'il était alors sur le cap, en train de pleurer en regardant la mer. Même si la scène de jalousie que la nymphe lui a faite a pu éclairer un homme habile à sonder les cœurs, il a le droit de dire que sa libération est due soit à un ordre de Zeus, soit au cœur changé de Calypso ; il reste, pour ses auditeurs, dans un vague prudent.

Mais comme il abrège nécessairement le récit d'Homère, il est forcé qu'il ne donne pas tous les détails, et il n'est pas sans intérêt de remarquer ce qui est supprimé. Ulysse passe sous silence toutes les interventions divines, pourtant décisives, en sa faveur. Tout l'épisode d'Ino-Leucothée venant à son secours et lui sauvant la vie dans la tempête est omis. Omises également toutes les initiatives d'Athéna venue d'abord barrer la route aux vents, donner ensuite au naufragé l'idée d'agripper un rocher. Rien n'est dit non plus de la prière, exaucée, au

dieu du fleuve qui offrit au malheureux « le salut sur la grève avançante » (3).

Pourquoi ces suppressions ? D'abord, évidemment, pour ne pas répéter outre mesure ce qui est déjà su ; et le résumé est si habilement fait qu'il ne tue pas l'intérêt. Ensuite, et surtout, sans que l'on puisse l'incriminer exactement de mensonge, Ulysse cherche à se donner, aux yeux du roi et de la reine ses hôtes et protecteurs, le mérite de s'être tiré tout seul, par son courage, des périls de la mer, sans le secours d'aucun dieu. Peut-être commet-il une erreur en ne cachant pas au roi d'un peuple de marins - mais pouvait-il cacher la chose, évidente ? - qu'il avait encouru la colère de Poseidon ; en tout cas il la rachète en insinuant qu'il avait été délivré de Calypso parce que Zeus s'intéressait à son sort.

Bien qu'il soit un résumé, le passage confirme exactement le calcul des jours : les dix-sept jours du vent favorable, les deux jours de la tempête, si bien que les vingt-trois vers envisagés s'insèrent parfaitement dans le cadre des jours du récit, de 8 à 31.

Citons en second lieu les treize vers qui sont les derniers du conte court. La nuit est venue, on le sait, et Ulysse poursuit : « Je sortis de ces eaux que vous donnent les dieux et puis je fus dormir en haut, sous les broussailles, dans un lit de feuillée, où le ciel me plongea en un sommeil sans fin. Durant toute la nuit, en dépit de l'angoisse, et le soleil levé, et jusqu'au plein midi, je dormis sous mes feuilles ; ce doux sommeil ne me quitta qu'au jour penchant ; c'est alors que je vis ta fille et ses servantes qui jouaient sur la grève ; elle semblait une déesse au milieu d'elles. Je l'implorai : qu'elle eut de raison, de noblesse ! Je n'osais, de son âge, espérer cet accueil : trop souvent, la jeunesse a la tête si folle ! Mais elle me donna tout ce qu'il me fallait, du vin aux sombres feux, du pain, un bain au fleuve, les habits que voilà » (7, 284-296).

Ces vers sont le doublet de la suite du récit homérique, à peu près toute la matière du chant 6, sauf naturellement tout ce qu'Ulysse ne peut savoir de Nausicaa avant sa

rencontre avec elle ; mais il élague plus que précédemment. Il dit simplement son sommeil prolongé jusqu'à l'après-midi du jour 32, le cri au jeu de la balle qui le réveille, et l'essentiel des événements de la fin du jour, jusqu'au coucher de soleil (6, 321) lorsqu'après avoir suivi la jeune fille il s'arrête au bois d'Athéna aux portes de la ville, laisse Nausicaa rentrer seule chez elle avant de pénétrer à son tour dans ce palais où l'accueillent le roi et la reine. Comme dans le groupe de vers précédent, la correspondance du résumé avec le récit homérique est parfaite, et Ulysse peut terminer son premier conte par ces mots : « Telle est la vérité, que, malgré ma tristesse, je tenais à te dire » (7, 297).

Oui, la vérité, mais avec les réserves faites plus haut. Si la vérité n'est pas tout à fait entière pour le lecteur, elle l'est au moins pour Alcinoos et son épouse car, s'ils veulent vérifier, se dit Ulysse, ils peuvent interroger leur fille ; et l'interrogatoire sera sans danger puisque Nausicaa ne sait rien d'autre sur lui que ce qu'il lui a dit, et rien d'autre sur le reste que ce qu'elle lui a dit, donné et conseillé. Elle ne peut que confirmer les paroles d'Ulysse.

Cet ensemble des trente-six vers qui constituent, en deux parties, la fin du premier conte, court (7, 261-297), avec leur double doublet, ont pour objet d'accrocher le conte au récit qui précède, celui des chants 5 et 6 ; ils se lient à ce que nous savons déjà, mais l'opération est conduite avec tant de discrète habileté, une distribution si parfaitement dosée des nouvelles à l'adresse des auditeurs du conte, que tout semble naturel, que rien ne cause une gêne à qui que ce soit, en quoi que ce soit.

L'harmonie n'est pas encore complète. Il reste une obligation impérieuse pour Ulysse et pour son poète ; et elle met en lumière un second parallélisme. Il est en effet nécessaire d'accrocher le conte court au grand conte, c'est-à-dire de relier deux trajets : le trajet d'Ogygie à Schérie et le trajet de Troie à Ogygie. Sinon, il y aurait, pour Alcinoos et Arétè, un trou dans le retour d'Ulysse ou plutôt dans les aventures du naufragé inconnu.

A cette nécessité répondent les dix-sept premiers vers du conte court. Il convient de les citer, en troisième lieu,

comme les derniers : « Loin d'ici, dans la mer, gît une île océane, qu'habite Calypso, la déesse bouclée à la terrible ruse ! Personne des mortels ni des dieux ne fréquente cette fille d'Atlas ; pour mon malheur, un dieu me mit à son foyer. J'étais seul, puisque Zeus, de sa foudre livide, en pleine mer vineuse, avait frappé et mis en pièces mon croiseur. Mon équipage entier de braves était mort ; j'avais noué mes bras à la quille de mon navire aux deux gaillards ; j'avais flotté neuf jours ; le dixième, les dieux m'avaient, à la nuit noire, jeté chez Calypso, la terrible déesse, en son île océane. Cette fille d'Atlas m'accueillit, m'entoura de soins et d'amitié, me nourrit, me promit de me rendre immortel et jeune à tout jamais ; mais, au fond de mon cœur, je refusai toujours. Je restai là sept ans, sans bouger, sans cesser de tremper de mes larmes les vêtements divins qu'elle m'avait donnés » (7, 244-260).

Adressés à Alcinoos et Arétè, ces dix-sept vers résument d'avance, en les annonçant, les quarante-sept vers de la fin du grand conte (12, 407-453). Dans cette fin, Ulysse donne au roi, à la reine, et aussi aux nobles Phéaciens ses auditeurs, beaucoup plus de détails qu'il ne l'avait fait la veille, dans la veillée du jour 32. Il colore de pittoresque son histoire. Il ajoute un second passage à Charybde et à Scylla. Il relate comment furent dévorés les bœufs et les vaches du Soleil, décrit les neuf jours de tempête dont il fut le seul à se tirer vivant, et son arrivée la dixième nuit dans l'île de Calypso. Dans ces derniers vers du grand conte, où son effort est visible pour se renouveler et pour captiver son public, il n'est pas nécessairement plus véridique que dans le début du premier conte, et c'est peut-être justement ce que le poète veut suggérer puisqu'ici encore il insiste sur la disparition des témoins. Quant aux deux vers de la fin, ils contiennent cette déclaration déjà remarquée pour sa richesse de sens : « Les énoncés limpides, il me déplaît de les reprendre en mythes » (12, 452-453). Et ce qui a été dit avec limpidité l'a été à la fois par Homère et par Ulysse dans le récit des chants 5 et 6 et dans le premier conte.

Toute solution de continuité a disparu dans l'histoire

du retour. La dernière lacune est comblée, la soudure est parfaite. Les faits relatés dans le premier conte le sont aussi dans le récit et s'accordent entre eux avec un naturel parfait, parce qu'il y a identité de matière. D'autre part, le grand conte, dit par Ulysse alors connu de ses auditeurs, est préparé et introduit par le premier conte, dit par Ulysse encore inconnu, et ce conte est lui-même solidement lié au récit fait par Homère parce qu'il y a encore identité de matière. Ainsi les deux contes, le long et le court, sont accrochés entre eux comme ils le sont à l'action des quarante jours. Tout se tient. Aux deux extrémités se trouvent le point de départ, avec le départ de chez Calypso, et le point d'arrivée, avec l'arrivée chez Calypso.

Un schéma sera utile pour mettre cette construction sous les yeux ; elle n'est compliquée qu'en apparence :

A) *Départ de chez Calypso* : décidé dans la seconde assemblée des dieux, il est relaté d'abord nécessairement dans le récit, mais Ulysse y revient dans son premier conte :

doublet
- Récit : 5, 228-593, et *passim* dans le chant 6 jusqu'à l'épisode de Nausicaa inclus.
- Fin du premier conte : 7, 261-297.

Ulysse inconnu doit terminer par là son histoire pour Alcinoos et Arétè.

B) *Arrivée, chez Calypso,* d'Ulysse, seul rescapé. Cette arrivée ne peut figurer dans le récit puisque celui-ci prend Ulysse à son départ de chez la nymphe. Pour remonter plus haut, en vertu de la loi de succession, il faut les contes :

doublet
- Début du premier conte : 7, 244-260 (Ulysse inconnu doit commencer par là son histoire pour Alcinoos et Arétè).
- Fin du grand conte : 12, 407-453 (Ulysse connu termine son long conte avec plus de détails que dans le précédent, mais sans insister parce qu'il sait qu'il se répète).

Calypso, on le constate, n'est pas seulement, à l'origine de l'action de l'*Odyssée,* la nymphe dont parlent Protée, Ménélas, Athéna, Homère lui-même, parce qu'elle retient encore Ulysse d'une captivité que les dieux estiment avoir assez duré (4). Elle est, par la place qu'elle occupe dans les contes et dans le récit, la pièce maîtresse de la construction du poème.

NOTES DU CHAPITRE 5

(1) On a vu, au chapitre 3, qu'il était amorcé en 6, 170-172, comme le grand l'était quelques vers auparavant, en 6, 162-165.

(2) A part quelques détails, notamment là où il a le tort de ne pas traduire par les mêmes mots que répète Homère intentionnellement, la traduction est celle de Victor Bérard.

(3) 5, 382-387 ; 427-430 ; 437 ; 445-453.

(4) 1, 14 ; 4, 557-558 ; 498.

CHAPITRE 6

CALYPSO

Si le premier conte est lié au second et si tous les deux sont liés entre eux par l'identité de matière, la personne de Calypso fait un lien d'une autre sorte, un lien vivant entre la vérité du récit et le merveilleux du conte.

La nymphe touche au vrai du récit parce que, tout en jouant un rôle dans le premier conte qui relate, pour Alcinoos et Arétè, les dix-neuf jours de la vie d'Ulysse traversant la mer d'Ogygie à Schérie (25 vers, de 7, 244 à 269), elle tient une place importante dans le récit (les 227 premiers vers du chant 5). On y voit la fin du séjour d'Ulysse chez elle, les cinq derniers jours sur terre (jours 7 à 11), les dernières nuits passées dans l'île, qui seront suivis des douze jours d'une traversée d'abord heureuse et finalement tragique (jours 12 à 31).

Calypso touche au merveilleux du grand conte en figurant à sa fin : Ulysse, achevant l'histoire du retour, revient au point de départ de son conte, exposé la veille ; il touche terre à Ogygie, après neuf jours passés sur les flots, ayant perdu le reste de ses compagnons, la dixième nuit.

La chronologie, parfaitement exacte dans le récit, on l'a vu, quand il s'agissait du décompte des jours (les dix-neuf jours de 12 à 31), est ici un peu vague. Uniquement relative, elle est dépourvue de base fixe, parce que nous sommes dans le conte.

Mais elle devient précise sur une échelle plus vaste, dans le calcul des années. Ici se pose le problème de la durée du séjour d'Ulysse chez Calypso, et nous savons déjà, comme on l'a vu plus haut, qu'Homère a un trou de sept ans à boucher dans le retour de son héros.

Par un curieux renversement des choses, le récit, sur le calcul des années, est moins précis que ne l'est le conte. Dès l'ouverture de l'*Odyssée,* on pressent qu'Ulysse est resté de longues années à Ogygie : tous les Grecs réchappés de la guerre, c'est-à-dire les héros principaux, sont, nous dit Homère dès le prélude, rentrés au foyer, sauf Ulysse. Cependant, pour lui, le cycle des années voulues par les dieux pour son retour, est révolu (1). Les années. Combien d'années ?

Les sept ans

La réponse n'est donnée que beaucoup plus tard dans le poème, et par Ulysse lui-même dans son premier conte, où il affirme qu'il dit vrai : « Je restai là, dit-il, pour répondre à la question d'Arétè, sept ans sans bouger », et il ajoute : « Lorsque s'ouvrit le cours de la huitième année... alors, elle me pressa de partir » (2). C'est donc au bout de sept ans passés dans l'île d'Ogygie, à l'en croire, que Zeus envoya l'ordre à Calypso de le renvoyer dans son foyer.

Ce chiffre est-il vrai ? On peut en douter par principe puisqu'il est donné dans un conte. Pourquoi sept ans ? Victor Bérard, dans sa note sur 7, 259, trouve un sens « quasi biblique » à ce qu'il appelle cette « semaine d'années » et précise que dans les épopées chaldéennes on compte par sept. Mieux vaut se tourner vers Homère pour comprendre le sens de ce nombre. Veut-il souligner la longue durée de l'indifférence ou du ressentiment des dieux, la longue durée des épreuves d'Ulysse loin des siens ? Faut-il sept ans pour que Zeus prenne en pitié le malheureux et mette un terme aux souffrances de la nostalgie ? Faut-il sept ans pour qu'Athéna, qui n'oublie jamais son protégé, obtienne de Zeus qu'il envisage d'ordonner à Poseidon d'apaiser sa colère contre Ulysse, jugé coupable envers lui dans deux affaires, celle du

Cyclope et celle des troupeaux du Soleil ? Ces raisons sont logiques, conformes aussi aux sentiments humains des dieux, et Homère aurait aussi bien pu choisir un autre chiffre donnant une impression de durée si elles étaient les seules.

En fait, nous savons qu'il a besoin de sept ans pour combler une lacune dans les années du retour. Mais il y a plus. Sans ces sept ans l'édifice de l'*Odyssée* vacille, car ces sept ans sont indispensables aux quarante jours : les deux durées ne vont pas l'une sans l'autre.

Supposons qu'Ulysse ait séjourné un an seulement chez Calypso, comme chez Circé, Nausicaa serait trop jeune pour que sa rencontre avec lui offre quelque intérêt. Mais Homère aurait naturellement dû la faire naître sept ans plus tôt. Ce n'est pas de ce côté là que les années comptent, mais du côté de Télémaque, dont la naissance ne peut être l'objet d'aucun coup de pouce.

Il est en effet nécessaire que Télémaque, né quelques mois avant le départ d'Ulysse pour la guerre de Troie, ait eu le temps de vieillir suffisamment. Le séjour de son père un an chez Circé, même additionné de la centaine de jours que l'on peut dénombrer dans le grand conte, ne suffit pas, il s'en faut de beaucoup, pour lui donner l'âge requis par les besoins du poème.

Sans Calypso, Télémaque aurait une douzaine d'années le premier jour de l'*Odyssée*. Il serait incapable d'affirmer une autorité naissante devant sa mère, pas davantage devant les prétendants ; il ne serait pas pour ceux-ci un danger justifiant leur dessein de le tuer ; il serait incapable de faire le voyage de Sparte, même avec un certain nombre de compagnons ; il serait moins capable encore d'aider son père à exécuter sa vengeance.

Une solution de principe, pour vieillir le jeune homme, aurait été, évidemment, de le faire naître sept ans plus tôt. Mais cette solution, en admettant qu'Homère l'ait envisagée, n'était pratiquement pas possible. Car le père et le fils se seraient bien connus avant la guerre et le fils se souviendrait sans doute assez bien du père pour que la scène émouvante de la reconnaissance dans la cabane

d'Eumée fût tout à fait naturelle. Et si l'on estime que Télémaque n'avait plus de raison, étant plus vieux, de reconnaître son père que n'en eut Pénélope, qui connut mieux Ulysse, il reste que, plus mûr, il ne serait sans doute pas resté un mois paralysé dans le palais de Ménélas et d'Hélène, oublieux de sa mission. De toute façon, en le saisissant au passage de l'état d'adolescent à celui d'homme, Homère lui confère un intérêt dramatique et touchant dont il aurait eu tort de priver son public.

Pour que Télémaque ait une vingtaine d'années dans l'*Odyssée* des quarante jours, il faut qu'Ulysse soit resté caché aux yeux de tous chez la déesse dont le propre est de « cacher », et cela pendant sept ans. C'était la solution la plus naturelle et la plus pratique pour le poète. Car s'il avait allongé quelque autre partie de l'histoire du retour, chez Circé, chez Eole, chez les Cyclopes, ou ailleurs, Ulysse aurait eu encore à ses côtés des compagnons qu'il aurait fallu faire agir. Il était plus facile qu'il fût seul pour être vieilli de sept ans face à face avec une immortelle, dont il avait refusé l'immortalité.

C'est ici que l'on aperçoit le plus nettement la main de l'architecte et sa dextérité dans la construction des parties de son édifice ; et cet homme de l'art, même s'il emploie des légendes préexistantes, est le même qui organise, avec l'habileté que l'on a vue, la trame des jours, et qui fait l'addition des épisodes antérieurs plus longs. Celui qui oblige Ulysse à patienter sept ans chez Calypso est nécessairement l'auteur du récit des quarante jours, puisque ces quarante jours ont, avec le personnage indispensable de Télémaque, besoin de ces sept ans.

Dans la composition de l'ensemble, récit et contes sont inséparables ; et si l'on veut bien observer que le chiffre de sept ans n'est pas donné par le récit mais par le premier conte, lui-même inséparable du grand qu'il est chargé d'introduire, on est en droit de conclure que l'auteur des contes est celui du récit. Homère invente sept ans chez Calypso parce qu'il a besoin d'eux pour une donnée essentielle à son récit : invention calculée, mais commode à placer puisqu'il suffisait d'un seul mot, mis

dans un seul vers, pour allonger l'épreuve d'Ulysse chez la nymphe d'Ogygie et, du même coup, pour vieillir Télémaque.

Une autre mention des sept ans, située maintenant dans le récit, mérite une égale attention. Ménélas rapporte à Télémaque les propos de Protée. Le dieu marin lui a dit, en Egypte, que, des héros grecs réchappés de la guerre, deux ont péri lors de leur retour au pays. Un troisième, encore en vie, « est retenu par la vaste mer » (3). Les deux premiers sont Ajax et Agamemnon. Tout de suite, on devine sans peine que le troisième, non encore nommé, sera Ulysse. Ménélas a repris les termes mêmes dont Athéna s'était servie avec Télémaque (1, 197). Si la déesse, sous les traits de Mentès, a suggéré au jeune homme qu'Ulysse pouvait être retenu de force par quelque peuple sauvage et intraitable, afin de n'avoir pas à nommer Calypso devant lui, Ménélas, par l'expression reprise, fait croire à son hôte qu'Ulysse, « retenu par la mer », est empêché de naviguer vers Ithaque par quelque longue tempête voulue par son ennemi Poseidon.

Or nous savons, par Ménélas lui-même (4, 82), qu'il a mis sept ans à revenir de Troie, via Chypre, la Phénicie et l'Egypte, jusqu'à son palais de Sparte. Ulysse étant lui-même resté sept ans chez Calypso, une simple addition suivie d'une soustraction montre que, au moment où Protée parlait à Ménélas, Ulysse était peut-être bien « retenu par la mer », mais plus par la faute d'une déesse marine que par une tempête.

Homère a-t-il voulu tromper le lecteur en mettant sur les lèvres de Ménélas une expression trompeuse ? Non, puisqu'il a eu le soin, dès le début du poème, de nous apprendre lui-même que c'est Calypso qui « retenait » Ulysse (1, 14), et il a précisé, quelques vers plus loin, en 1, 50, qu'Ulysse était retenu « dans une île enveloppée de flots ».

Pourquoi donc Ménélas emploie-t-il, lui, une expression équivoque, à double sens ? C'est parce qu'il s'adresse à Télémaque. Protée, s'adressant à Ménélas, a nécessairement nommé Calypso, mais Ménélas a eu la

délicatesse, semblable à celle d'Athéna, de ne pas révéler à brûle-pourpoint, au fils, que le père vivait avec une nymphe et chez elle. Il ne donne les noms d'Ulysse et de Calypso que cinquante vers plus loin. Il fallait préparer Télémaque à la joie de savoir Ulysse vivant, à l'inquiétude de le savoir auprès d'une femme. Et nous n'avons aucune raison de douter que les sept ans du conte, confirmés par les sept ans du récit, ne soient de la même main.

L'âge et les larmes d'Ulysse

Trait de la personnalité d'un personnage, union du conte et du récit, on ne sent pas seulement la baguette d'un poète magicien, mais son art de créer pour Ulysse des aventure harmonisées au caractère du héros, sans cesser d'être piquantes. Touchant terre à Ogygie avec sept ans de moins qu'à l'ouverture de l'*Odyssée* au premier chant, Ulysse, à l'insu des siens, plaît à Calypso comme il a plu à Circé.

Les vers initiaux du poème donnent un fait : Calypso le retenait, brûlant qu'il fût son mari (4). Pour le conserver, nous l'apprenons aussi bien par le récit que par le conte, elle lui promettait ou lui proposait l'immortalité (5). A-t-il cédé à la jolie déesse ? Non, si l'on en croit ce qu'il dit à trois reprises chez les Phéaciens, mais jamais devant Nausicaa.

Dans le premier conte, à Alcinoos et Arétè il apprend l'existence d'une « île océane qu'habite Calypso, la déesse bouclée à la terrible ruse », et il ajoute : « Personne des mortels ni des dieux ne fréquente cette fille d'Atlas » (6).

Dans le grand conte, Ulysse reprend le récit du premier chant encore incomplet et, cette fois, à la première personne, dit : « Calypso me retenait..., brûlant que je fusse son mari » (7). Si la déesse brûle de l'avoir pour mari, si c'est elle qui retient Ulysse, ceux qui entendent de telles paroles doivent nécessairement conclure qu'Ulysse se refuse, qu'il ne veut pas se lier avec la nymphe.

Et c'est précisément l'impression qu'il créait dans le premier conte, quand il disait : « Pendant sept ans, con-

tinuellement, de mes larmes, je trempais les vêtements que m'avait donnés Calypso » (7, 259-260).

Visiblement, en faisant croire à la plus vertueuse des conduites, Ulysse veut provoquer l'estime de ces Phéaciens dont il ignore tout et dont le puritanisme possible risque de le priver de ce qu'il attend d'eux s'il ne mérite pas leur estime. Mais on doute encore ici qu'il dise la vérité, du moins la vérité entière. A-t-il réellement versé des larmes pendant sept années consécutives ? N'a-t-il jamais été consolé ?

Déjà on avait sujet d'être porté au doute par une expression équivoque employée par lui devant le roi et la reine. Il leur a dit qu'il fut accueilli par la déesse dont il laisse échapper alors, comme avec un certain regret en évoquant son souvenir, qu'elle avait de jolies boucles. « La déesse me prit, dit-il, et m'entourait de soins et d'amitié », et le verbe qui désigne l'amitié désigne aussi l'amour (8). Et d'autre part ce n'est nullement un hasard si Calypso se fait valoir aux yeux d'Hermès dont elle redoute la mission - il vient lui enlever Ulysse - et veut peut-être ainsi provoquer son indulgence en employant le même verbe qui, tout en étant équivoque, peut être pris dans un sens pour elle favorable (5, 135). Son cœur féminin a de telles sinuosités.

Il ne faut donc pas interroger les contes sur ce chapitre. A eux seuls ils ne disent pas tout. La réponse est donnée par le récit qui, lui, enlève toute espèce de doute. Lorsqu'Hermès lui a signifié l'ordre de Zeus de libérer Ulysse, Calypso va le chercher et le trouve assis face à la mer, sur un cap. Il est en larmes. Il pleure évidemment parce que le spectacle de la mer avive en lui le désir de revoir son île natale. Mais Homère ne cache pas la réalité en ajoutant cette précision pleine de sens : Ulysse pleure sur son retour parce que la nymphe ne lui plaît *plus* (9). Si elle a cessé de lui plaire, c'est qu'auparavant il la trouvait à son goût.

La nuit, cependant, il allait s'étendre auprès d'elle. Homère peut dire qu'elle le voulait tandis que lui ne le voulait, ou ne la voulait pas (10), mais, après ce que l'on

peut appeler une « scène de ménage » - amantium irae - vient la réconciliation. Le soleil se couche. Le crépuscule tombe. Ulysse et Calypso se couchent aussi, « rentrés sous la voûte, au profond de la grotte et restant dans les bras l'un de l'autre à s'aimer » (5, 226-227). Ce n'est pas leur dernière nuit puisqu'il faut encore quatre jours pour construire le navire nécessaire au départ.

Quatre jours signifient quatre nuits encore, au terme desquelles Calypso baigne Ulysse et le revêt d'habits à la douce senteur. N'est-ce pas suggérer que ces quatre nuits suprêmes avant la séparation furent des nuits d'amour ?

C'est pourquoi, s'il est bien vrai que la déesse ne plaît plus à Ulysse lorsqu'on le voit contempler l'infini de la mer, la réalité porte à croire qu'il n'y a pas de longues années que la nymphe, qui ne vieillit pas, a cessé de plaire à Ulysse, tandis que, de son côté, Pénélope prend des rides.

La toile de Pénélope

Une fois de plus, on le constate, le conte n'est pas indépendant du récit. Tous deux, étroitement liés, se complètent et l'examen des moments et des temps qu'ils permettent ou qu'ils imposent est important pour quiconque étudie la construction du poème. Si l'on s'intéresse à ce qui se passe à Ithaque, du côté de Pénélope, pendant ce temps d'amour et de rupture à Ogygie, on constate qu'Homère met trois fois l'accent sur une date particulière ; cette date importe au récit mais, comme elle fait remonter à une époque antérieure à l'action, il ne peut la donner lui-même, en vertu de la loi de succession : il la fait donner, successivement, par trois personnages.

D'abord par le chef des prétendants, Antinoos, et c'est normal puisqu'il est la première victime des dédains de Pénélope : « Voilà déjà trois ans, dit-il à Télémaque, en voici bientôt quatre, qu'elle va, se jouant du cœur des Achéens... Tu sais l'une des ruses qu'avait ourdies son cœur » (2, 89-93). Il explique au jeune homme le stratagème de la toile tissée le jour et défaite la nuit à la lumière des torches. Avec une rage insistante, il revient sur le nombre des années que réussit la ruse : « Trois années

son secret dupa les Achéens. Quand vint la quatrième, à ce printemps dernier, nous fûmes avertis par l'une de ses femmes, l'une de ses complices... Et si, bon gré mal gré, elle dut finir, c'est que nous l'y forçâmes » (2, 89-110).

En second lieu, à Ulysse débarqué à Ithaque par les marins phéaciens, Athéna donne d'autres précisions, qui complètent l'histoire précédente où tout n'était pas dit sur le moment où les prétendants se sont déclarés ouvertement. « Ulysse aux mille ruses, dit la déesse qui sait employer à propos les épithètes, songe à tourner tes coups sur ces gens éhontés qu'on voit, depuis trois ans, usurper ton manoir et, courtisant ta femme, en apporter le prix » (13, 377-378). Il est alors clair que la ruse de Pénélope date du moment où les prétendants abhorrés ont commencé à faire leur cour.

Enfin Pénélope elle-même, la plus qualifiée en la matière, s'entretient avec le mendiant inconnu qui lui inspire une certaine confiance bien qu'il ait refusé de dire son nom. Elle lui expose les raisons de sa douleur, relate les impatiences des prétendants, ses ruses pour les tromper, et Homère lui fait répéter exactement les paroles d'Antinoos à Télémaque, mais à la troisième personne (11). Elle confirme donc la date qui nous intéresse. La toile est tissée puis défaite depuis trois ans, et c'est au printemps dernier, donc environ six mois avant le commencement des quarante jours, que les prétendants ont fait cesser la ruse de Pénélope, sans mettre un terme à des prétentions vieilles de trois ans et demi.

Ce chiffre de trois ans et demi peut fort bien être dû au hasard. Il peut également s'expliquer par un calcul, puisqu'il est la moitié de sept. De toute façon, puisqu'Ulysse est demeuré sept ans à Ogygie, au moment même où Pénélope entreprenait de repousser les avances des prétendants, Ulysse, de son côté, acceptait depuis trois ans et demi les faveurs de Calypso.

Une opposition si éloquente fait un lien de plus pour assembler les diverses parties d'un édifice dont Calypso est la clé de voûte. Elle signifie un besoin comme elle découvre une intention. Elle révèle un auteur qui sait cal-

culer les temps et préside à la construction de l'*Odyssée*. Il faut un même poète pour dessiner, de deux manières complémentaires, le conte et le récit, et le même double personnage de Calypso. Il combine les années et les jours et fait concorder les dates. Mais il n'est pas seulement un assembleur, un rhapsode, un couturier. Il ne rapetasse pas ; il construit. Il donne à ses personnages des traits vivants et justes et fait concorder également les caractères. Il est donc un créateur. Il est doté d'une personnalité, dont on aimerait pouvoir découvrir, sous le mystère qui l'entoure depuis des siècles, quelques traits à leur tour.

NOTES DU CHAPITRE 6

(1) *ἔτος ἦλθε περιπλομένων ἐνιαυτῶν*, 1, 16.

(2) 7, 259-261, avec les mots repris du récit, mais cette fois avec des chiffres : *ἑπτάετες ... ὄγδοόν μοι ἐπιπλόμενον ἔτος ἦλθε.*

(3) *κατερύκεται εὐρέι πόντῳ*, 4, 498.

(4) *τὸν δ'... ἔρυκε ... λιλαιομένη πόσιν εἶναι*, 1, 13-15.

(5) Dans le récit Calypso dit à Hermès : *ἕ φάσκον θήσειν ἀθάνατον*, 5, 135-136 ; dans le premier conte, Ulysse dit : *ἠδέ μ' ἔφασκε θήσειν ἀθάνατον*, 7, 256-257.

(6) 7, 244-248. On notera *οὐδέ τις αὐτῇ μίσγεται* parce que le *οὐδέ τις* semble désigner discrètement et spirituellement le *οὖτις* que sera Ulysse chez Polyphème, et surtout à cause de l'équivoque sur le sens du verbe *μίσγεται* (mélanger), qui peut signifier aussi bien « ne fréquente » que « n'a commerce ».

(7) 9, 29-30. Homère joue aussi sur les verbes de la captivité d'Ulysse, *ἴσχειν*, 4, 558 ; 5, 15, synonyme de *ἐρύκειν* ou *κατερύκειν*, 1, 55 ; 4, 552 et ici, 9, 29. Voir ci-dessus la note 3.

(8) 7, 255-256... *ἥ με λαβοῦσα ἐνδυκέως ἐφίλει*. Ce dernier verbe, avec ses deux sens, est équivoque, et l'adverbe qui l'accompagne désigne le soin, avec les notions accessoires de gentillesse et de persévérance : cf. P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique,* s.u. *ἐνδυκέως*.

(9) *ἐπεὶ οὐκέτι ἥνδανε Νύμφῃ*, 5, 152.

(10) 5, 155 ; *οὐκ ἐθέλων ἐθελούσῃ*, repris dans le fameux *inuitus inuitam.*

(11) 19, 139-152 = 2, 94-107. C'est une répétition pure et simple, avec le passage du *elle* au *je,* et non un doublet.

Troisième partie : L'architecte

CHAPITRE 7

LES FEMMES D'ULYSSE

Il a semblé jusqu'ici, dans les deux premières parties de notre étude, en dehors de toute idée préconçue, qu'un sujet unique était traité par un même poète, en deux temps entrelacés. L'action précipitée des jours est simplement coupée, chez les Phéaciens, par une halte pendant laquelle, ralentie, elle progresse au fil d'années sinueuses, pour être ramenée à son point de départ, avant de repartir et de courir, dès lors, comme une flèche, vers sa fin.

Les deux éléments sont fondus dans un moule unique avec une adresse qu'il serait difficile de rencontrer chez deux auteurs différents ; ils sont adaptés avec une harmonieuse justesse aux caractères créés par celui qu'il n'y a aucune raison de ne pas appeler Homère, comme faisaient les Anciens. Mais quel est l'inconnu qui, comme le mendiant Ulysse, reste caché sous ce nom d'un « aveugle » ? Peut-on lever un peu le voile pour apercevoir, derrière l'unité de matière et la dualité de forme, une unité d'esprit ?

L'*Iliade* était le poème de la grandeur et de la misère des hommes plongés dans les grandeurs et les misères de la guerre. Et quelle guerre ? Faite pour qui ? Pour une femme.

L'*Odyssée* suit, selon les ans et les jours, les épreuves d'un homme habile et persévérant, arrêté, sur la longue route à multiples détours qui le ramène auprès de son épouse, par trois femmes. N'y a-t-il pas, dans le problème de l'*Odyssée,* comme un prolongement de la question déjà posée dans l'*Iliade* ?

Ulysse et Circé

Il fallait, pour la construction du retour, on le sait, qu'Ulysse restât un an chez Circé. Il importe de voir maintenant dans quel esprit Homère a traité l'épisode, en examinant la nature des rapports entre le héros et la magicienne. Il est aisé de la saisir parce qu'ici le grand conte, sous sa réserve et sa discrétion, ne dissimule rien. Les Phéaciens qui écoutent sont Alcinoos, Arétè et les nobles de leur cour, mais Nausicaa n'est pas là. Il n'y a pas à ménager des oreilles de jeune fille.

Ulysse vient de se nommer. Il rappelle forcément, en quelques mots, son aventure avec Calypso puisqu'elle fait le lien avec le premier conte, mais en vient tout de suite à la « perfide Circé », qui, pareillement, « brûlait qu'il fût son mari » (9, 31-32). S'il se montre ainsi sous des traits de séducteur, peut-être parce qu'il a du plaisir à se faire valoir physiquement aux yeux de ses auditeurs, il corrige aussitôt, non sans dextérité, cette impression, pour se faire valoir moralement : « Jamais, au fond de moi, mon cœur ne consentit ». Le fond, peut-être, mais on est moins sûr de la surface.

Comme toujours, ou peu s'en faut, les propos d'Ulysse mélangent le vrai avec le douteux. S'il est bien vrai qu'Ulysse ne voulut pas devenir l'époux de Circé, magicienne plutôt dangereuse, parce qu'il était déjà marié et parce qu'il ressentait profondément l'appel de la terre natale et des siens, il n'est pas moins vrai qu'il eut des consolations auprès d'elle. Mais il voulait, avant d'en venir à cette histoire dès le début du conte, piquer sans doute la curiosité de ses hôtes, davantage se montrer sous un jour favorable.

Maintenant il peut raconter ses aventures depuis le départ de Troie, chez les Cicones, les Lotophages, les

Cyclopes, chez Eole, puis chez les Lestrygons, avant de passer à l'île d'Aea. Circé a métamorphosé les compagnons de son lieutenant Euryloque. Ulysse se précipite à leur secours ; il rencontre en route un beau jeune homme, qui n'est autre qu'Hermès et qui lui indique tout ce qu'il doit faire pour délivrer les malheureux.

Lorsque la magicienne l'aura touché, lui Ulysse, de sa baguette, il devra tirer son glaive et faire mine de la tuer : « Tremblante, dit Hermès, elle voudra te mener à son lit ; ce n'est pas le moment de refuser sa couche ! Songe qu'elle est déesse, que, seule, elle a le pouvoir de libérer tes gens et de te reconduire » (10, 293-298). Ulysse colore l'histoire en sa faveur. C'est Circé qui a voulu le héros et c'est pour lui un devoir de faire plaisir à la déesse parce qu'un dieu lui a dit qu'il pouvait par ce moyen délivrer ses amis et obtenir pour lui-même d'être « reconduit ». Reconduit où ? La chose n'est pas précisée. Hermès pense au navire qui attend Ulysse, sans doute, sans savoir encore qu'il sera chargé d'une mission voisine chez Calypso ; mais en rappelant ces faits, Ulysse peut vouloir montrer aux Phéaciens que Circé déjà, leur donnant un exemple de la conduite à tenir envers lui, avait les moyens de le reconduire dans sa patrie.

Ayant donné ces conseils extraordinaires, Hermès disparaît dans les bois. Ulysse obéit exactement aux prescriptions du dieu. Bien qu'il ait bu le mystérieux breuvage, la baguette magique ne l'a pas changé en pourceau, et Circé, menacée de mort, tombe à ses genoux : « Jamais, au grand jamais, s'écrie-t-elle, je n'ai vu de mortel résister à ce charme ! » (10, 327). Paroles encore à double entente, puisqu'elle ajoute : « C'est assez ; rentre au fourreau ton glaive et montons sur mon lit ; qu'unis sur cette couche et devenus amants nous puissions désormais nous fier l'un à l'autre ! ».

Ulysse, précisément, n'a pas confiance : « Quand tu me viens offrir et ta chambre et ton lit, c'est pour m'avoir sans armes ! C'est pour m'ôter ma force et ma virilité » (1). La déesse perfide jure solennellement qu'elle n'a aucun dessein perfide. Ulysse monte alors « sur le lit somptueux de Circé ».

Mais il ne se passe rien. Les quatre nymphes servantes préparent un repas, un bain ; Circé elle-même baigne le héros et le frotte d'huile ; elle l'habille et l'invite à manger et à boire. Ulysse refuse et obtient alors la délivrance de ses amis. Prise de pitié, la déesse renvoie Ulysse à son navire pour qu'il ramène chez elle le reste de son équipage en vue d'une liesse générale en son palais. On y festoie jusqu'au printemps.

Ulysse est discret devant les Phéaciens. Il n'en dit pas plus long. Il ne dit rien de ses amours, durant un an, avec Circé. Mais aucun doute n'est permis. La belle saison revenue rallume en lui l'envie de reprendre la mer et ses compagnons lui rappellent qu'« il est temps de songer au pays » (10, 472). Il l'avait donc oublié, mais il faut dire, à sa décharge, qu'il ne savait pas encore, de la bouche d'Anticlée, que Pénélope, vivante et fidèle, l'attendait toujours en son manoir, où ses jours et ses nuits se consumaient en larmes (11, 181-183).

Ce soir-là, Ulysse « monte - une fois de plus - sur le lit somptueux de Circé » pour lui rappeler la « promesse » (une promesse dont il n'a jamais été question) de le renvoyer chez lui. La déesse lui répond qu'il doit d'abord faire un voyage chez Hadès et Perséphone pour demander conseil à l'ombre de Tirésias. Ulysse pleure, reçoit les indications détaillées de Circé, et c'est alors que reparaît l'aurore (10, 541).

Le lendemain, à l'aurore, la magicienne accourt au rivage pour accueillir les « revenants » des Enfers avec du pain, des viandes à foison, du vin aux sombres feux. Au coucher du soleil, après un banquet qui a duré tout le jour, les compagnons d'Ulysse vont dormir le long des amarres, mais lui ne dort pas. Circé le fait asseoir pour l'interroger sur son voyage au pays des Morts, puis « s'allonge » auprès de lui (12, 34). Elle lui donne de nouvelles instructions sur les navigations à venir, sur les Sirènes, Charybde, Scylla, l'île du Trident, jusqu'à ce que reparaisse la nouvelle aurore. Ulysse ne dit pas tout, évidemment, pour des raisons de convenance devant Alcinoos et Arétè, mais il n'appelle plus Circé « perfide ». Il dissimule à peine une sorte de nostalgie lorsque,

terminant l'histoire de sa longue escale, il dit aux Phéaciens qu'à ce moment-là l'Aurore parut sur son trône doré, après une dernière nuit passée sur le rivage. Et, désormais sans Ulysse, suivie de ses femmes, la « toute divine remonta dans l'intérieur de l'île » (12, 143) pour regagner son palais.

Cette première séparation d'Ulysse et d'une femme qui fut détestée avant d'être aimée, après un an de vie commune, est contée avec l'émotion discrète d'un homme qui semble évoquer des souvenirs. L'émotion est d'Ulysse. Est-elle aussi celle du poète ? Et le souvenir, est-il de lui ?

Ulysse et Calypso

Par un mouvement inverse, apparemment calculé puisque la seconde rencontre fait le pendant de la première, la seconde femme qui retint Ulysse sur le chemin du retour et l'en détourna pendant un temps sept fois plus long, fut aimée avant d'être détestée.

Calypso, on l'a vu, sert de lien entre le premier conte et le grand conte, et assure un autre lien entre les contes et le récit. C'est son rôle dans la construction du poème et c'est la raison pour laquelle, dépourvue de passé légendaire, elle semble avoir été créée par le poète. De là vient que, comme pour assurer son existence, elle est nommée bien des fois dans l'*Odyssée,* par Homère d'abord, et aussi par de nombreux personnages, dieux et hommes, et naturellement par Ulysse.

Avant d'examiner les derniers jours de leur vie commune, détaillés dans le chant 5, après sept années vides, le poète, s'il permet de le voir, ne laisse pas dire par tous qu'Ulysse et Calypso s'aimèrent ; les différences d'expression selon la personne qui parle et celle à laquelle elle s'adresse sont, plus encore que dans le cas de Circé, le signe d'une délicate discrétion. Un simple relevé des passages où sont évoquées leurs amours, ou passées intentionnellement sous silence, est très révélateur, et leur énumération, selon l'ordre même des chants de l'*Odyssée,* en rendra sensible les sinuosités :

1, 14-15 : Homère nous apprend qu'au début des quarante jours Calypso retient Ulysse et « brûle qu'il soit

son époux ». Elle brûle encore, on le saura plus tard, après sept ans. Cela signifie apparemment qu'après avoir été de longues années sa maîtresse, Calypso, bien qu'elle connaisse l'existence de Pénélope, pense retenir le héros par les liens réguliers du mariage.

1, 86 : Athéna, devant les dieux, lors de leur première assemblée, ne dit rien de précis sur l'ordre qu'Hermès est chargé de porter à « la nymphe » ni sur ses rapports avec Ulysse. Sa prudence s'explique par un désir de ne pas faire tort à son protégé devant un auditoire tout puissant. Mais elle sait évidemment tout. Un peu plus tard, quand elle parle d'Ulysse à Télémaque et envoie le fils aux nouvelles de son père, elle a le soin de ne pas l'inquiéter et ne nomme pas Calypso.

4, 457 : A Sparte, Ménélas est plus précis quand il s'adresse à Télémaque, mais il reste d'une discrétion exemplaire. En lui rapportant les informations qu'il tient de Protée, il nomme Calypso, sans doute, mais se garde de rien ajouter qui puisse troubler le jeune homme. Il se borne à dire que la nymphe, « de force, retient » son père (2).

5, 18 : L'expression a dû plaire à Athéna. Devant la seconde assemblée des dieux, elle la reprend à son compte et leur dit que la nymphe Calypso, « de force, le retient ».

6, 172 : Dans son tête à tête avec Nausicaa, Ulysse est naturellement encore plus discret. Il ne prononce pas le nom de la nymphe et dit simplement qu'il revient « de l'île océane ».

7, 244-267 : Dans son premier conte, qui commence comme un conte de fées, Ulysse reprend cette dernière expression : « Loin d'ici, dans la mer, gît une île océane », et s'il nomme « Calypso, la déesse bouclée à la terrible ruse » (3), il insinue par là qu'il fut sa victime et n'use, pour qualifier leurs rapports, que de mots à double sens (4).

9, 29-30 : Au début du grand conte, le lendemain soir, Ulysse, après avoir dit fièrement son nom, comme il convenait qu'il le fît, commence son histoire en évoquant

Calypso. Puisque ses adieux à Nausicaa sont faits et que la jeune fille n'est pas présente, il peut s'exprimer avec plus de liberté devant le roi, la reine et les Phéaciens. Il reprend l'expression dont Homère s'était servi au début du poème, en mettant simplement les verbes, on le sait, à la première personne et à l'imparfait : « Elle me retenait..., elle brûlait que je fusse son époux ». Et il ajoute ces mots qui peuvent encore présenter un double sens : « Mais au fond de moi, mon cœur ne consentit jamais ». Il est parfaitement exact qu'il refusa de devenir un époux légitime, mais s'il a fait son refus au fond de lui-même, il n'a pas refusé, en surface, les avances de la déesse (5).

12, 447 : Ulysse termine le grand conte en reprenant les expressions employées devant Alcinoos et Arétè seuls (6), ainsi que des verbes à double sens, et conclut par un refus de se répéter ou d'inventer.

17, 143 : A Pénélope, Télémaque lui aussi parle de Calypso, après son retour de Sparte. Il rapporte les informations que Ménélas tient de Protée (4, 557) et, comme il use des mêmes expressions, il se trouve qu'il est aussi discret avec sa mère que Ménélas l'a été avec lui (7).

En dehors de l'ordre des chants, une mention particulière est due au moment du récit (8, 450-453) où Homère décrit le bien-être d'Ulysse prenant un bain, entre ses deux contes, dans le palais d'Alcinoos. « En voyant ce bain chaud, quelle joie dans son cœur ! Il n'avait pas donné grand temps à sa toilette depuis qu'il n'était plus là-bas chez Calypso, la nymphe aux beaux cheveux ; ah ! là-bas ! il avait tout le confort d'un dieu ». Il est bien évident qu'Ulysse n'a pu songer à sa toilette au cours de sa navigation solitaire et avait à s'occuper d'autre chose pendant la tempête. Il était hirsute et repoussant à faire peur, ravagé par l'eau de mer, quand il apparut devant Nausicaa (6, 137). C'était fatal. Mais si Homère nous informe ici que chez Calypso il soignait sa toilette, n'est-ce pas parce que le héros ne dédaignait pas de plaire à la nymphe aux beaux cheveux ?

On remarque donc la délicatesse d'Homère à traiter un sujet délicat. Il entend ne choquer personne. Ses personnages savent parler aux femmes en s'adaptant aux circonstances, peut-être comme il le savait lui-même, et sûrement comme il sait parler des femmes, sans jamais insister sur des amours qu'il se contente de suggérer.

On peut maintenant revenir aux endroits de son récit direct où il écrit avec précision la fin du séjour d'Ulysse chez Calypso sans dissimuler la nature d'un amour très humain. Il est entendu que Calypso n'est pas une mortelle - Homère l'appelle constamment déesse, ou nymphe - il est entendu que c'est en immortelle qu'elle accueille son confrère Hermès, le nourrit d'ambroisie et l'abreuve de nectar ; mais elle n'habite pas l'Olympe. Fille d'Atlas, elle vit à part aux confins occidentaux de la Méditerranée. Il faut un long voyage au messager des dieux pour se rendre chez elle ; il la trouve devant son foyer, en train de chanter et de tisser comme la plus ordinaire des Grecques. Il s'entend rappeler qu'elle n'a pas la puissance des autres immortels « maîtres des champs du ciel » (5, 169), c'est-à-dire - et elle en conçoit de l'amertume - qu'elle n'est pas olympienne ; elle manifeste même un mouvement d'humeur contre ces dieux supérieurs, qu'elle ose traiter de « cruels » (5, 118).

Mais Homère la gratifie d'un caractère de femme beaucoup plus que de déesse. Déjà dans l'accueil qu'elle réservait à Hermès on découvrait une politesse n'excluant pas la méfiance ou la prudence et l'on devinait un tempérament souple, sinueux, bien féminin, dont les nuances étaient signe de subtilité plus que de franchise, et qui se manifestait encore, et sous un jour moins favorable, dans le sentiment premier qui anime la nymphe, l'amour d'une femme pour un homme. Homère en peint en connaisseur les aspects variés.

Cet amour est fait quelquefois de tendresse ; il invite à des gestes touchants, lorsque, par exemple, Calypso caresse Ulysse de la main (5, 181), et si elle le traite aussitôt de « brigand », c'est avec un sourire attendri. Une douce intimité est suggérée par un trait de style, l'emploi d'un datif d'intérêt mis au pluriel, quand elle prend la

parole pour signifier qu'elle parle pour *lui* aussi bien que pour *elle,* inséparable de lui (8). Elle éprouve, semble-t-il, un plaisir maternel, en même temps que sensuel, à laver Ulysse de ses mains, avant qu'il ne retourne à la mer, et le geste reçoit tout son sens lorsque l'on voit, un peu plus tard, qu'il s'oppose à l'attitude de Nausicaa faisant baigner Ulysse par ses servantes (9).

Méfions-nous, cependant. La tendresse masque la violence et la tempête sévit sous l'eau qui dort. L'amour éprouvé par Calypso est avant tout celui du corps. Lorsqu'elle entend, sur les lèvres d'Hermès, l'ordre que Zeus lui intime de renvoyer Ulysse, elle avait beau le pressentir, elle est saisie d'un « frisson » (5, 116). Il faut qu'elle aime plus qu'elle n'est aimée pour « forcer » (5, 154) Ulysse à venir auprès d'elle. Même, elle envisage un moment de le perdre. Elle préfère le savoir mort (10) plutôt que de le voir appartenir à une autre. Elle ne ressent aucune honte à déclarer tout net à Hermès qu'elle a bien le droit de prendre un homme dans son lit : elle ne fait là que suivre l'exemple d'autres dieux, avec au moins le mérite de ne pas s'en cacher (11).

Homère ne jette qu'un voile très léger sur la nuit d'amour qu'elle passe au fond de sa grotte, après le départ d'Hermès, entre les bras d'Ulysse (5, 226-227) et les quatre nuits suivantes lui offrent sans doute un plaisir accentué par une souffrance qu'attise l'imminence de la séparation (12).

Un amour aussi exclusif pour un homme que Calypso ne peut plus garder pour elle n'éprouve aucun scrupule à se défendre. Il pousse à sa perfection l'art de mentir. Pour tromper Hermès, la nymphe donne au verbe « sauver » (5, 130) un double sens : s'il est bien exact qu'elle a sauvé Ulysse en lui donnant de quoi vivre - et pouvait-elle laisser un naufragé, si bel homme, mourir de faim ? - il n'est pas vrai qu'elle l'ait *sauvé* des flots quand elle l'a vu, devant son rivage, à cheval sur la quille de son navire, comme le verbe choisi à dessein tend à le faire croire. En fait, elle a *conservé* le malheureux pour son usage personnel.

Elle travestit plus nettement encore le vrai quand elle dit - toujours à Hermès - qu'elle renverra « volontiers » (5, 161) son prisonnier, alors qu'elle est prête encore à tout faire pour le garder ; elle cache à Ulysse l'ordre de Zeus et lui fait croire que si elle se décide à la faire partir, c'est par « miséricorde » (13). Elle lui ment encore, d'un mensonge toujours dicté par l'amour, lorsqu'elle lui prédit, non sans quelque inconséquence, tous les malheurs qui l'attendent s'il la quitte (5, 201-207). Sans doute, nombreuses sont les épreuves qui attendent réellement Ulysse ; cela est vrai. Mais elle les invente : elle n'a pas entendu les paroles inquiétantes prononcées par Zeus à la première assemblée des dieux (14).

Elle ne manque pas moins de franchise lorsqu'elle affirme à Ulysse qu'elle lui donnera bon vent « s'il plaît aux dieux » (5, 169) ; l'expression n'est pas sans perfidie envers les Olympiens et touche à l'hypocrisie puisque la nymphe connaıt maintenant la volonté de Zeus, et à elle, quelque peu déesse elle-même, il ne plaît pas, en dépit de ses pieuses paroles, qu'Ulysse revoie sa patrie ; elle sait encore que Poseidon déchaînera les vents contre lui. Elle n'hésite pas à mentir dans le vain espoir de garder son amour, et comme elle a le don du mensonge, elle prétend à la droiture (15).

La contre-partie de l'amour, en même temps que sa pierre de touche, est la jalousie. Calypso n'a pas la force de lui résister. Elle accuse les dieux d'être « jaloux » parce qu'elle possède un homme (5, 118), et l'accusation est pleine de saveur dans la bouche d'une femme que la jalousie torture quand elle voit cet homme lui échapper en faveur d'une rivale ; et pourtant cette rivale, l'épouse légitime, ne peut pas surpasser une déesse en beauté (5, 209-213). Ulysse, aujourd'hui, n'en est pas remué : n'avait-il pas pressenti que Calypso était capable de préférer le savoir mort plutôt que de le partager ? (5, 173-179).

On dira que Calypso triomphe de son amour puisqu'en définitive elle facilite le départ d'Ulysse, favorise la construction de son bateau, lui fournit des provisions pour une longue traversée et lui envoie un vent secourable. En

fait, elle n'est pas libre de s'y opposer. La nuit ayant porté conseil, elle comprend qu'elle ne peut faire obstacle à la volonté de Zeus. Et c'est peut-être un jeu de mots, peu surprenant de la part d'un poète aimant à sourire et faire sourire pour apporter une détente aux moments graves, qui souligne la défaite féminine à la fin de l'épisode : le verbe qui veut dire « cacher », d'où émane le nom de Calypso, semble prononcé à dessein, puis répété avec son préverbe. Celui que la déesse a voulu « cacher » pour elle seule au fond de sa grotte, c'est Athéna qui le cache en fin de compte dans un double feuillage d'olivier, avant de le placer à la disposition d'une autre rivale possible, toute jeune, inattendue et inconnue.

En Calypso, créée par le poète pour jouer un rôle de tout premier plan, on l'a vu, dans la structure du poème, Homère peint, pour la rendre vivante avec autant d'habileté, le prototype d'une femme passionnée, sans qui Médée, Phèdre et la magicienne Simaitha n'auraient probablement pas vu le jour. Sans doute plus qu'Euripide et autant que Théocrite il invente, mais toujours selon des natures observées au moins de très près.

Ulysse et Nausicaa

Nausicaa est dans la fleur de l'âge et tout l'éclat de sa beauté, une beauté dont Homère prend la peine de décrire quelques traits par des révélations successives, pour nous la faire découvrir avec l'admiration d'un naufragé qui n'en croit pas ses yeux.

De Calypso, Homère s'était contenté de dire qu'elle avait de beaux cheveux, des cheveux bouclés. Nausicaa, il ne la gratifie pas d'épithètes plus nombreuses, car les adjectifs sont pâles par nature, mais il précise un peu davantage en disant qu'elle a de beaux yeux et de beaux bras (16). Il s'intéresse surtout à l'effet qu'elle produit sur Ulysse. Il nous la montre vue par un homme mûr, sauvé des flots, tel qu'il la voit lui-même (encore une fois, est-il aveugle, ou l'est-il devenu dans sa vieillesse ?). Elle est semblable aux Immortelles par sa prestance et sa beauté (6, 16) ; et c'est cet air de déesse qui a frappé Ulysse, comme il le dira plus tard à son père et à sa mère

Alcinoos et Arétè en leur racontant l'histoire de la rencontre sur la plage, au bord de la rivière. Il cherche à leur faire plaisir, évidemment, mais sa sincérité n'est pas douteuse lorsqu'il décrit son impression : « Au milieu de ses servantes, elle semblait une déesse » (7, 291). Le récit confirme le conte.

La beauté de Nausicaa est dans les traits, mais ce n'est pas une beauté de marbre ; elle devient de la grâce dans le jeu de la balle. Homère le dit tout d'abord, en lui donnant l'allure d'Artémis chasseresse « courant les monts tout le long du Taygète ou jouant sur l'Erymanthe parmi les sangliers et les biches légères » (6, 102-104) et cette impression donnée par le poète est celle-là même que ressent Ulysse. Il le montre dans un compliment bien tourné, mais toujours sincère, lorsqu'il déclare à la jeune fille, en pensant qu'il peut avoir une déesse devant les yeux : « Déesse, chez les dieux, maîtres des champs du ciel, tu dois être Artémis, la fille du grand Zeus ; la taille, la beauté, l'allure, c'est bien elle , » (6, 150-152).

Le moral et le mental ne sont pas inférieurs au physique. Homère nous met en face d'une jeune fille parfaitement bien élevée, instruite en histoire sainte, sachant accueillir un hôte et respecter les dieux ; et ces qualités apparaissent tout de suite dans les premiers propos, simples et dignes, qu'elle tient à l'inconnu. Il doit se soumettre d'abord à la volonté de Zeus, qui « répartit le bonheur aux vilains comme aux nobles ; s'il t'a donné, dit-elle, ces maux, il faut bien les subir » ; mais elle ajoute aussitôt qu'elle est prête à lui venir en aide (6, 187-194). Sa noblesse est naturelle ; elle ne cache pas sa fierté d'être la fille du roi des Phéaciens ; elle est fière du palais de son père, fière aussi de sa ville, de son port, dont elle a le plaisir de faire la vivante description pour l'inconnu qu'elle accueille et qui, heureux d'apprendre que les Phéaciens sont un peuple de marins, met son espoir précisément dans un port (17). Le temple de Poseidon, de qui elle parle naïvement devant sa victime, servira peut-être à apaiser la colère du dieu.

La fierté n'enlève rien aux qualités du cœur. Nausicaa est pleine de prévenances pour le naufragé, sans doute

envoyé par Zeus, un homme qui a visiblement souffert. Elle a froid pour lui et le fait baigner à l'abri du vent (6, 206-212) ; et sa pitié n'est pas sans mérite puisqu'Ulysse lui a d'abord fait l'effet d'un être affreux (6, 242). Après quoi, elle multiplie les attentions pour un malheureux sûrement épuisé par une longue lutte contre la mer ; ainsi, au retour du lavoir, elle a soin de modérer l'allure des mules, peut-être un peu parce qu'elle n'est pas insensible à la présence d'Ulysse dont elle prolonge par là la durée, mais surtout parce qu'il marche à pied par derrière et a besoin de ne pas se fatiguer davantage. A l'aller, l'allure était plus vive, et celles des servantes qui n'étaient pas sur la voiture pouvaient courir en la suivant (18).

De tels élans d'un cœur jeune et sensible n'enlèvent rien aux qualités de l'esprit, remarquées tout de suite par Ulysse, comme on le verra encore par ses propos devant Alcinoos et Arétè (7, 292-294). Ce n'est pas parce qu'Athéna l'inspire, mais parce qu'elle est naturellement courageuse et réfléchit avant d'agir, qu'elle ne fuit pas comme ses servantes devant l'apparition d'un homme sorti des flots, couvert d'écume, horrible à voir. Elle lui fait face et traite avec une ironique sécheresse et un mépris marqué ses femmes qui ont « fui devant un homme » (19). A celles-ci elle sait donner des ordres précis et opportuns. Qu'elles apportent en premier lieu à cet inconnu, qui doit avoir faim bien qu'il ne se soit plaint de rien, ce qu'il y a de plus urgent, c'est-à-dire de quoi manger, puis de quoi se vêtir, une écharpe et une tunique, alors qu'il n'espérait qu'un haillon (6, 209-210). Du premier coup d'œil elle a vu la conduite à tenir et sait l'imposer à l'inconnu sans lui laisser d'initiative tout en ayant deviné son intelligence ; elle vainc enfin ses hésitations et l'encourage à la suivre (20).

Dans un domaine particulier, où le cœur et l'esprit peuvent entrer en conflit, Homère nous rend témoins de la formation d'une personnalité par l'éclosion d'un sentiment profond chez une « vierge sans maître » (21). Dans un songe, Athéna lui fait penser au mariage. Parce qu'elle y pense, elle n'ose en parler à son père quand elle

va lui demander une voiture et des mules pour faire la lessive familiale en prévision des bals où ses frères mariés ou non mariés veulent un linge frais lavé. Mariage donc, mais avec qui ? A-t-elle un prétendant parmi les Phéaciens ? Peut-être, puisqu'elle ne cache pas, devant Ulysse, un certain dédain pour tous ceux qui, à Schérie, peuvent convoiter sa main. En tout bien tout honneur, elle n'est pas tout à fait dépourvue d'expérience en ce domaine : il faut bien qu'elle ait envisagé un moment d'encourager l'un ou l'autre pour qu'elle ait lieu de craindre les méchantes langues sur le port ou sur l'agora (22).

Mais voici un homme, un étranger, digne d'estime et de pitié, que Zeus fait apparaître miraculeusement devant ses yeux, un homme d'abord horrible à voir, visiblement affamé, vêtu d'un feuillage d'olivier. Il met dans un discours de suppliant des compliments qui ne déplaisent pas, appelle « souveraine » la jeune fille sans savoir encore qu'elle est princesse, la compare à la déesse Artémis, chaste et chasseresse, et lui souhaite délicatement le bonheur d'un foyer. Voici maintenant un autre homme, car Athéna l'a transformé. Etonnée, elle contemple sa grâce et sa beauté ; et tandis qu'Ulysse, éloigné sur le rivage, ne peut entendre, elle dit à ses servantes l'admiration qu'elle éprouve. Ecoutant un cœur qui s'ignore encore, à son tour, elle souhaite pour époux un Phéacien pareil et espère en même temps que l'étranger, lui qui ressemble « aux dieux des champs du ciel », voudra bien se fixer dans le pays.

Espoir et souhait révélateurs ! cette jeune fille que l'on a vue si réfléchie, à la fois si généreuse et si prudente, est manifestement troublée par celui qu'elle appelle un hôte ; et de là vient le décousu - tout provisoire car elle se ressaisit vite - de ses propos (6, 255-290). Mais sa finesse demeure : elle a l'art de rendre sensible le plus discret des aveux. Elle découvre, sans l'avoir cherché, le moyen, indirect et subtil, de dire à Ulysse qu'elle le trouve beau, en inventant les paroles qu'elle risque d'entendre s'il se rend à la ville à côté d'elle : « Quel est cet étranger qui accompagne Nausicaa, aussi grand qu'il est beau ? » (24).

Nausicaa et Calypso

Homère rapproche dans le temps Nausicaa de Calypso pour accuser le parallélisme et les contrastes entre leurs rôles comme entre leurs caractères respectifs ; les analogies et les oppositions sont visibles, mais Homère ne les souligne jamais. Si Nausicaa manifeste sa piété envers les dieux olympiens, c'est parce que Calypso n'est pas olympienne. Ulysse est baigné et habillé par Calypso seule, mais ensuite par les servantes de Nausicaa sur les ordres de leur maîtresse. Il prend un repas tête à tête avec la nymphe, puis seulement non loin de la jeune fille. Il se trouve successivement aux ordres de Calypso et sous les ordres de Nausicaa, et marche derrière l'une, puis derrière l'autre (5, 192 ; 6, 221). Homère emploie le même verbe pour désigner les actions de Calypso qui *renvoie* Ulysse et de Nausicaa qui l'*accompagne* (25). Toujours, cependant, si les faits et gestes sont identiques, ou mis en contraste, les circonstances sont différentes.

Au moral, Homère prend, toujours avec esprit, l'ingénieux plaisir de donner aux deux femmes des traits exactement opposés. La timidité de la jeune fille devant les affaires du cœur s'accuse en face de l'effronterie de la déesse qui, loin de dissimuler son plaisir de coucher avec un mortel, s'en vante, on le sait, devant Hermès (26). Alors que Calypso est rongée par la jalousie en songeant au foyer d'Ulysse, Nausicaa est remuée par la pitié quand elle pense que le malheureux a perdu les siens (6, 310 et suiv.). Les attitudes le démontrent ; le choix des mots également. Il est un verbe qui résume à lui seul tout ce qui sépare la nymphe de la jeune fille. Le verbe « sauver », on l'a vu aussi, était contestable sur les lèvres de Calypso (5, 130). Si quelqu'un a le droit de le prononcer, c'est bien Nausicaa ; mais le mot ne passe pas ses lèvres - en même temps que le silence épargne à Ulysse toute possibilité d'illusion - car elle ignore l'accueil que ses parents réserveront au naufragé ; elle ne peut savoir si elle pourra les décider à reconduire le malheureux dans son pays. C'est seulement le lendemain, avant le souper, au moment des adieux, quand la séparation imminente avive des sentiments à qui elle enlève tout danger, qu'elle

lui demande très simplement de ne pas l'oublier : « Au pays de tes pères quand tu seras rentré, garde mon souvenir, car c'est à moi d'abord que devrait revenir le prix de ton salut » (8, 461-462). Calypso connaissait le nom de Pénélope (5, 216). Nausicaa l'ignore, mais elle souffrirait peut-être elle-même en évoquant pour Ulysse le souvenir d'une femme dont elle devine l'existence et risquerait de faire souffrir ; et Ulysse se garde bien de prononcer le nom de son épouse, dont il sait, depuis son passage aux Enfers, qu'elle vit encore. Son remerciement, naturellement, est habile : choisissant chacun de ses mots, il termine le suprême et bref entretien en souhaitant que l'époux d'Héra lui accorde de voir la journée du retour, « aussi vrai que mes vœux, dit-il, quand je serai là-bas, te resteront fidèles : tu me seras un dieu tous les jours d'une vie que je te dois, o ! vierge » (8, 465-468).

Les deux femmes, si opposées par leur nature et leur conduite, s'unissent pour jouer, chacune à sa manière, un rôle capital dans l'action et même dans la composition du poème. On a vu que Calypso faisait la soudure entre le conte et le récit, puisqu'elle est montrée dans ses faits, gestes et paroles dans le récit du chant 5, alors qu'Ulysse doit raconter plus tard, et plus loin, sans insister du tout sur l'histoire de son séjour à Ogygie, par quelles aventures il est arrivé jusque chez elle. Nausicaa fait la soudure entre le récit et ces contes puisque c'est elle qui conduit Ulysse au palais d'Alcinoos pour qu'il raconte à son père et à sa mère - sans qu'Homère juge utile de les lui faire entendre puisqu'alors il l'a reconduite dans sa chambre de jeune fille - l'histoire de ses autres aventures depuis le départ de Troie jusqu'à sa rencontre avec elle sur les bords phéaciens.

Le rôle des deux femmes se complète d'une autre façon, qui trahit également l'habileté du poète, son esprit, la progression qui anime les épisodes et assure l'unité du poème. Après la prison dorée d'un an chez Circé, Calypso, sept années durant, fait obstacle au retour d'Ulysse avant de lui donner la permission et les moyens d'un retour dont elle s'attribue faussement tout le mérite. Parallèlement, mais autrement, Nausicaa

pourrait être un autre obstacle au retour d'Ulysse, retenu par le charme et la beauté de la jeune fille. Il suffit des quelques heures d'une brève rencontre pour qu'Ulysse soit tenté par l'idée de ne pas repartir. Il devra véritablement lutter contre cette idée le soir même de ce jour mémorable, quand Alcinoos, constatant ce qu'il est et qu'il pense comme lui, dira, plus ébloui que prudent, son souhait de lui donner sa fille et de le garder avec le nom de gendre, un gendre qui, arrivé au but, n'aurait plus à reprendre son bâton de vagabond (27).

En fin de compte, aucun lien ne retiendra le héros, ni la vie facile des Phéaciens, ni les trésors d'Alcinoos, ni la séduction naturelle de Nausicaa. Celle-ci, au lieu d'être un obstacle, et bien qu'elle ignore jusqu'au bout le nom et la qualité de celui qu'elle secourt, est l'instrument de son retour puisque c'est dans le palais de ses parents, dont elle lui ouvre les portes, qu'Athéna doit l'organiser (6, 14). Les choses, cependant, ne sont pas si simples. Par un curieux retournement de la situation, l'obstacle vient d'Ulysse. Il faut croire à une hésitation, au moins, de sa part puisque jamais il ne demande son retour à la jeune fille. C'est elle au contraire qui, moyennant ce qui est en toute vraisemblance un sacrifice, consenti avant d'être entièrement compris, le lui propose : « Entre dans mes raisons, dit-elle, si tu veux obtenir au plus vite une escorte et ton retour de la part de mon père » (6, 289-290) : proposition transformée quelques instants plus tard en une sorte d'ordre : « Va jeter les bras aux genoux de ma mère si tes yeux veulent voir la journée du retour » (6, 310-311). Et c'est sans doute parce qu'Ulysse hésite encore après cet entretien qu'Homère nous rassure sur l'issue de l'aventure et du poème en laissant entendre par le vers final du chant qu'il reverra sa terre natale (6, 331). Il reverra donc Pénélope, puisque nous savons déjà, par le récit homérique des quatre premiers chants, qu'elle est vivante.

Pénélope

Quant à Pénélope, elle ne doit pas nous retenir car, si elle est un personnage dont on ne peut se passer en tant qu'épouse légitime d'Ulysse, elle ne joue pas un rôle actif

dans la construction de l'*Odyssée*. Elle n'est que la raison finale du retour, selon une tradition vraisemblablement très ancienne.

Mais Homère a mis sa marque sur elle. Son caractère est fouillé avec la même finesse que celui des autres femmes ; il frémit d'une vie antérieure intense au point qu'il est enveloppé de mystère. Pénélope est-elle plus mère qu'épouse ? Elle est d'autant plus attachée à son fils qu'elle souffre par lui, un être cher qui la rudoie, qui manifeste un esprit nouveau d'indépendance et lui a caché son départ. Homère laisse planer le doute sur ses sentiments profonds. Est-elle plus animée par l'horreur que lui inspirent les prétendants, ou par une fidélité à son époux disparu depuis vingt ans, probablement mort à l'heure actuelle ? Il est normal qu'elle se refuse à croire que le mendiant et Ulysse sont une seule et même personne aussi longtemps qu'elle ne tient pas la preuve absolument décisive de leur identité ; mais l'attente qu'elle impose à son époux n'est pas dépourvu d'une certaine cruauté, qui complète son portrait et en assure la vie en la privant d'une totale perfection. Et c'est peut-être par les questions qu'elle provoque de notre part sur son compte qu'elle intéresse et qu'elle attache, plus qu'elle ne séduit.

Mais, et c'est là la différence essentielle entre son personnage et celui de Circé, de Calypso, de Nausicaa, la passion qu'elle souffre lui confère un rôle simplement passif. Elle est imposée par l'antique légende d'Ulysse sans être nécessaire aux actes successifs et actuels de l'*Odyssée* avant les approches de son dénouement. Il reste qu'après la rencontre d'Ulysse avec deux amantes et une jeune fille à marier, c'est Pénélope qui couronne une œuvre dont elle fait, avec la collaboration épisodique et inattendue d'Hélène repentie et pardonnée, le poème de la fidélité et de la confiance (28).

NOTES DU CHAPITRE 7

(1) 10, 339-341. « Sans armes » : Ulysse emploie un mot cru, le passif du verbe γυμνόω qui, au sens propre, signifie « mettre nu ».

(2) Sur le verbe ἴσχειν, voir la note 7 du chapitre 4.

(3) Calypso est δολόεσσα, 7, 245, comme Circé, 9, 32.

(4) Le verbe φιλεῖν se dit aussi bien de l'amitié que de l'amour (7, 256) ; cf. ci-dessous, n. 11. Le verbe μίσγειν s'applique au mélange du vin comme à toutes sortes d'unions ou de fréquentations, 7, 247 ; voir la note 6 du chapitre 4 et, ci-dessous, n. 26.

(5) On signale ici pour mémoire les propos échangés entre Zeus et le Soleil, que Calypso tenait d'Hermès et redit à Ulysse, peu de temps sans doute après son arrivée à Ogygie.

(6) Voir les notes 3 et 4 ci-dessus.

(7) On signale encore pour mémoire 23, 333 et suiv., qui n'ont qu'un intérêt limité puisque la véritable *Odyssée* est achevée et qu'ils sont une simple répétition des expressions antérieures.

(8) τοῖσι, 5, 202.

(9) 5, 264 ; 6, 216-222.

(10) ἐρρέτω, 5, 139.

(11) 5, 120, ἀμφαδίην ; cf. la réalité suggérée par le verbe φίλεον : n. 4.

(12) 5, 264 et suiv., passage où l'adjectif γηθόσυνος révèle la joie de l'homme enfin délivré d'un amour devenu importun. L'égoïsme de Calypso, cet « esprit malfaisant », était déjà dénoncé au chant 1, 52-56.

(13) ἐλεήμων, 5, 191, est un hapax chez Homère.

(14) Le discours de 5, 203-210 est incompatible avec le précédent, 160-170 ; dans celui-ci Calypso se dit prête à faire partir Ulysse ; dans celui-là elle touche la corde de la peur pour le retenir ; 207 contredit 167.

(15) ἐναίσιμος, 5, 190-191.

(16) εὐώπιδα, 6, 142 ; λευκώλενος, 6, 186.

(17) Voir 6, 196 ; 263-272 ; 299-302.

(18) On notera l'opposition calculée entre les vers 84 et 319-320.

(19) 6, 139 ; 141 (repris par ἀντίον, 186) ; 199-203.

(20) 6, 255 et suiv. Elle exprime sur lui le même jugement qu'Ino précédemment ; 6, 258 reprend 5, 342 ; remarquer l'importance du verbe ὤτρυνεν, 6, 254. Seul un examen attentif du texte en montre les richesses. Dans ses admirables propos de 6, 186 et suiv., 255 et suiv., Nausicaa répond, sans en avoir l'air, à tout ce qui a été dit par Ulysse. Il a dit qu'il avait jadis une armée nombreuse (164) ; elle répond qu'elle n'est pas n'importe qui : elle est la fille du roi (196). Ulysse évite de donner son nom ; elle ne donne pas davantage le sien ; c'est elle qui, toujours, a le dernier mot.

(21) παρθένος ἀδμής, 6, 109 ; 228.

(22) Voir 6, 27-28 ; 66-67 ; 273-284.

(23) 6, 243-245. Pour ce qui précède, voir 6, 149 et suiv. ; 181 et suiv. ; 237.

(24) 6, 276-277. On peut noter un détail : elle se risque à dire « nous », signe d'une intimité accordée par l'esprit, en employant le pluriel *δήομεν*, au vers 291, au moment même où leurs chemins vont provisoirement se séparer. Ce « nous », qui signifie « tous les deux », n'aura plus le même sens cinq vers plus loin, où il désigne Nausicaa et ses suivantes.

(25) L'emploi du verbe *πέμπειν*, dans ses deux sens, avec ou sans préverbe, est intentionnel : 5, 173 et souvent ailleurs.

(26) L'abîme qui sépare les deux êtres féminins est suggéré par le double sens du verbe *μίσγηται*, 6, 288 ; il révèle à quel point Nausicaa aurait horreur de la conduite de Calypso si, comme Ulysse, elle pouvait la connaître ; voir ci-dessus la note 4.

(27) 7, 311-314. Le rejet *αὖθι μένων* exprime avec force le contraire d'un Retour.

(28) On lira avec intérêt la réédition de l'essai d'Alain Peyrefitte, *Le Mythe de Pénélope*, Gallimard, 1977.

CHAPITRE 8

HOMÈRE ET LES FEMMES

Histoires féminines

Le sujet de l'*Iliade,* poème de guerre et de guerriers, bien que l'on y trouve une Grecque infidèle et des Troyennes qui souffrent, ne postule pas un aussi grand nombre de femmes que celui de l'*Odyssée,* poème de l'après-guerre. Mais est-il naturel que ce nombre soit si grand ? La présence féminine est ici tellement diverse et tellement constante que l'on a été tenté quelquefois de voir une femme sous le poète de l'*Odyssée* (1).

Derrière les personnages de premier plan, et sans parler des immortelles, qui sont toujours très féminines, il se meut dans le poème tout un peuple de femmes, libres ou esclaves, princesses ou servantes, jeunes ou vieilles, mariées ou veuves, et de tous les types, honnêtes ou coupables, pures ou impures, dévouées ou ingrates, et cela jusque dans les Enfers.

Homère s'intéresse beaucoup aux amours interdites. Apparemment pour rendre plus odieux les prétendants, qui aspiraient à la main d'une femme vertueuse, il montre qu'ils ont des maîtresses parmi les servantes du manoir, servantes fidèles peut-être à leurs amants, mais indifèles à Ulysse, leur vrai maître ; et elles payent cher leur trahison. Il ne reste pas dans l'abstrait, puisqu'il donne un nom notable, celui de Mélantho, à la maîtresse d'Eurymaque (18, 327), et il s'amuse à faire raconter par Eumée l'histoire de la Phénicienne qui l'avait enlevé

jadis, tout enfant. C'était une « grande et belle fille » ; elle fut débauchée par des marins de Phénicie et, un jour « au lavoir, elle s'abandonna sous le flanc du vaisseau ». A ce souvenir, Eumée s'exclame : « Ah ! le lit et l'amour, voilà qui pervertit les pauvres cœurs de femme, même les plus honnêtes ». L'aventure se déroule comme un roman et son dénouement est fort moral puisque, sur le vaisseau phénicien, Artémis frappe de ses traits cette fille ; « comme un oiseau de mer, elle tombe et s'affale au fond de la sentine » ; il fallut « par dessus bord, la jeter en pâture aux poissons et aux phoques » (15, 417-484).

Avec un malin plaisir du même ordre, la première fois qu'Homère parle de la nourrice de Pénélope, la vieille Euryclée, il relate en quelques mots l'histoire de son passé. « Toute jeune, autrefois, Laërte, de ses biens, l'avait payée vingt bœufs ; il l'avait, au manoir, honorée à l'égal de sa fidèle épouse (2), mais s'était refusé les plaisirs de son lit pour ne pas s'attirer les scènes conjugales » (1, 430-433).

Dans le même ordre d'idées, on notera les curieux adieux d'Ulysse au roi Alcinoos et aux Phéaciens. Il est naturel qu'à son départ, le héros souhaite retrouver sains et sauf, pour lui-même, sa femme et tous les siens. Mais il exprime encore cet autre vœu : « Et vous qu'ici je laisse, puissiez-vous rendre heureux et vos enfants et vos compagnes de jeunesse » (3). Ulysse est doué d'une bonne mémoire. En prononçant ces mots, il se rappelle apparemment les termes dans lesquels Alcinoos lui a défini les Phéaciens avant le grand conte : « Pour nous, en tous temps, rien ne vaut le festin, la cithare et la danse, le linge toujours frais, les bains chauds et l'amour » (8, 248-249).

Le connaisseur

Homère apparaît dans l'*Odyssée* comme un connaisseur du cœur féminin ; il en examine les divers ressorts avec un amusement certain, mais qui semble émaner plus d'une fois d'un homme désabusé. Mieux vaut sourire que pleurer : c'est le moyen d'éviter la tristesse, peut-être la tristesse d'une vie chargée d'années et d'épreuves. Son

intérêt pour les femmes et les diversités de l'amour, source de chagrin plus que de bonheur, crée peu à peu l'impression que le poète songe à des souvenirs que lui fournit, au fil des chants, sa propre expérience.

Ulysse ne mérite pas complètement l'épithète d'endurant. Il est au fond un homme faible. Il se peut qu'il ait été las de la vie joyeuse chez Circé, facile chez Calypso. Peut-être se serait-il fixé pour toujours dans le pays des Phéaciens si Nausicaa ne l'avait poussé à repartir et ne lui en avait procuré les moyens. On en vient quelquefois à douter de son désir de retrouver une épouse perdue depuis vingt ans. Elle sera vieille. Il est vieux. Il faudra les artifices d'Athéna pour qu'ils reçoivent les apparences trompeuses de la jeunesse.

Les interventions multipliées de la déesse soulignent ce qu'il peut y avoir d'artificiel et de forcé dans la nostalgie d'Ulysse. Il a fallu sa toute-puissance pour le mettre sur le chemin du retour, pour le libérer successivement de Calypso et de Nausicaa. Sans elle il n'aurait pas été délivré d'une maîtresse et aurait fini par tomber dans les bras non pas d'une épouse mais de la plus charmante des jeunes filles. Il aurait du même coup renoncé à une vengeance qui aurait perdu sa raison d'être et l'*Odyssée* n'aurait pas vu le jour.

Mélancolie et ironie

Il connaît les cœurs féminins et il se connaît lui-même. Mais il a un sujet à traiter, un sujet grand et moral. Il n'en soulève pas moins un coin du voile et révèle sous l'auteur un peu de l'homme, qui a vécu. Sous son esprit rieur on découvre une nuance de mélancolie dans le tour personnel qu'il donne à quelques événements, prêtés à des personnages de sa création, et l'on est tenté d'y apercevoir le souvenir d'épreuves subies, avivé par la constatation des caprices du sort.

Télémaque et Nausicaa ne lui sont pas fournis par la légende (4). Les deux jeunes gens ne sortent pas d'une tradition, non pas seulement parce qu'ils sont jeunes, mais parce qu'ils n'ont pas encore été l'objet de contes ou de récits ; aucune épithète ne suggère qu'ils ont un

passé ni ne risque de les figer en des traits quelque peu conventionnels. S'il les invente, comme on peut le croire, Homère les modèle librement, peut-être parce qu'il éprouve le besoin d'évoquer des regrets qui le touchent encore et de se retourner sur son propre passé, dans ce qu'il a pu comporter de sentimental. Les chagrins d'amour peuvent conserver de la douceur dans le souvenir, une fois que le temps les a consolés.

Plusieurs fois Homère pense au mariage possible de Télémaque ; il a saisi son personnage au moment où il se sent devenir chef de famille, porteur d'espoir, et représente la succession et l'avenir, mais n'a pas encore assez d'expérience pour sourire, lui, des ironies du sort et des tristesses de la vie. Après qu'il est parti pour Sparte, Euryclée, pour « calmer les tourments » de sa mère, promet à celle-ci que la race de Laërte « vivra pour tenir à jamais cette haute maison et ses gras alentours » (4, 755-757).

Deux autres femmes, une immortelle et une mortelle, l'une et l'autre pleines d'expérience, la première en tant que déesse, la seconde en tant que riche d'un passé agité, font briller le même espoir aux yeux du jeune homme triste. Athéna vient chercher Télémaque dont le séjour dans le palais de Ménélas se prolonge à l'excès et l'invite à regagner Ithaque : « Sois-là, dit-elle, pour confier tes biens à celle des servantes dont tu verras le zèle, jusqu'au jour où les dieux viendront te présenter quelque digne compagne (15, 24-26).

Hélène, devenue assez sage pour se permettre de donner des conseils, use quelques moments plus tard du même tact, lorsque, dans la scène des adieux, elle fait don d'un beau voile au jeune homme : « J'ai un présent, aussi, cher enfant ; prends et garde, en souvenir d'Hélène, cette œuvre de ses mains. Quand le jour de l'hymen viendra combler tes vœux, que ta femme le porte ; que chez toi, d'ici là, ta mère le conserve » (15, 125-128).

Des allusions si délicates à des mariages réels ou rêvés sont-elles le signe, chez le poète, d'un âge où l'on peut se

sentir porté aux regrets ? Le fait est que, par une ironie du sort, Nausicaa, que l'on dirait créée pour Télémaque, ne le rencontre pas. C'est Ulysse qui croise un instant son chemin, et trop tard. Et c'est Hélène que Télémaque rencontre, au moment même où son père se trouve en compagnie de Nausicaa. Par une autre ironie d'Homère, plus que du sort, Hélène, toute repentie qu'elle est, semble vouloir se servir du jeune homme sans expérience pour voir jusqu'où peut aller encore sa séduction.

Hélène éprouve toujours quelque attirance pour les hommes, surtout s'ils sont jeunes. Elle aime revivre quelques scènes de son passé. Elle évoque volontiers ses rencontres avec Ulysse pendant la guerre troyenne, du temps qu'elle appartenait à un autre (5). Pour consoler Télémaque elle rappelle les exploits de son père devant Troie, et l'entretien qu'elle eut jadis avec lui dans Ilion, car il avait pénétré dans la ville ennemie sous les traits déjà d'un affreux mendiant. Elle l'avait reconnu, bien qu'il fût défiguré ; elle l'avait baigné, huilé, vêtu (4, 260-264), avec des gestes qui devaient être ceux de Calypso. Elle rappelle encore le jour où elle tournait autour du cheval de Troie, dans le ventre duquel Ulysse était dissimulé. Peut-être, ce jour-là, joua-t-elle un rôle un peu douteux, car il semble qu'elle ait imité la voix de Pénélope et des autres épouses grecques (4, 271-289). Elle avait donc connu Ulysse marié avant la guerre, ou seulement fiancé peut-être. Elle est émue de le retrouver aujourd'hui sous les traits de son fils.

Dès qu'elle descend de ses appartements pour paraître dans la grande salle de son palais de Sparte, pareille, comme Nausicaa, à Artémis, et non plus à Aphrodite, elle demande à Ménélas qui est cet étranger. Elle est frappée de sa ressemblance avec Ulysse. Elle a déjà deviné qu'elle a Télémaque devant les yeux et Ménélas, plus lent, trouve à son tour que le jeune homme est tout le portrait de son père (4, 120 et suiv.). Au souvenir, elle verse des pleurs, sincères ou non ; par contagion, Télémaque verse aussi des larmes, certainement sincères. On pourrait croire qu'Homère a lui aussi des souvenirs et qu'il éprouve quelque plaisir à se rappeler l'effet qu'il

pouvait produire lui-même sur les femmes. Ulysse âgé était encore assez beau, grâce à Athéna, pour émouvoir le cœur de la jeune Nausicaa. De même Télémaque jeune ressemble assez à Ulysse pour qu'Hélène vieillie, mais encore coquette, ne reste pas insensible devant lui. Dans les deux cas, cependant, et c'est là que le sort manifeste ses ironies, il est trop tard. L'âge est venu de l'un des deux côtés, et les deux romans, possibles dans l'imagination seule, resteront inachevés. Les femmes sont-elles créées pour donner de la souffrance aux hommes ? Homère semble répondre « oui » en nous confiant, par allusions, un peu de son secret.

Pendant les vingt années que Pénélope attendit son époux, Ulysse en a vécu une auprès de Circé, sept auprès de Calypso et aurait pu devenir le mari de l'une ou l'autre, ou des deux successivement. Il n'est resté que quelques heures en tête à tête avec Nausicaa, qu'il aurait pu épouser également. Ulysse, sans le montrer, sauf lorsqu'il pleure chez Calypso, a souffert par les femmes. S'il est vrai qu'Homère, comme son héros, a souffert aussi par elles, on comprend peut-être pourquoi il prête à toutes, qu'elles soient épouse, amante ou jeune fille, et en dépit de la diversité de leurs caractères, un trait commun. Si elles n'ont pas la même sensibilité devant l'amour, elles sont toujours des femmes de tête ; elles savent toutes ce qu'elles veulent et finissent toujours par venir à leurs fins, dans la mesure naturellement où Zeus ne fait pas opposition. Mais Zeus ne commande pas toujours ; il est le premier à céder devant Athéna, et c'est le même Homère qui montre, en s'amusant peut-être, pour secouer un peu de sa mélancolie, Ulysse en train de marcher derrière Nausicaa, comme il marchait, en larmes, sur les talons de Calypso ou quittait, à la demande de Circé, le rivage de la mer pour rentrer avec elle, après elle, dans le palais de l'enchanteresse.

Si concordants soient-ils, tous ces indices demeurent fragiles. On n'osera pas affirmer qu'ils donnent une signature. Ils sont au moins les signes d'un seul et même esprit, d'une seule et même sagesse tristement acquise par un poète qui a l'expérience de la vie. Si cette expérience,

jointe à son âge, suscite en lui quelque tendance au pessimisme, il y puise cependant une force qui lui permet de sourire en voyant la femme coupable retrouver la première un foyer, et la considération, dans son palais de Sparte, y donner des fêtes et recevoir des hôtes, tandis que Pénélope, la femme vertueuse, traverse vingt ans d'épreuves et doit encore repousser les avances intéressées d'une foule de prétendants, privée d'un mari qu'elle a tout lieu de croire à tout jamais perdu.

NOTES DU CHAPITRE 8

(1) R. Ruyer, *Homère au féminin,* éd. Copernic, 1977.

(2) On remarquera l'épithète significative de « fidèle ».

(3) 13, 42-46 ; il n'est pas exclu de voir un double sens dans les mots ἀρετὴν παντοίην. Le mot de « vertu , en grec comme en français, a bien des sens.

(4) Dans l'*Iliade,* 2, 260 ; 4, 354, Ulysse se nomme « le père de Télémaque ». Mais cette appellation qu'il se donne n'oblige pas à croire que Télémaque ait un passé légendaire.

(5) *Iliade,* 3, 121-224.

CONCLUSION

Dans l'*Odyssée,* Homère a choisi pour sujet l'après-guerre. Il songe au destin des héros grecs libérés de leurs obligations militaires et s'intéresse aux retours, toujours différents, dans les foyers. Certains, comme Nestor, ont un retour sans histoire. Celui d'Agamemnon s'achève dans un bain de sang. Il raconte ici le retour le plus chargé d'aventures, celui d'un héros appelé à livrer un dernier combat contre les ennemis privés campés dans son manoir ; il lui faut les détruire avant de retrouver la paix du logis. Ce retour fait un contraste parfait avec celui de Ménélas, dont il traite épisodiquement. Ménélas ne rentre pas *auprès de* sa femme, mais *avec* elle, une épouse coupable d'infidélité ; malgré quoi il jouit maintenant sans histoire d'une heureuse retraite en son palais magnifique, vide de jeunes fats et plein de trésors.

On peut se demander si Homère, qui s'intéresse aux femmes, n'a pas spirituellement choisi le personnage d'Hélène pour faire le lien avec l'*Iliade.* Dans ce premier poème la femme est la cause première de la folie des hommes plongés pour elle dans une guerre de dix ans. Si la femme crée une union profonde entre les deux épopées et sert à souligner la continuité dans la vie des hommes, de la guerre à la paix, on se gardera de conclure que le poète de l'*Odyssée* soit aussi celui de l'*Iliade.* Mais on posera la question : la chose est-elle aussi impossible qu'on le dit ? Platon, Saint Paul, Shakespeare n'ont plus dans leur vieillesse ni le vocabulaire ni le style de leurs premiers écrits. Il se peut, en principe, qu'il en soit de

même pour Homère, mais on touche là un autre problème, et l'on n'ira pas plus avant dans cette voie.

On ne traite que de l'*Odyssée* (1). En prenant le poème tel que nous le trouvons transmis, on a tenté de passer du connu, le poème, à l'inconnu, le poète. Pour soulever un coin du voile, il a fallu aller de la construction, au sens de chose construite, à la construction, au sens d'art de construire, et par là on pouvait deviner, sinon découvrir, un constructeur, nommé Homère.

Il fallait un poète pour être cet architecte. On croit le reconnaître à une espèce de pudeur qui lui fait jeter un voile sur ses sentiments intimes, et c'est peut-être la raison profonde pour laquelle Ulysse a toujours une tendance machinale à cacher qui il est. On peut le reconnaître à son habileté quand il s'agit de répartir les masses, de leur donner le mouvement, sans lequel il n'y a ni style ni vie. Il a le don de cimenter les éléments les plus divers, de lier des années, nombreuses, à des jours, limités. Mais il dépasse le stade de l'habileté, acquise ou naturelle, puisqu'il modèle des caractères et met des personnages au monde.

Il est entendu que, dans l'*Odyssée,* cette chose construite, mise sous nos yeux, il y a des interpolations, des additions, antérieures ou postérieures à Homère. Il est certain qu'il n'a pas tout inventé. Il existait avant lui des chants, des légendes, sur les dieux et sur les héros, en un mot toute une littérature probablement orale qu'il nous faut deviner sous les épithètes et sous les thèmes.

(1) On a considéré dans le présent livre que l'*Odyssée* originale prenait fin à 23, 296 : cf. la note 2 du chapitre 1. D'abord inachevée, peut-être, elle a pu recevoir sa conclusion d'un poète autre qu'Homère. En sens contraire, voir notamment H. Erbse, *Beiträge zum Verstandnis der Odyssee,* éd. de Gruyter, 1972, p. 166-244. Si cette thèse de H. Erbse est juste, rien n'est changé dans le décompte des jours et des nuits tel qu'il se trouve élaboré dans le présent livre. Il convient simplement d'ajouter l'aurore du jour 41 (cf. 23, 347 ; 362 ; 371). la scène se déplace chez les morts et chez Laërte. Mais, contrairement à l'usage de l'*Odyssée,* rien n'indique la fin de cette journée qui ramène la paix dans Ithaque. Peut-être est-il bon de remarquer que dans l'*Iliade* les jours de la fin sont bloqués, collectifs, pour la description des funérailles d'Hector.

Mais au niveau d'Homère, celui d'une création qui ne va pas sans construction, il faut que le poème soit écrit. Il est écrit par un poète spirituel et sensible, expert en les tristesses de la vie, un inconnu qui, s'il nous livre un peu de son mystère, nous confie en fin de compte la recette capable de fournir le moyen ou l'art de vivre.

Du fond des épreuves, même si la situation semble désespérée, le salut n'est jamais dans la lâcheté ni l'abandon. Ce n'est jamais la facilité, la jouissance, le plaisir, privilège des prétendants, ni même les malheurs subis et acceptés, comme ceux de Télémaque, de Pénélope ou d'Ulysse qui donnent du prix à la vie. C'est l'épreuve surmontée qui, tôt ou tard, peut seule apporter une certaine récompense et l'approbation de la postérité.

L'*Odyssée* est le poème des malheurs qui s'acharnent sur l'homme après ceux de la guerre, le poème de la persévérance nécessaire pour les traverser sans se laisser abattre. Pour Ulysse, il vaut la peine de sacrifier vingt ans de vie si l'on veut conquérir un équilibre dont on puisse être fier parce qu'il est mérité. Les ironies du sort s'effacent devant le sens, donné à la vie, par un poète, nommé Homère.

APPENDICE TERMINOLOGIQUE

Pour la clarté de la lecture, on rassemble ici, en les résumant, les explications, plus développées ailleurs, de plusieurs termes souvent employés dans le courant du livre.

Le récit est fait par Homère, parlant de ses personnages à la troisième personne. Il a pour sujet les événements qui durent quarante jours, depuis la première assemblée des dieux jusqu'aux retrouvailles d'Ulysse et de Pénélope. Ils constituent essentiellement la « Télémachie » et la « Vengeance ».

Les contes sont faits par des personnages parlant à la première personne. Ils ont pour sujet des aventures anciennes ou récentes, mais toujours antérieures à l'action des quarante jours. Le conte le plus important, ou « grand conte », est l'histoire faite par Ulysse de sa vie agitée depuis son départ de Troie, la guerre finie, jusqu'à son arrivée chez Calypso (chants 9 à 12 inclus). Il est précédé d'un « premier conte », ou « petit conte », où Ulysse relate ses aventures postérieures à celles du grand conte, depuis son départ de chez Calypso jusqu'à son arrivée au pays des Phéaciens. On notera qu'il ne dit rien sur ce qu'il fit dans l'île d'Ogygie, entre son arrivée et son départ. Le « petit conte » va du vers 244 au vers 297 du chant 7.

La *loi chronologique* se subdivise en *loi de succession* et *loi des temps morts*. En vertu de la *loi de succession*, Homère ne peut exposer, ou faire exposer, les faits et ges-

tes d'un personnage que selon l'ordre du temps. Elle joue à la fois dans les contes, c'est-à-dire pour les faits passés, et dans le récit, c'est-à-dire pour les faits actuels.

Cette loi ne provoque aucune difficulté dans un conte, puisqu'un personnage relate ses propres aventures selon leur déroulement naturel, au fil des années, des mois, des jours ou des moments du jour. Dans le récit, la loi de succession, provoque une difficulté et entraîne ce qu'on peut appeler la loi des temps morts.

La *loi des temps morts :* La nature du récit veut qu'Homère ait à exposer les aventures tantôt d'un personnage et tantôt d'un autre, personnage isolé ou personnages rassemblés, ici en un lieu et là dans un autre lieu. Lorsqu'il fait agir un personnage en un lieu (et le phénomène est identique si les personnages sont plusieurs), il ne peut, en vertu de la loi de succession, faire agir un autre personnage *en même temps* dans un autre lieu. Autrement dit, le *récit* ne peut pas remonter en arrière dans le temps, et quand il est nécessaire de remonter dans le temps, le conte est substitué au récit. En conséquence, lorsque, dans le récit, Homère a besoin de passer à l'action d'un personnage sur une scène nouvelle par rapport à la précédente, il est contraint de « mettre en sommeil » le personnage qui agissait sur la scène précédente, c'est-à-dire de le plonger dans un « temps mort ». Ce dernier personnage ne sera tiré de son inaction, ou de son temps mort, que lorsque l'autre aura été, à son tour, mis en sommeil. Le poète est gêné par les contraintes de cette loi ; mais l'inaction, en soi gênante, du personnage est toujours masquée ou justifiée avec habileté.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Parmi les livres ou articles les plus importants consacrés en partie ou en totalité au problème de la composition de l'*Odyssée,* on peut citer :

— V. Bérard, *L'Odyssée d'Homère,* étude et analyse, 1931.

— G. Bona, *Studi sull'Odissea,* 1966.

— G. M. Galhoun, *Télémaque et le plan de l'Odyssée,* « Rev. ét. gr. », 1934, p. 153-163.

— E. Delebecque, *Télémaque et la structure de l'Odyssée,* 1958.

— H. Erbse, *Beiträge zum Verständnis der Odyssee,* 1972.

— G. Germain, *Genèse de l'Odyssée,* 1954.

— J. Th. Kakridis, *Homer revisited,* 1971.

— D. L. Page, *The Homeric Odyssey,* 1955 et 1958.

— F. Robert, *Homère,* 1950.

— Eduard Schwartz, *Die Odyssee,* 1924.

— W. J. Woodhouse, *The composition of Homer' Odyssey,* 1930 ; réimpr. 1969.

On trouvera une bibliographie à la fois récente et aussi complète que possible dans : Alfred Heubeck, *Die Homerische Frage,* Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, 1974, p. 243-304.

L'Année philologique fournit naturellement tous les titres pour les années suivantes.

CARTE D'ITHAQUE

1 - Chez Laërte
2 - Ville et palais d'Ulysse
3 - Port de la Ville (port Polis)
4 - Ilot d'Astéris
5 - Mont Nérite (807 m) ?
6 - Grotte des Nymphes
7 - Port de Phorcys (port Vathy moderne)
8 - Mont Neion (671 m) ?
9 - Source Aréthuse et roche du Corbeau
10 - Chez Eumée
11 - Port de la Ravine (port Fricès).

D'après Victor Bérard, le royaume d'Ulysse comprend quatre îles, Samé (Céphalonie), Doulichion (Méganisi), Zacynthos (Zante) et la capitale Ithaque.

Le palais d'Ulysse est dans la capitale antique de l'île, à proximité du port de la Ville. A ce port s'embarquent Télémaque pour Pylos, sur le bateau de Noémon, et les prétendants pour l'embuscade à Astéris ; là reviennent le navire des prétendants et celui de Noémon, sans Télémaque débarqué dans la crique méridionale de l'île.

Ulysse revient dans sa patrie au port de Phorcys (port Vathy, la capitale moderne) et va cacher ses trésors, rapportés de chez les Phéaciens, dans la grotte des Nymphes, qui domine de quatre cents mètres une large baie (la baie Dexia).

La porcherie d'Eumée, accessible par un sentier raide du port de Télémaque au sud-ouest, et par un autre, en général moins raide, du port de Phorcys au nord, est située sur le plateau de Marathia, un peu plus d'un kilomètre au sud de la roche du Corbeau et de la source Aréthuse. Par des sentiers de montagne, sans passer par le port de Phorcys, Eumée ne met pas loin d'une journée pour se rendre à la Ville ou pour en revenir.

C'est au port de la Ravine, port secondaire de l'île, à une petite heure de marche de la Ville, que Mentès, roi des Taphiens (Athéna), mouille son navire (1, 186).

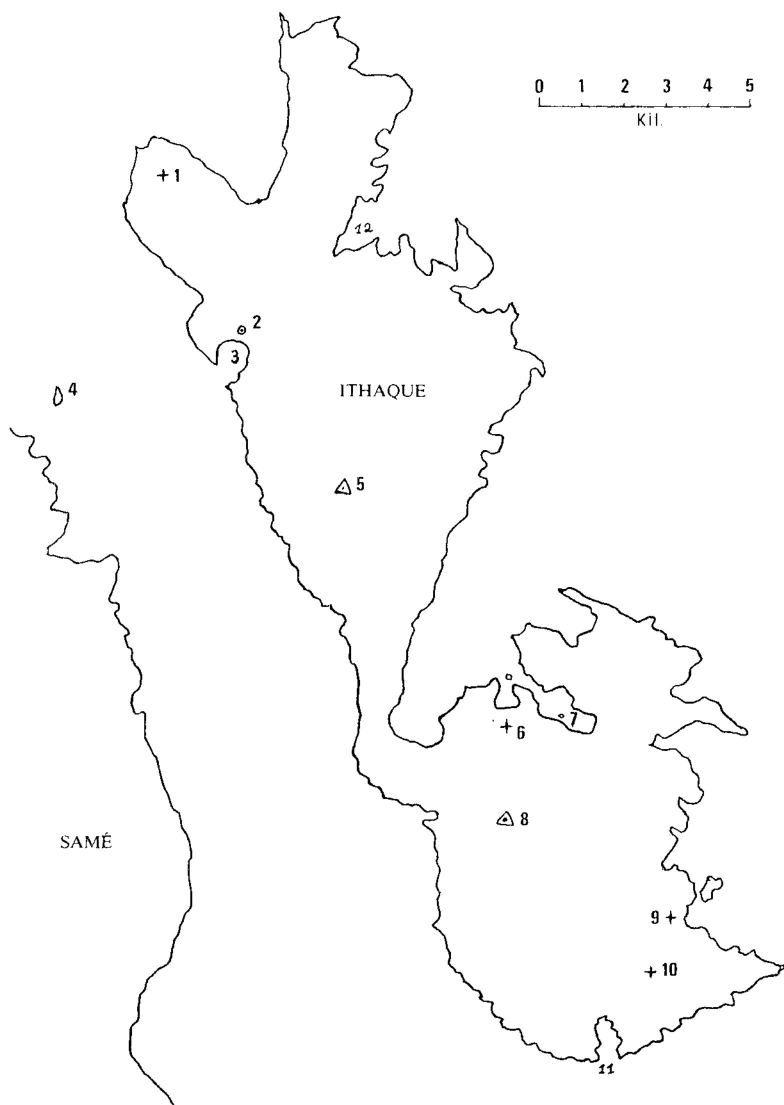

0 1 2 3 4 5
Kil.
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
ITHAQUE
SAMÉ

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE : LES JOURS ACTUELS

DEUXIÈME PARTIE : LES ANNÉES DU PASSÉ

TROISIÈME PARTIE : L'ARCHITECTE

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN JUIN 1980
SUR LES PRESSES
DES ATELIERS HECK S.A.
A PARIS (FRANCE)